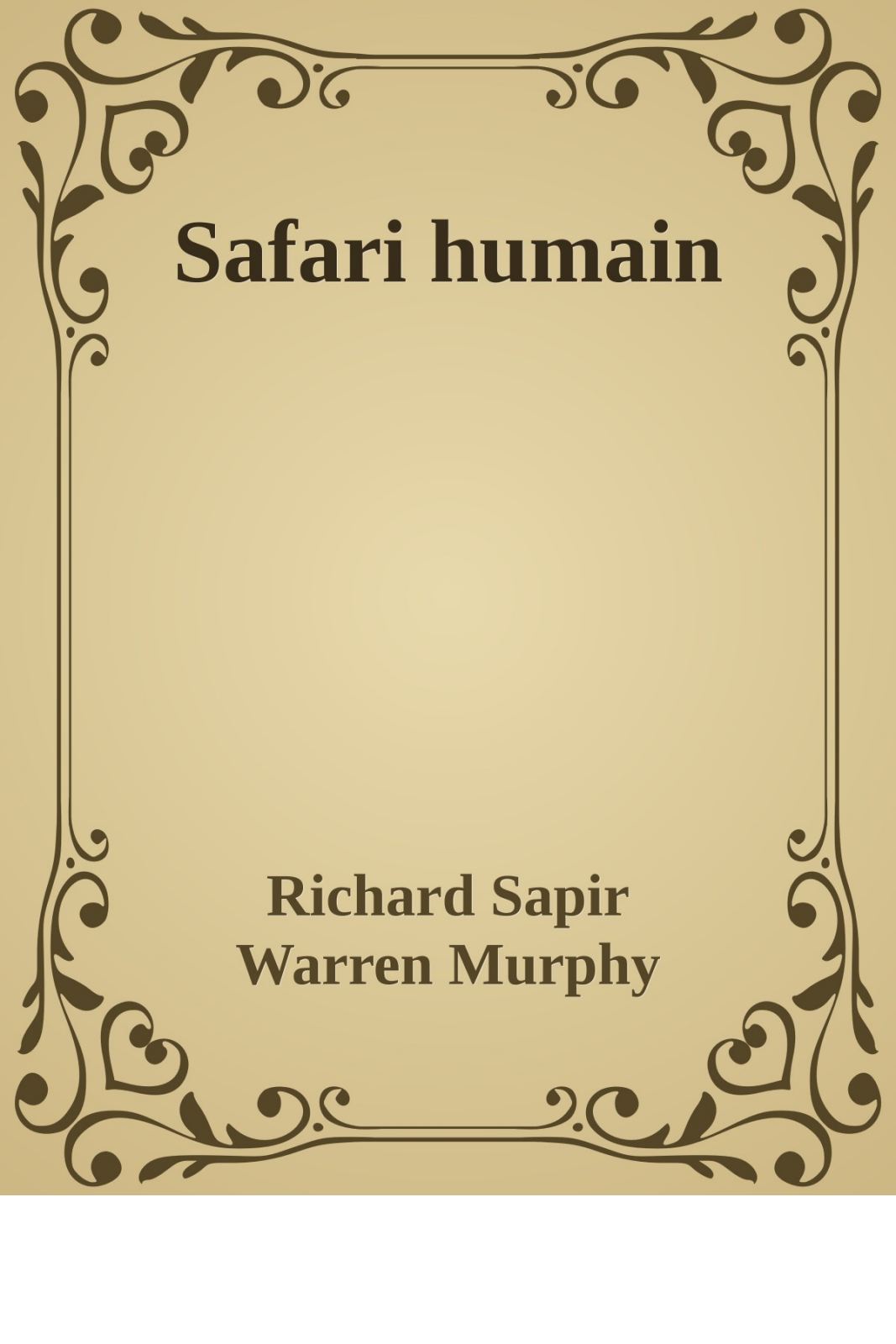


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Safari humain

**Richard Sapir
Warren Murphy**

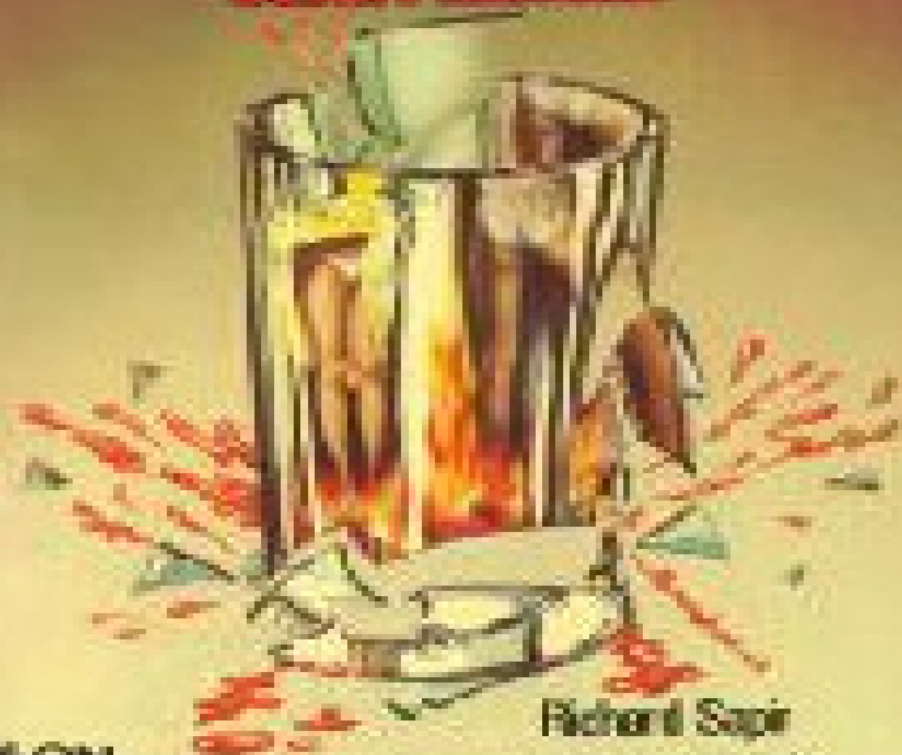
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Sécher l'humain



FLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Safari humain



PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE
11. MARCHE OU CRÈVE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

SAFARI HUMAIN

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT

PLON

Titre original :

SLAVE SAFARI

Maquette de couverture : Loris

© 1973 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie Plon/GECEP 1979
pour la traduction française.

ISBN : 2-259-00462-8

Édition originale :

ISBN : 0-523-00372-2

PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK

New York. N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Alors que l'Europe n'était que tribus ennemies, que sur le Tibre, Rome était une cité-état parmi d'autres, que le peuple d'Israël paissait ses moutons sur les collines de Judée, une fillette pouvait traverser l'Empire Loni d'Afrique Orientale, porteuse d'un sac de diamants sans jamais craindre d'être volée. Dans n'importe quel village de ce puissant empire elle pouvait, si elle le souhaitait, troquer son précieux fardeau contre un parchemin qui lui serait à nouveau échangé dans un autre lieu contre des pierres identiques en pureté et en poids. Durant la saison sèche, les eaux du grand fleuve Busati, emprisonnées dans des lacs artificiels, arrosaient les plaines grâce à une irrigation sophistiquée bien avant que les tribus celtes (qui plus tard devinrent les Hollandais) ne découvrent les digues et les canaux. Dans cet endroit privilégié, les hommes savaient guérir les aveugles et chacun la nuit venue s'endormait en paix, sans crainte de violence, et se réveillait sans peur de famine.

Les historiens ne savent pas à quelle époque les Lonis cessèrent d'être un grand peuple. Mais au temps des esclavagistes arabes ils n'étaient déjà plus qu'une petite tribu réfugiée dans les montagnes pour échapper à l'anéantissement total. Les plaines étaient arides et pauvres, le fleuve Busati coulait sans contrainte, et un individu sur dix était aveugle à vie.

Les Hausas régnaient alors sur l'ancien Empire Loni, et leur seule politique consistait à exterminer ceux qu'ils avaient supplantés. De nombreux Lonis, qui n'eurent pas le temps de s'enfuir, au lieu d'être tués, furent échangés sur le fleuve contre une boisson nommée rhum. C'est ainsi que des villages entiers disparurent pour servir dans les plantations des Caraïbes, d'Amérique du Sud et des États-Unis. Les Lonis devinrent vite des esclaves très prisés, car il fut rapidement reconnu que leurs hommes étaient forts, leurs femmes belles, et que leur tribu n'avait pas le courage de résister.

Au cours de l'année mil neuf cent cinquante-deux, datée d'après la naissance d'un dieu adoré en Europe, aux Amériques et dans une petite partie d'Afrique et d'Asie, la colonie de Loniland devint indépendante. Dans les années 60, un courant de nationalisme la rebaptisa Busati. Une nouvelle prise de conscience secoua le pays dans les années 70 et conduisit à l'expulsion des Asiatiques qui s'y étaient installés avec la colonisation anglaise et tenaient le commerce à

l'époque où le territoire de chaque côté du grand fleuve Busati se nommait encore Loniland.

Lorsque les Asiatiques fuirent devant la politique de « Busatisation », les derniers hommes capables de guérir la vue quittèrent le pays. Les petites filles n'osaient plus s'aventurer dans les rues. Plus personne ne transportait de choses précieuses par peur des soldats et, dans les montagnes, les quelques survivants de l'Empire Loni se cachaient attendant l'arrivée du rédempteur, annoncée dans la légende, qui devait leur rendre la gloire qui, naguère, fut la leur.

CHAPITRE II

James Forsythe Lippincott hurla après son boy qui devait se cacher quelque part dans cet *Hôtel Busati* dont les serviettes de bain, les draps, les rideaux et les robinets étaient tous ornés d'un large « V » souvenir de son ancienne gloire victorienne. D'ailleurs, depuis le départ des Britanniques il n'y avait plus d'eau chaude, et après le départ des derniers Asiatiques, la veille, même l'eau froide ne coulait plus des robinets.

— Boy ! hurla Lippincott, qui, à Baltimore, sa ville natale, ne se serait jamais permis de s'adresser de la sorte même à un enfant noir de neuf ans.

Ici il gueulait après tout le monde. Pourtant les nouvelles normes busatiennes, annoncées dans le journal de la veille, spécifiaient bien que tout étranger, surtout s'il était blanc, qui appelait un Busatien « boy » risquait une amende de mille dollars, quatre-vingt-dix jours de prison et le fouet.

Mais en versant d'avance un acompte au ministre de la Sécurité publique et au Grand Chef Conquérant Dada « Big Daddy » Obode (qui ce matin même avait encore défendu avec succès Busati contre une invasion aéroportée des forces américaines, anglaises, israéliennes, russes et sud-africaines comprenant, d'après Radio Busati, les plus récents modèles d'avions atomiques), on pouvait éviter de régler l'amende dans sa totalité.

Cette procédure busatienne connue sous le terme d'« indulgence » était une innovation révolutionnaire dans le domaine juridique.

À Baltimore la même technique s'appelait tout simplement pot-de-vin.

— Boy, veux-tu te dépêcher ! hurla Lippincott. Il n'y a pas d'eau !

— Oui, Bwana, répondit une voix provenant du couloir.

Un homme transpirant apparut finalement, nageant dans un pantalon et une chemise blanche trop grands pour lui, chaussé d'une paire de sandales en plastique fendues par endroits, ce qui faisait quand même de lui l'homme le plus riche de son village (à vingt kilomètres en remontant le fleuve).

— Walla est là pour te servir, Bwana.

— Je veux de l'eau, sale nègre ! ordonna Lippincott en le cinglant

de sa serviette.

— Oui, Bwana, répondit immédiatement le boy qui repartit aussi sec.

Lorsque Lippincott était arrivé à Busati il était décidé à respecter les fières traditions africaines et à retrouver celles qui avaient été anéanties par la colonisation. Mais il découvrit très vite que sa politesse ne lui apportait que dérision. Un jour le ministre de la Sécurité publique lui expliqua :

— Les nègres de la brousse ont besoin d'être battus, monsieur Lippincott. Pas comme vous et moi. Je sais bien que de nos jours il est contraire à nos lois qu'un Blanc frappe un Noir. Mais, de vous à moi, la seule façon de traiter un natif de la brousse c'est bien avec des coups. Ils ne sont pas comme nous, les Hausas, ce ne sont même pas des Lonis (que Dieu les aide !) mais de pauvres bougres.

C'est à cette même occasion que Lippincott entendit parler du système des « indulgences ». Il avait immédiatement remis deux cents dollars au ministre qui, en échange, lui avait promis que « si jamais un de ces boys vous cause des difficultés, vous n'aurez qu'à me communiquer son nom, je vous en débarrasserai tout de suite ».

À Baltimore, James Forsythe Lippincott faisait bien attention d'appeler les femmes de chambre « madame » ou « mademoiselle », titre qu'il faisait toujours suivre de leur nom de famille. Il s'occupait également personnellement de la promotion interne des Noirs qui travaillaient dans l'entreprise familiale qu'il gérait. Mais à Busati il faisait comme les Busatiens. C'est bien la seule façon d'obtenir quoi que ce soit, se disait-il. Jamais il ne soupçonna combien, au plus profond de lui-même, cette méthode à base de coups et de brutalités lui plaisait par rapport à la manière éclairée de Baltimore où tout problème se résolvait en organisant un nouveau séminaire sur les relations interraciales.

Après tout, n'était-il pas en territoire busatien ? Dans ce cas, ne risquait-il pas de faire preuve de racisme subtil en refusant les méthodes locales sous prétexte qu'il pensait que l'approche américaine était supérieure ?

James Lippincott examinait sa barbe naissante dans la glace. Il devait absolument se raser. Il ne pouvait surtout pas la garder, ne serait-ce qu'un jour de plus, sans risquer d'être confondu avec ces hippies qui disparaissaient régulièrement par ici. Dans ce pays, un homme rasé de près, portant costume et cravate, bénéficiait d'un certain respect. En revanche ceux qui cherchaient la vérité, la beauté, et la communion entre l'homme et la nature, on ne les revoyait jamais.

Walla se précipita dans la chambre avec une soupière pleine d'eau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda méchamment Lippincott.

— Y a plus de marmites, Bwana.

— Et où sont passées les marmites ?

— Elles sont libérées hier par l'armée, Bwana, pour qu'agresseurs impérialistes ne les prend pas. Oiseaux atomiques venus voler nos marmites, mais Grand Chef Conquérant battre l'ennemi.

— C'est ça, fit Lippincott. Une grande attaque des forces impérialistes.

Il plongea son doigt dans l'eau et devint furieux.

— Elle est froide, Walla.

— Oui, Bwana. Plus eau chaude.

— Hier tu m'as amené de l'eau bouillante de la cuisine.

— Plus gaz pour cuisinière, Bwana.

— Et un feu de bois ? Ils peuvent quand même bien faire ça tout seuls non ? Même sans les Asiatiques !

— Mais faut aller chercher bois le long du fleuve, Bwana.

— C'est bon, fit Lippincott exaspéré. Mais je te préviens, pour chaque coupure que je me ferai en me rasant à l'eau froide je te couperai toi deux fois. Compris ?

— Oui, Bwana.

Lippincott se blessa trois fois. Se tournant vers le Noir il sortit son couteau à cran d'arrêt.

— Ça fait six pour toi, Walla.

— Bwana, moi avoir quelque chose de mieux pour toi que couper Walla.

— Six pour toi, Walla, répéta Lippincott qui s'était volontairement blessé les deux dernières fois en anticipant le plaisir qu'il tirerait de sa revanche.

— Bwana, moi savoir où y a femmes. Toi as besoin de femmes, Bwana. Ne coupe pas Walla.

— Je ne veux pas d'une guenon noire, Walla. Maintenant je vais te couper six fois, tu étais prévenu. N'essaie pas de te défiler.

— Bwana, écoute, tu veux femme, tu veux pas Walla.

Ce fut alors que James Lippincott prit conscience de combien, en effet, son corps avait envie d'une femme.

- Femmes blanches, Bwana. Femmes blanches à qui toi faire tout.
- Il n’y a pas de femmes blanches disponibles à Busati, Walla, tu auras une entaille de plus pour avoir menti.
- Femmes blanches, si Bwana, femmes blanches, moi sais.
- Pourquoi ne suis-je pas au courant ?
- Interdit. Grand secret. Il y a femmes blanches dans grande maison au portail en fer.
- Une maison de passes ?
- Oui, Bwana. Femmes blanches dans grande maison. Pas couper Walla. Toi peux tout faire aux femmes blanches avec argent.
- Ce que tu dis est outrageant, Walla. Si tu mens tu auras vingt coupures de rasoir. M’as-tu entendu ?
- Compris, Bwana.

Lorsque Lippincott arrêta sa voiture devant la grande maison au portail en fer forgé, il constata avec plaisir que les fenêtres étaient pourvues d’air conditionné. Des barres de fer en retenaient les installations. S’il s’était donné la peine de regarder plus attentivement il aurait pu constater que même celles qui n’étaient pas équipées ainsi avaient tout de même des barreaux. Mais il ne fit attention à rien, pas plus qu’il ne se demanda pourquoi Walla ne l’avait pas accompagné. Le serviteur avait disparu tout en sachant que ce serait pour lui une nouvelle source de punition.

- Identifiez-vous, ordonna une voix au travers d’un interphone noir accroché au-dessus d’une sonnette en nacre.
- On m’a dit que je pourrais me divertir ici.
- Identifiez-vous.
- Je suis James Forsythe Lippincott, un ami personnel du ministre de la Sécurité publique.
- C’est donc lui qui vous envoie ?

Lippincott eût pu être frappé par le fait que, dans un pays où les poignées de portes en cuivre étaient régulièrement chapardées, personne n’avait essayé de desservir la sonnette de nacre ; mais James Lippincott venait d’avoir une révélation sur lui-même et, tout excité d’avoir enfin compris qu’il aimait infliger la douleur, il ne remarqua pas cette anomalie.

- Oui, le ministre de la Sécurité publique m’envoie. Il m’a assuré que tout se passerait sans problème, mentit Lippincott avec légèreté.

Et après ? Au lieu de l'« indulgence » payée *avant* le péché, il y aurait, pour une fois, pénitence... *après* !

— C'est bon, fit la voix qui, déformée par l'interphone, avait une sonorité caverneuse et bizarrement métallique.

Lippincott n'arrivait pas à situer l'accent qui lui semblait être tout de même britannique.

— Je ne peux pas rentrer ma voiture, elle ne passera pas par le portail. Pourriez-vous envoyer quelqu'un pour la surveiller ?

— Personne ne touchera à une voiture garée devant cette maison, répliqua la voix.

La grille s'ouvrit. Lippincott était tellement excité qu'il ne se demanda même pas ce que pouvait bien être cette maison pour protéger ainsi une voiture garée devant son portail. Alors que les Busatiens démantelaient un véhicule en moins de deux. Comme de vrais piranhas.

Le chemin qui menait à la maison était en dalles soigneusement travaillées. Les poignées de la lourde porte en bois massif soigneusement ciré étincelaient. Une tête de lion sculptée dans le plus pur style anglais dissimulait la sonnette. Lippincott frappa. La porte s'ouvrit devant un homme en uniforme de l'armée busatienne. Il arborait des galons de sergent.

— Dites-moi, ne seriez-vous pas un peu en avance ? dit-il avec un accent très britannique rendu encore plus glacial par son visage anthracite.

— Oui. En avance, fit Lippincott pensant que c'était ce qu'il devait répondre.

Le sergent le fit entrer dans un salon meublé en style victorien avec aux murs de larges portraits de chefs africains dans des cadres dorés. Ce n'était pas anglais mais presque. Pas le presque anglais de Busati mais plutôt celui d'une autre colonie. Lippincott n'arriva pas à trouver exactement laquelle.

Le sergent lui fit signe de s'asseoir puis frappa dans ses mains.

— Prendrez-vous un verre ? demanda-t-il en s'asseyant dans un canapé moelleux.

— Non, non merci. Nous pouvons commencer tout de suite.

— Vous devriez prendre d'abord un verre pour bien vous décontracter, insista le sergent avec un sourire ironique.

Une vieille femme noire entra dans le salon.

— Nous prendrons deux de vos *mint juleps*{1} spécial, lui dit le

sergent.

Mint juleps. C'était donc ça. Cette maison était meublée comme devaient l'être celles du Sud avant la Guerre de Sécession. C'était la copie des maisons de passes de l'époque, comme on en trouvait par exemple à Charleston en Caroline du Sud.

Lippincott fit mine de consulter sa montre.

— Ne vous pressez pas, les filles attendront, fit le sergent.

Cet homme est crispant, pensa l'Américain.

— Dites-moi, Lippincott, qu'est-ce qui vous a amené à Busati ?

Lippincott n'apprécia pas du tout la familiarité avec laquelle l'homme s'exprimait, mais il répondit quand même.

— Je suis archéologue amateur. Je fais des recherches sur les causes de la chute du grand Empire Loni et la prise du pouvoir par les Hausas. Écoutez, je n'ai vraiment pas soif et je voudrais commencer ce que je suis venu faire ici.

— Je suis désolé pour le retard, répondit le sergent, mais comme vous ne figurez pas sur la liste des gens autorisés à fréquenter cette maison, il faut donc que j'en sache davantage sur vous avant que vous ne commenciez. Absolument désolé, vieux.

— Bon, que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi donner à notre entretien des airs d'interrogatoire, vieux ? Les interrogatoires sont de très mauvais goût.

— Je ne suis pas ici pour prendre le thé !

Le sergent soupira :

— Enfin, puisque vous préférez rester vulgaire, allons-y. Qui vous a parlé de cet endroit ?

— Le ministre de la Sécurité publique, mentit à nouveau Lippincott.

— Vous a-t-il parlé de nos règlements ?

— Non.

— Bon. En aucun cas vous ne devez vous enquérir du nom des filles, ni parler à quiconque de cette maison et dorénavant, mon vieux, il ne faut pas venir comme ça mais téléphoner pour prendre rendez-vous à l'avance. Compris ?

— Ouais. Allez droit au but. Combien ça coûte ?

— Tout dépend de ce que vous voulez.

Lippincott ne se sentait pas du tout à l'aise pour raconter ses

phantasmes qu'il ne soupçonnait même pas avant de venir à Busati. Il se mit à bredouiller, cherchant à exprimer ses désirs, puis faisant marche arrière pour les aborder sous un autre angle.

— Vous voulez parler de fouets et de chaînes, il me semble, dit le sergent.

Lippincott approuva de la tête.

— C'est très courant. Deux cents dollars. Si vous la tuez ce sera douze mille dollars. Les dommages graves sont au prorata. Ces filles ont une certaine valeur...

— D'accord. D'accord. Où est-ce que je vais ?

— On paie en liquide et à l'avance.

Lippincott paya. Le sergent recompta ostensiblement les billets que venait de lui remettre Lippincott, ce qui ne fit qu'exaspérer davantage l'archéologue, puis il se leva et le conduisit au premier étage. Ils s'arrêtèrent devant une porte en fer. Le sergent ouvrit un grand coffre en bois sur sa droite. Il en sortit une boîte qu'il tendit à Lippincott.

— Le fouet et les chaînes sont là-dedans. Vous trouverez les anneaux aux murs. Si la fille vous fait la moindre difficulté vous n'avez qu'à sonner. Si elle refuse de se laisser faire menacez-la d'appeler, ça devrait suffire. Il n'y aura sûrement pas de problèmes, ça fait trois mois qu'elle est là. Ce ne sont que les nouvelles qui sont difficiles, celles qui n'ont pas encore été éduquées, pourrait-on dire.

Le sergent détacha une clé d'un anneau accroché à sa ceinture et ouvrit la porte.

Lippincott coinça solidement la boîte sous son bras et pénétra dans la chambre comme un écolier qui découvrirait une pâtisserie abandonnée.

Il claqua la porte derrière lui et dans sa hâte faillit se prendre les pieds dans un lit de camp métallique. Une femme nue, jambes repliées sur la poitrine, les bras protégeant sa tête, était couchée dessus. Ses cheveux roux emmêlés s'épalaient sur le matelas souillé.

La pièce sentait le camphre, et Lippincott en déduisit que c'était sûrement dû à l'onguent dont on avait badigeonné les flancs de la fille, qui portaient de nombreuses traces de coups récents.

Lippincott fut soudain pris de pitié. Il songea même un bref instant racheter la liberté de la jeune femme. Mais celle-ci, repérant l'homme debout sa boîte sous le bras, se leva lentement, et lorsque Lippincott découvrit ses jeunes seins striés de sang séché, une rage soudaine l'envahit. La voyant se diriger, soumise vers le mur éclaboussé du même sang et lever d'elle-même les bras pour qu'il l'attache,

Lippincott se mit à trembler. Il lui enserra rapidement les poignets dans les chaînes les fixant à l'anneau qui pendait au-dessus de sa tête. Puis il s'empara fiévreusement du fouet comme si quelqu'un allait le lui prendre. Alors qu'il s'apprêtait à frapper la fille demanda :

— Veux-tu que je crie ?

C'était une Américaine.

— Oui, je veux des cris, beaucoup de cris. Si tu ne cries pas je te fouetterai de plus en plus fort.

Lippincott frappa, et la jeune femme hurla à chaque coup cinglant. Le fouet allait et venait de plus en plus vite et la lanière ondulait comme un serpent effroyable, brillante de sang. Le bruit du fouet et les cris ne firent qu'un. Soudain il s'arrêta. James Lippincott s'était assouvi. Comme sa soif soudaine et étrangement violente était passée, sa puissance de raisonnement reprit le dessus. Et il eut soudain très peur.

Il réalisait que la fille avait crié par devoir plutôt que de douleur. Elle était probablement droguée. Son dos n'était plus qu'un magma sanguinolent. Et si on l'avait pris en photo ? Il pourrait toujours nier. Ce serait sa parole contre celle d'un quelconque nègre de la brousse. Et si le ministre de la Sécurité publique apprenait qu'il s'était servi de son nom ? Dans ce cas, trois ou quatre cents dollars aplaniraient la difficulté. Et si la fille mourait ? Douze mille dollars. Il versait bien plus que ça tous les ans à l'Association pour la Défense des Droits de l'Homme.

Alors de quoi avait-il peur ?

— As-tu terminé, Lippy ? demanda la jeune rousse d'une voix morne de droguée.

— Comment connais-tu mon nom ? Ce ne sont que mes relations sociales qui m'appellent comme ça.

— Nous sommes à Busati. T'as fini ?

— Euh oui, fit-il s'approchant d'elle pour mieux voir son visage dans la pièce peu éclairée.

Elle avait dans les vingt-cinq ans. Son long nez fin cassé avait gonflé et bleui. Sa lèvre inférieure était fendue et une croûte se formait sur les bords.

— Qui es-tu ?

— Ne pose pas de questions. Laisse-moi simplement mourir, Lippy. Nous allons tous mourir.

— Je te connais, n'est-ce pas ! Tu es... tu es...

Maintenant, il reconnaissait les traits, aujourd'hui abîmés, qui avaient autrefois charmé la société de Chesapeake Bay. C'était une des filles Forsythe, une de ses cousines.

— Mais que fais-tu ici, Cynthia ? s'exclama-t-il horrifié, puis il se souvint : On vient de t'enterrer à Baltimore !

— Sauve ta vie, Lippy, gémit-elle.

Dans sa panique, ce fut justement ce que Lippincott avait l'intention de faire. Il imagina un instant Cynthia retournant à Baltimore et dévoilant à tous son terrible secret. Il saisit la lanière du fouet et l'enroula autour du cou de sa cousine.

— Tu es fou, Lippy, tu l'as toujours été, dit-elle.

James Forsythe Lippincott serra de toutes ses forces, tirant à deux mains sur la lanière jusqu'à ce que le visage boursoufflé de la jeune femme laisse apparaître une langue et des yeux exorbités. Il continua à serrer encore un instant.

Le sergent en bas comprenait très bien pourquoi James Forsythe Lippincott ne souhaitait pas laisser un chèque personnel. Il lui faisait tout à fait confiance, il pouvait rentrer à son hôtel et s'arranger avec la Banque Nationale de Busati pour obtenir la somme en liquide.

— Nous ne sommes pas inquiets, le rassura le sergent. Où pourriez-vous aller ?

Lippincott approuva de la tête quoique la remarque du sergent ne le rassurât guère, mais il en retint seulement qu'il lui serait permis de payer pour ce qui s'était passé en haut et c'est tout ce qui l'intéressait pour le moment.

Lorsque Lippincott retourna à son hôtel, Walla était toujours introuvable. Il l'appela plusieurs fois puis se promit, dès son retour, de lui infliger la plus grande bastonnade de sa vie et dont il garderait pour toujours des traces.

Le vice-président de la banque lui proposa une escorte car il n'était guère prudent de déambuler dans les rues de Busati avec une telle somme sur soi.

— Nous ne sommes pas à New York, expliqua le banquier s'excusant, et à tort.

Lippincott refusa. Il le regretta très vite. Une patrouille militaire l'arrêta à cent mètres de la banque. Lorsqu'il plongea la main dans sa poche pour en retirer ses papiers et un billet de dix dollars, l'officier y enfonça à son tour la sienne et en ressortit le paquet contenant les cent vingt billets de cent dollars.

— Ceci appartient à la maison au portail en fer, dit Lippincott, espérant que le prestige qui entourait la demeure en question impressionnerait le militaire.

Apparemment, cela ne lui fit ni chaud ni froid. L'officier se contenta de vérifier à deux fois l'identité de James Forsythe Lippincott puis il le fit monter dans la Land Rover et prit le volant.

Ils sortirent de la capitale et remontèrent le long du grand fleuve. La nuit commença à tomber, et ils roulaient toujours, seuls, le reste de la patrouille étant resté en ville. Ils allèrent si loin que lorsque finalement ils s'arrêtèrent, Lippincott aurait pu jurer que les étoiles étaient à portée de la main, aussi proches qu'elles avaient dû apparaître au premier homme qui était descendu de l'arbre.

Le militaire ordonna à Lippincott de descendre.

— Écoutez, je peux vous donner deux fois cette somme, vous n'avez pas besoin de me tuer, proposa Lippincott.

— Descendez ! répéta sèchement l'officier.

— Mais je suis un ami personnel du ministre de la Sécurité publique.

— Vous le trouverez là-bas derrière le gros arbre, indiqua l'officier. Allez-y.

Lippincott trouva pour une fois que la nuit africaine était plutôt fraîche et il se dirigea vers l'arbre qui s'élevait solitaire au milieu d'une large plaine.

— Hello, fit-il, mais personne ne lui répondit.

Son coude frôla quelque chose sur l'arbre. Il y regarda de plus près. C'était une botte. Une jambe prolongeait la botte, et ses yeux remontèrent ainsi le long du corps. Les mains étaient noires. Le corps vêtu d'un uniforme d'officier était immobile et dégageait une odeur d'excréments. Soudain, une lampe de poche en éclaira les traits du visage. C'était le ministre de la Sécurité publique. Une lance lui sortait du front. Il était cloué à l'arbre.

— Hello, Lippy, lança une voix américaine.

— Quoi ? haleta Lippincott en sursautant.

— Hello, Lippy, accroupis-toi. Non, pas assis sur ton cul, accroupi comme l'esclave qui attend son maître. Voilà c'est ça. Maintenant Lippy, si tu es sage tu pourras, avant de mourir, me poser une question.

La lampe de poche s'était éteinte, et la voix sortait de la nuit noire. Il avait beau essayer, Lippincott n'arrivait pas à distinguer son

interlocuteur.

— Je ne sais pas qui vous êtes mais je peux faire de vous un homme riche. Mes félicitations pour m'avoir vraiment foutu la trouille. Combien voulez-vous ?

— J'ai tout ce que je veux Lippy.

— Qui êtes-vous ?

— Est-ce là ta question ?

— Non, ma question est : que voulez-vous ?

— D'accord, Lippy, je vais te répondre. Je veux venger mon peuple. Je veux pouvoir rentrer dans la maison de mon père.

— Je vais vous l'acheter la maison de votre père. Combien ?

— Ah, Lippy ! Lippy ! Pauvre fou !

— Je veux vivre, insista Lippincott faisant un effort pour ne pas poser ses fesses par terre. Je suis en train de m'humilier. Que puis-je vous donner d'autre en échange de ma vie ?

— Rien et ton humiliation, je m'en balance. Je ne suis pas une de ces grandes gueules de Harlem qui se fait appeler Abdullah Bulbul Amir. Humilier n'a jamais fait de bien à personne.

— Êtes-vous blanc ? Je ne peux pas voir.

— Je suis noir, Lippy, africain. Cela t'étonne ?

— Non. Il y a de nombreux Noirs parmi nos hommes brillants.

— S'il te restait la moindre petite chance, tu viens de la perdre en proférant ce mensonge, répliqua la voix. Je sais ce que tu penses au fond de toi. Je vous connais tous, vous les Lippincott et les Forsythe. Y en a pas un d'entre vous qui ne soit pas raciste.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Mais qu'est-ce que vous voulez ? insista Lippincott.

Le bonhomme le gardait bien en vie pour quelque chose.

Pout toute réponse il perçut le hurlement d'une hyène au loin. Les lions avaient dû quitter le coin avec l'arrivée des hommes.

— Je peux vous faire admettre par les hautes sphères de l'Amérique. Ma famille peut faire ça.

— Qui est l'Amérique pour accepter ou refuser ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez ?

— Des renseignements.

— Si vous me tuez, vous ne les aurez pas.

— D'abord tu me les donneras et ensuite tu mourras. Il y a plusieurs façons de partir, certaines ne sont pas si terribles.

Lippincott crut son interlocuteur et, comme beaucoup de gens qui trouvent trop difficile de faire face à la mort, il se raconta un petit mensonge. Il se dit qu'il serait épargné s'il disait la vérité à l'homme qui le tenait à sa merci.

— Ce n'est pas le ministre de la Sécurité publique qui t'a parlé de la maison n'est-ce pas ?

— En effet, reconnut Lippincott, se souvenant tout à coup du corps sinistre cloué à l'arbre. C'est mon boy, Walla.

— C'est sans importance, le ministre devait mourir de toute façon, répliqua la voix. Contrairement à la plupart des membres du gouvernement, il ne voulait pas voir les choses comme moi. Bon, passons aux choses sérieuses. Tu as fait des recherches sur la traite des Noirs et le début de l'esclavagisme aux États-Unis. Il existait à l'époque une plantation Butler sur laquelle tu dois avoir des documents, n'est-ce pas ?

— Oui, je peux vous les montrer. Ils sont dans ma maison de Chesapeake.

— Au grenier ou dans la bibliothèque ?

— Je ne sais plus, mais je pourrais les retrouver.

— Cela importe peu. On s'en chargera puisque nous savons maintenant dans laquelle de tes résidences ils se trouvent. Y a-t-il autre chose que je puisse te donner à part ta vie ?

— Rien, dit Lippincott espérant ainsi obtenir la vie sauve.

— Ne veux-tu pas connaître la cause de la chute de l'Empire Loni ?

— Je veux ma vie.

La voix l'ignora et poursuivit :

— L'Empire Loni s'effondra lorsqu'il confia à des étrangers ce qu'il aurait dû faire lui-même. Les Lonis devinrent ainsi peu à peu faibles et mous. Finalement, un jour, les Hausas les renversèrent sans difficulté. Ils étaient devenus aussi mous que de gros enfants.

Malgré ce qu'il avait au début affirmé, Lippincott était intéressé.

— C'est bien trop simple, remarqua-t-il. Pour construire un grand empire il faut du caractère. Les Lonis devaient donc en avoir.

— Tu as raison, répliqua la voix. Ils ont dû quand même lutter, mais quelque chose les a gênés : la traite des esclaves qu'organisa ta famille. C'est grâce à ta famille que les meilleurs parmi les Lonis se retrouvèrent en train de travailler sur vos plantations de coton. Mais

je vais te confier un secret : les Lonis vont revenir au pouvoir. J'espère que cela soulage ta conscience ?

— Non, fit Lippincott, mais pourquoi ne me racontez-vous pas comment ? Actuellement, tout ce qui reste de la tribu Loni serait incapable de fabriquer une boîte à chaussures.

— C'est simple, reprit la voix. C'est moi qui vais les conduire au pouvoir.

Puis elle marqua un temps d'arrêt avant de reprendre :

— C'est vraiment horrible ce que tu as fait à cette fille. Non que ça ait une gravité quelconque. Non qu'elle ou toi m'intéressiez. Vous devrez de toute façon payer pendant encore longtemps pour effacer ce que les Lippincott et les Forsythe ont fait, mais c'est sans importance. Ce qui compte, c'est ce qui se trouve dans la montagne.

Lippincott entendit à nouveau la hyène, sentit l'odeur fétide que dégageait le corps du ministre de la Sécurité publique, puis un coup dans le dos lui troua la poitrine. Il tomba en avant. Une lance lui traversait le corps.

Lorsque sa tête toucha la plaine busatienne, il était mort. Il n'était plus qu'engrais que le sol africain absorberait tout comme un ancien empereur ou un enfant Loni, car la terre est, comme chacun sait, le seul employeur offrant véritablement à tous l'égalité des chances.

*

* *

Walla, plus intelligent que le ministre de la Sécurité publique et que Lippincott, était depuis longtemps bien à l'abri dans son village loin sur les bords du fleuve. Il avait quelque chose à vendre d'une bien plus grande valeur que les dernières pièces d'argenterie marquées du grand « V » de *l'Hôtel Busati*. Il était détenteur d'informations, et l'information était une chose très précieuse.

N'était-il pas vrai qu'un des clercs du ministère de la Justice avait vendu un dossier sur la police secrète de Busati pour de l'or – du vrai – en bonnes pièces trébuchantes ? Avec ça on pouvait acheter cinquante femmes ou vingt têtes de bétail ou des chaussures et des chemises, et même peut-être une radio pour son usage personnel au lieu d'être obligé d'écouter celle qui se trouvait au milieu du village.

Walla prévint donc sa famille qu'il quittait le village et que son frère aîné devrait le retrouver d'ici un mois de l'autre côté de la frontière à Lagos, au Nigeria.

— Tu vas vendre des histoires ? lui demanda le frère aîné.

— Il vaut mieux pour toi que tu ne saches pas ce que je fais, répondit sagement Walla. Les gouvernements font des choses terribles à ceux qui savent des choses.

— Je me suis souvent demandé pourquoi nous avons des gouvernements. Les chefs de tribus, eux, ne faisaient pas de choses horribles à ceux qui savaient des choses.

— C'est la manière du Blanc.

— Mais si le Blanc n'est plus chez nous et si, comme le crie la radio, nous nous libérons de tout ce qui vient des Blancs, alors pourquoi ne pouvons-nous pas nous débarrasser des gouvernements ?

— Parce que les Hausas du bas-fleuve sont des idiots, expliqua Walla. Ils veulent chasser des Blancs pour qu'ils puissent, eux, devenir des Blancs à leur tour.

— Les Hausas ont toujours été très bêtes, acquiesça le frère aîné.

En jeep et avec un lourd ravitaillement, le trajet jusqu'à Lagos aurait pris plus d'un mois à une patrouille de l'armée busatienne. Mais Walla, qui ne portait que son couteau, parcourut la distance à pied en seize jours.

Arrivé à Lagos, Walla trouva très vite un voisin de village et lui demanda quel était le bon endroit pour vendre un renseignement.

— Pas ici, lui répondit le voisin qui était assistant jardinier à l'ambassade soviétique. L'année dernière ils payaient bien, mais cette année c'est terrible. Les Américains sont à nouveau les plus intéressants.

— Et les Chinois, qu'est-ce que ça donne ?

— Parfois ils sont généreux, mais souvent ils trouvent qu'il suffit de vous raconter en échange quelques histoires drôles.

Walla secoua la tête. Un homme jaune, à Busati, lui avait déjà rapporté la même chose. Les Chinois donnaient un livre ou un bouton, trouvant que c'était là un paiement suffisant et ils se fâchaient si l'on osait se plaindre.

— Les Américains sont à nouveau ce qu'il y a de mieux, reprit l'assistant jardinier. Mais n'accepte que de l'or. Leur papier se déprécie tous les jours.

— Je prendrai de l'or et je reviendrai ici te voir. Ton renseignement a été de grande valeur.

— Va voir le cuisinier à l'ambassade américaine, il te dira le prix qu'il faut demander.

Le cuisinier de l'ambassade américaine donna tout de suite

copieusement à manger à Walla et l'écoula très attentivement. Puis il lui posa plusieurs questions pour que Walla soit bien préparé à négocier.

— La disparition de ce Lippincott est une bonne chose. Très intéressante, très monnayable. Mais l'existence de la grande maison l'est encore plus. Qui sont ces femmes blanches ?

Walla haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Qui fréquente l'endroit ?

— C'est un soldat qui m'en a parlé. Il a raconté que les soldats de l'armée busatienne qui font de bonnes choses sont récompensés par le droit d'aller dans la maison et de faire des choses terribles aux femmes.

— Est-ce le Président Obode qui dirige la maison ? demanda le cuisinier.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Il paraît que le sergent qui est dans la maison est un Loni.

— Un Loni ! Tu es bien sûr que ce n'est pas un Hausa ? Les Hausas font ce genre de choses.

— Je sais différencier un Hausa d'un Loni. C'est un Loni, je te dis !

— Un Loni qui est sergent. C'est très important.

— Est-ce que cela vaut de l'or ? demanda Walla.

Le cuisinier secoua la tête.

— Les Américains ne connaissent pas la différence entre les Lonis et les Hausas, et ils se foutent complètement de savoir qu'un Loni a pu monter jusqu'au grade de sergent. As-tu quelque chose sur les femmes de la maison ?

— Elles n'en ressortent jamais vivantes.

Le cuisinier haussa les épaules d'un air de dire « et alors ? »

— Je connais un nom, reprit Walla, c'est un des hommes de mon village qui me l'a rapporté, il travaille à l'aéroport. Je m'en souviens parce que c'était comme celui de Lippincott.

— Elle s'appelait Lippincott ?

— Non, Forsythe. Lippincott a un Forsythe dans son nom. Mon ami m'a dit qu'il l'a vue être emportée d'un avion dans une voiture. Elle hurlait son nom : « Cynthia Forsythe, de Baltimore ! »

— À quoi ressemblait-elle ?

— À une Blanche, dit Walla.

— Oui, mais quel genre de Blanche ? Tous les Blancs ne se ressemblent pas.

— Je sais. Mon ami dit qu'elle avait des cheveux de feu.

Le cuisinier réfléchit longuement. Puis il se mit à couper des légumes pour le dîner. Quand il eut terminé il claqua les doigts.

— Dix-huit mille dollars en or, annonça-t-il.

— Dix-huit mille dollars en or ? répéta Walla, éberlué.

Le cuisinier approuva de la tête.

— C'est ce que nous allons demander. Mais nous accepterons quinze mille.

Puis il recommanda bien à Walla de garder pour la fin le nom de la fille, jusqu'à ce qu'il ait l'argent, mais par contre de lâcher tout de suite celui de Lippincott pour attirer l'intérêt. Il allait le présenter à un homme qui s'appelait J. Gordon Dalton et qui était une sorte d'espion. Ce dernier lui proposerait dix ou quinze dollars. Walla devrait à ce moment-là s'en aller, et finalement Dalton paierait les quinze mille dollars en or.

— J'ai connu dans le temps un homme qui avait cent dollars. Il était très riche, dit Walla songeur.

— Toi aussi tu vas être très riche, répliqua le cuisinier.

— C'est bien obligé, car je ne peux plus retourner à Busati.

À la nuit tombée, Walla était l'homme le plus riche de l'histoire de son village, et J. Gordon Dalton affolé, expédiait un message en code à Washington. Un officier haut placé le décoda :

JAMES FORSYTHE LIPPINCOTT. BALTIMORE, DISPARU. PROBABLEMENT MORT DANS BROUSSE BUSATIENNE. SUSPECTONS HISTOIRE LOUCHE. CYNTHIA FORSYTHE, BALTIMORE, OTAGE. ATTENDONS INSTRUCTIONS. ENQUÊTONS.

*

**

Étant donné que Lippincott faisait partie de la fameuse famille Lippincott qui comprenait des gouverneurs, des sénateurs, des diplomates et surtout des banquiers, le message fut transmis à différents ministres avant quatre heures du matin. Le télex de Dalton contenait cependant un hic : Cynthia Forsythe ne pouvait pas être retenue en otage à Busati, puisqu'elle était morte dans un accident de voiture un mois auparavant. C'était dans tous les journaux à cause de ses liens de parenté avec les célèbres Lippincott.

On décida d'exhumer discrètement le corps de la jeune morte. Dès midi, d'après son dossier dentaire et ses empreintes digitales, le corps fut identifié comme n'étant certainement pas celui de Cynthia Forsythe.

— Mais alors, qui est-ce ? demanda un type du ministère de l'Intérieur.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répliqua un type du FBI. Ce n'est pas la fille Forsythe, ce qui signifie qu'elle est probablement retenue comme otage à Busati.

— Dans ce cas, on va être obligé d'en informer la Maison-Blanche. Que Dieu vienne en aide à quiconque s'en prend aux Lippincott. Surtout aux banquiers !

La Maison-Blanche établit cinq rapports sur l'histoire, dont quatre furent remis à divers Lippincott. Le cinquième fut déposé par coursier spécial à un bureau du ministère de l'Agriculture à Washington. Là il fut codé et envoyé par télex spécial muni d'un brouilleur à un bureau de Kansas City, c'est du moins ce que l'expéditeur croyait. Mais la ligne aboutissait à un sanatorium de Rye, New York. Et ce fut là, dans ce sanatorium, que fut prise, sans le savoir, une décision qui allait accomplir une ancienne prophétie faite peu après que la tribu des Lonis ait perdu son empire :

Lorsque la terreur de l'Est se joindra à la terreur de l'Ouest, une force implacable remontera le fleuve Busati. Gare alors à ceux qui asserviront les Lonis.

CHAPITRE III

Il s'appelait Remo et son existence était devenue invivable à cause d'un changement de programme à la télévision :

« Pour que nous puissions retransmettre en direct les débats du Sénat sur l'affaire du Watergate, nos feuillets quotidiens *Lorsque tournent les planètes*, et *Docteur Lawrence Walters, psychiatre*, ne seront pas diffusés aujourd'hui. »

Lorsque Remo entendit cette déclaration, il fit la première prière depuis son enfance.

— Seigneur ayez pitié de nous tous.

Le fragile vieillard oriental en kimono doré, assis en lotus devant le téléviseur, laissa échapper un cri que Remo ne lui avait entendu pousser qu'une seule fois auparavant et dans son sommeil.

— Ouaaaah ! fit Chiun, le Maître de Sinanju, sa maigre barbe blanche frémissant d'indignation.

C'était comme si quelqu'un venait physiquement d'assener au vieil homme un terrible coup (s'il existait quelqu'un capable de le faire, ce dont Remo doutait fort).

— Pourquoi ? Pourquoi ? demanda Chiun.

— Ce n'est pas moi, petit père ! Ce n'est pas moi ! Je n'ai rien fait !

— C'est ton gouvernement qui l'a décidé.

— Non, non ! Ce sont les gens de la télévision qui sont responsables. Ils ont pensé que les débats et l'enquête du Sénat intéresseraient plus de gens que les feuillets.

Chiun menaça d'un doigt frémissant l'écran de télévision.

— Pourquoi voudrait-on regarder ces horribles Blancs alors qu'on pourrait admirer la beauté, le rythme et la grâce de vrais drames humains ?

— Eh bien, c'est qu'ils font des sondages. Ils demandent aux gens ce qu'ils aiment et ce qu'ils n'aiment pas, et je suppose qu'ils en ont déduit que la plupart d'entre eux préféreraient suivre les débats plutôt que vos feuillets.

— Ils ne m'ont pas demandé mon opinion à moi, fit amèrement remarquer Chiun. Personne ne m'a interrogé. Qui s'est soucié de mon

choix ? Si l'on m'avait consulté, j'aurais répondu qu'il faut ces tragédies, si profondément belles, si exquises. La beauté est chose rare, alors que les débats, on en a sans arrêt avec soi-même. Où est cette personne qui pose les questions ? Je tiens à la rencontrer car mon opinion lui sera certainement d'un grand profit.

— Petit père, vous n'allez pas tuer un enquêteur ? dit Remo.

— Tuer ? s'exclama Chiun sur le ton qu'aurait eu une carmélite et non le plus grand assassin vivant.

— Ça vous arrive parfois, Chiun, lorsque quelqu'un interrompt votre passe-temps favori. À moins que vous ayez oublié Washington et les hommes du FBI{2}, ou New York et les mafiosi{3} ? Vous voyez à quoi je fais allusion ? Ils avaient éteint le téléviseur. Chicago et les gros bras du syndicat{4} ? Ça vous dit quelque chose ? Et qui devait se débarrasser des cadavres, hein ? Ces petits détails sont-ils sortis de votre mémoire, petit père ?

— Je me souviens de la beauté interrompue et d'un vieillard qui a donné le meilleur de son talent à un ingrat qui le gronde pour avoir tenté de sauvegarder ses rares moments de joie.

— Votre mémoire est étonnamment sélective, petit père !

— Dans un pays qui ne sait pas apprécier la beauté, une mémoire douée de la faculté d'oublier la laideur est nécessaire, même vitale.

Le changement des programmes télévisés provoqua chez le Maître un intérêt renouvelé pour l'entraînement de son élève. Remo ne travaillait plus que sous la pointilleuse surveillance de Chiun, et n'avait plus le droit de s'exercer tout seul.

Privé de ses feuilletons quotidiens, Chiun se consacra entièrement à Remo dont les performances furent jugées exécrables. Assis au bord du lac Patusick, dans le Massachusetts, où ils avaient loué une maison, Remo entendit Chiun lui dire qu'il respirait comme un lutteur. Pendant les exercices dans l'eau, Chiun hurla qu'il se déplaçait comme un canard, et lorsque Remo exécuta ses pirouettes stomacales – un exercice au cours duquel Remo, allongé sur le ventre, devait s'élever en l'air et pivoter pour retomber sur le dos par la seule force de ses abdominaux – Chiun l'accusa de bouger comme un bébé.

— C'est d'une nurse dont tu as besoin et non du Maître de Sinanju ! C'est lent et balourd !

Remo se remit en position allongée dans l'herbe printanière qui lui chatouillait les oreilles. L'odeur de la terre humide lui emplissait les narines et le soleil du matin chauffait son dos. Il attendit que d'un claquement de doigts Chiun lui donne le signal. Il s'agissait d'un exercice simple depuis longtemps parfaitement maîtrisé. Son

apprentissage avait commencé un jour, il y a dix ans, après avoir été publiquement électrocuté sur une chaise défailante, pour un crime qu'il n'avait pas commis. Ainsi il avait été recruté comme bras exécuteur d'une organisation secrète pour lutter contre le crime{5}.

Remo attendait le claquement de doigts. Mais rien ne vint. Chiun le faisait attendre. Il préférerait encore ça plutôt que d'être obligé de se débarrasser d'un cadavre, en l'occurrence celui du responsable de la suspension sur les ondes de *Lorsque tournent les planètes*. Il sentit une légère pression sur son dos, probablement une feuille qui venait de tomber. Il entendit le signal de Chiun, ses muscles du ventre se durcirent, frappant le sol comme des ressorts qu'on libérerait soudainement, mais son corps ne pivota pas en l'air comme il s'y attendait. La pression instantanée de deux pieds sur son dos l'écrasa violemment à terre. Remo cracha de la boue. Ce n'était pas une feuille qu'il avait sentie, mais bien le Maître de Sinanju, qui retenant son mouvement, avait sauté sur son dos. Un rire moqueur accueillit son échec.

— As-tu besoin d'aide, petit bébé ?

Pour le non averti, la scène était celle d'un homme jeune et costaud aux poignets anormalement épais et à la chevelure noire qui n'avait pas réussi à exécuter une pompe à cause d'un vieil Oriental malingre monté sur son dos. En réalité, la force qui se dégageait de la lutte des deux hommes aurait pu pulvériser de l'ardoise en quelques fractions de seconde.

Trois hommes qui avaient contourné la maison, furent témoins de cet incident d'apparence burlesque. Silencieux, ils observaient le jeune Blanc, la figure dans la boue, et le vieil Oriental debout sur son dos en train de ricaner. Les trois individus portaient des complets sombres d'hommes d'affaires. Le plus petit tenait un attaché-case à la main et les deux autres dissimulaient des Beretta calibre 25, qu'ils croyaient invisibles sous leur veste.

— Je cherche un certain Remo Mueller, lança froidement celui à l'attaché-case.

Remo leva la tête et sentit que Chiun allégeait la pression sur son dos. Il voulait sincèrement lui balancer un revers de main à travers son visage ricanant, mais il savait que sa main serait en compote bien avant d'avoir atteint son but. Peut-être que dans dix ans, son corps et son esprit vaudraient ceux de Chiun et qu'alors ce dernier ne le traiterait plus comme un punching-ball pour soulager ses frustrations.

Remo vit immédiatement, à leur façon de se tenir, que les deux plus grands dissimulaient des revolvers. Le corps réagit d'une manière tout à fait particulière au port d'arme ; il affecte une certaine lourdeur

à l'endroit où elle est cachée...

— Remo Mueller ? demanda l'homme à l'attaché-case.

— C'est moi, répondit Remo recrachant un peu de boue.

Il portait depuis plusieurs semaines ce nouveau nom de Mueller, mais c'était la première fois qu'il entendait quelqu'un s'en servir. Il se demanda un instant quelle en était l'exacte prononciation : le « e » était-il muet ou non ?

L'individu n'avait pas prononcé le « e ».

— Le nom se prononce Mu-e-ller et non pas Muller, corrigea Remo décidant qu'aujourd'hui Chiun n'aurait pas l'exclusivité de la mauvaise humeur.

— Je voudrais vous parler d'un article que vous avez écrit pour le *Forum National des Relations Humaines*.

Un article de magazine ? Un article de magazine ! pensa Remo.

Il arrivait que parfois la haute direction lui fasse signer un papier dans la presse pour lui donner une couverture en tant que journaliste, mais il ne se souvenait pas qu'on lui en ait parlé récemment. Les seules instructions qu'il avait reçues étaient de rester tranquille.

Remo fixa son interlocuteur d'un regard vide. Que pouvait-il bien vouloir dire ?

— Laissez-moi voir l'article que je suis censé avoir écrit, dit-il finalement.

La haute direction, depuis le premier jour de son incorporation pour le moins forcée dans une organisation qui n'était pas censée exister, avait un comportement assez bizarre. L'explication qu'on lui avait donnée lors de son recrutement incroyable était fort logique et simple : la Constitution ne suffisait plus pour enrayer la vague de crimes qui submergeait le pays, par conséquent on créait une agence chargée d'opérer en dehors de la Constitution avec l'autorisation de faire ce qu'il fallait pour rétablir l'ordre et égaliser les chances.

— Et c'est moi le type chargé du sale boulot ? avait alors demandé Remo.

— Vous avez, en effet, été choisi, lui avait-on répondu.

Commença ainsi une décade d'entraînement sous l'égide de Chiun, le Maître de Sinanju, décade au cours de laquelle Remo avait tué et complètement renoncé à tenir le compte de ses victimes.

— Voulez-vous entrer ? Nous serons mieux pour discuter, proposa Remo aux trois visiteurs.

Les hommes acceptèrent avec joie.

— Demande-leur s'ils connaissent les vils enquêteurs de sondages ? insista Chiun.

— Je crois qu'on parlera affaires, Chiun, répliqua Remo, espérant ainsi que le Maître déciderait d'aller voir ailleurs ce qu'il se passait.

Seuls trois hommes étaient au courant de l'existence de l'organisation de lutte contre le crime nommée CURE, et Chiun n'était pas parmi eux. Tant qu'il était payé en temps voulu et que son argent était dûment transféré à Sinanju (petit village de Corée que Chiun et ses ancêtres avaient de tout temps fait vivre de leurs grands talents d'assassins), le Maître se souciait peu de savoir qui était son employeur.

— Les affaires, toujours les affaires, répliqua Chiun. Vous êtes une nation d'hommes d'affaires.

— Est-ce votre serviteur ? demanda l'homme à l'attaché-case.

— Pas exactement, répondit Remo.

— Connaissez-vous, vous autres, les vils enquêteurs de sondages ? interrogea Chiun.

— Peut-être bien, répondit l'homme à l'attaché-case.

— Chiun, je crois qu'il s'agit de travail. S'il vous plaît, interrompit Remo.

— Nous pouvons nous rendre utiles, nous avons les moyens, continua l'homme à l'attaché-case.

— Il n'a pas besoin de votre aide, assura Remo, en les poussant vers la maison. Rentrons, voulez-vous ?

Mais Chiun, ayant compris qu'il y avait peut-être là un moyen de faire rétablir la diffusion des feuillets chers à son cœur, les suivit à l'intérieur. Il s'installa à même le sol, alors que les visiteurs se laissaient aller sur le canapé.

— C'est confidentiel, commença l'homme à l'attaché-case.

Il s'exprimait sur un ton calme mais autoritaire, dénotant quelque chose qui savait avoir derrière lui beaucoup de puissance.

— Faites comme s'il n'était pas là, répondit Remo faisant allusion à Chiun.

— Votre article dans ce magazine a grandement intéressé mon employeur, reprit le visiteur. J'ai remarqué votre étonnement lorsque j'y ai fait allusion tout à l'heure. Vous devez vous demander comment nous pouvons être au courant alors qu'il ne paraîtra que la semaine prochaine.

Remo approuva de la tête comme s'il savait de quoi parlait le

fameux article.

— J'ai une question à vous poser, poursuivit son interlocuteur. Quels sont, au juste, vos rapports avec Busati ?

— Je regrette, mais toutes mes sources sont confidentielles, répondit Remo qui n'avait pas la moindre idée de qui était ce Busati.

— J'admire votre intégrité, cher monsieur Mueller. Permettez-moi d'être franc, nous aurons peut-être besoin de vos services.

— Pour quoi faire ? demanda Remo, remarquant des feuillets qui dépassaient de la poche du bonhomme.

— Nous aimerions vous engager comme consultant pour notre bureau à Busati.

— C'est mon article que vous avez là ? s'enquit Remo.

— Oui. Je voulais justement en discuter avec vous.

Remo tendit une main.

— J'aimerais bien y jeter à nouveau un coup d'œil si vous permettez.

Remo se sentit gêné par le contenu du papier, même signé d'un nom d'emprunt. Busati, comprit-il très vite, était un pays. D'après ce qu'il était censé avoir écrit, ce pays était en train de forger une nouvelle forme de socialisme après avoir secoué ses chaînes colonialistes grâce à son président, le général Dada « Big Daddy » Obode. Tout rapport fait sur des soi-disant frictions tribales en Busati n'était que pure invention des puissances fascistes néo-colonialistes et impérialistes qui craignaient les idées progressistes et éclairées du Sauveur de Busati, le général Obode, qui avait amené l'électricité dans les villages, mis fin aux crimes dans la capitale, et porté les premiers coups à la pauvreté qui s'était installée en Busati depuis que l'homme blanc avait asservi ce petit pays. Pourquoi les capitalistes avaient-ils si peur de « Big Daddy » ? Parce que son génie risquait de miner les structures gouvernementales des pays racistes et oppresseurs de l'Ouest et que toutes les nations occidentales tremblaient devant son éclat.

L'article était intitulé : Une vue objective de Busati.

Remo rendit le manuscrit.

— Vous êtes quelqu'un de fort intéressant, monsieur Mueller, reprit l'homme à l'attaché-case. Nous avons fait quelques recherches vous concernant, et très franchement nous n'avons rien trouvé. Pas la moindre petite chose. Même pas d'empreintes digitales. Alors qu'un voyageur de votre envergure devrait bien avoir des empreintes dans des fichiers quelque part. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi cela

n'est pas le cas ?

— Oui, répondit Remo, puis, se tournant vers Chiun, il ajouta : Qu'avons-nous pour dîner ce soir ?

— Je n'ai pas encore décidé, répondit le Maître.

— Bien évidemment votre passé ne regarde que vous, reprit l'interlocuteur de Remo. Nous ne souhaitons que vous engager à grand profit pour vous.

— Du canard ça serait pas mal, suggéra Remo. Bien sûr, si vous le préparez correctement.

— Nous avons mangé du canard hier soir.

— Je suis ici pour vous faire une offre que vous ne pourrez refuser, reprit l'homme à l'attaché-case avec un large sourire exhibant une rangée de dents blanches impeccables.

— Quoi ? fit Remo.

— Une offre que vous ne pourrez refuser.

— Je la refuse.

— Deux mille dollars par semaine, cela ne se refuse pas.

— Si.

— Êtes-vous prêt à voir vos articles rejetés par tous les magazines du pays ? Il serait facile de vous faire la réputation d'un rigolo irresponsable, et alors qui vous publierait !

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? répliqua Remo.

Il songea à l'article qu'il était censé avoir écrit. Si un magazine pouvait le prendre au sérieux, il se demandait jusqu'où il pouvait pousser la fumisterie ?

— Allons, allons... Je représente la Fondation Lippincott. Vous avez sûrement entendu parler de nous. Un contrat d'un an avec une association comme la nôtre, pour cent mille dollars, pourrait faire de vous quelqu'un. Vous auriez la famille Lippincott derrière vous pour toujours.

Remo dévisagea longuement son interlocuteur, réfléchissant profondément.

— Et pourquoi ne mangerait-on pas du canard deux soirs de suite ? demanda-t-il à Chiun.

— Y a rien de mal à manger du canard deux soirs de suite, répondit le Maître, il n'y a simplement rien de très bien dans du canard deux soirs de suite. C'est tout.

— Monsieur Mueller, je vous parle !

— Je sais, fit Remo. Pourquoi n'arrêtez-vous pas ?

— Monsieur Mueller, si cela est vraiment votre nom, nous avons en Busati des intérêts vitaux. Tout ce que nous demandons c'est une introduction auprès du dirigeant du pays. Nous ne pouvons pas le faire par le canal diplomatique habituel car tous les Blancs et tous les Asiatiques ont été expulsés du pays. Nous ne vous demandons qu'une simple introduction. Cela peut ne vous prendre qu'un jour ou quelques heures, et faire de vous un homme riche. Si vous refusez, vous êtes un individu ruiné à vie. Quelle est votre réponse ?

— Le canard, c'est bien ou pas bien ?

— Je suis désolé que cela doive se passer ainsi, monsieur Mueller. Je vais sortir quelques instants. Je reviendrai dans cinq minutes dès que j'entendrai le mot « oui » hurlé à pleine voix. Si vous pouvez encore parler...

L'homme à l'attaché-case se leva, l'air sinistre, et sortit. Il laissa la porte ouverte derrière lui, et Remo put le voir allumer une cigarette. Les deux hommes armés se levèrent et s'avancèrent vers Remo.

— Ne vous en mêlez pas, vieillard, et on vous fera pas de mal, dit l'un d'eux à Chiun.

— Oh ! merci beaucoup d'épargner un vieillard fragile comme moi, répondit en souriant le Maître, tout sucre et tout miel.

Remo lui décocha un sale regard. L'idée que Chiun allait l'observer, ne lui plaisait pas du tout. Ça ne lui promettait que critiques acerbes par la suite. Remo se promit de rester très sobre. Il appliquerait uniquement les techniques de base, sans subtilités. Il n'avait aucune envie de subir les discours interminable du Maître de Sinanju.

— Nous préférierions y aller tout doux, dit l'homme le plus proche de Remo en lui saisissant un poignet qu'il tordit légèrement.

C'était une prise de kung fu ou de karaté. Remo ne se souvenait plus très bien. Seul Chiun aimait cataloguer ces bêtises, mais Remo, lui, s'en moquait. Il ne s'agissait de toute façon que de méthodes inadéquates, même à un degré très avancé.

Remo remarqua que Chiun observait son coude. Quelle barbe ! se dit-il ! Il ramena brusquement son poignet prisonnier en arrière, déséquilibrant de la sorte son premier agresseur qu'il acheva en lui enfonçant son pouce droit dans la cage thoracique. Sans marquer de temps d'arrêt, il enjamba le corps mou effondré au sol et cueillit le second bonhomme qui faisait face à Chiun. Le Maître, qui avait compris la manœuvre subtile de Remo pour se soustraire à d'éventuelles critiques, s'accroupit brutalement pour avoir une meilleure vue des mouvements de son élève en regardant entre les

jambes de l'adversaire. Ce dernier, surpris de voir le visage parcheminé du vieillard apparaître au niveau du sol, suivit son regard. Au même moment, Remo fut sur lui. Le pauvre ne vit qu'un grand trou noir.

— Ton attaque contre le second était un peu bâclée. Je n'ai pas pu suivre le premier coup parce que j'étais gêné par la chute du corps.

— Vous n'avez pas vu le second non plus, petit père !

— Je l'ai vu.

— Le type n'était pas transparent !

— J'ai suivi le coup porté par ta main d'après la position du talon de ce pied-ci, répliqua Chiun désignant la jambe de l'homme au sol. C'était bâclé !

L'un des deux hommes bougea légèrement.

— En tout cas, le coup était efficace, fit Remo d'un air maussade.

— Un enfant sur la plage peut construire des châteaux pour s'amuser mais certainement pas pour y vivre ou s'abriter de l'orage. Toi, tu dois construire ta maison pour les jours d'orage et non pour les jours de soleil. Ton attaque était une plaisanterie.

— Ces types n'étaient qu'un amuse-gueule.

— Il est impossible de discuter sérieusement avec toi, fit Chiun qui se laissa aller à une série d'invectives en coréen où Remo reconnut les plaintes habituelles sur l'impossibilité, même pour le Maître de Sinanju, de faire un banquet avec seulement du riz et de transformer de la boue en diamant.

L'homme à l'attaché-case revint vers la maison tout en criant :

— Surtout vous deux ne lui faites pas trop mal ! Nous avons besoin de lui, n'oubliez pas.

Puis voyant ses deux gars au sol, il laissa échapper un « oh » qui en disait long sur son étonnement.

— Ils se sont pris les pieds dans le tapis, expliqua Remo. Maintenant j'ai quelques questions à vous poser.

Et pour s'assurer de l'honnêteté des réponses, Remo plaça très rapidement une main sur la nuque du bonhomme. Il lui pinça un nerf, ce qui convainquit l'homme à l'attaché-case que la sincérité était de rigueur. Remo apprit ainsi que l'individu travaillait pour la Fondation Lippincott, ce qu'il savait déjà, mais aussi que son chef direct était Laurence Butler Lippincott ; qu'un autre Lippincott, James Forsythe Lippincott, avait disparu dans la brousse busatienne ; que le gouvernement faisait faire des recherches mais que Laurence Butler

Lippincott pensait que lui réussirait plus vite ; il voulait Remo Mueller car ce dernier était de toute évidence copain avec le général Obode ; les Lippincott allaient se servir de lui pour approcher Obode afin qu'il les aide dans leurs recherches.

Remo relâcha sa prise.

— Vos amis vont revenir à eux d'un moment à l'autre, dit-il. Où puis-je trouver Laurence Butler Lilliput ?

— Lippincott, corrigea son interlocuteur. Personne ne le trouve. On ne le voit que sur rendez-vous, et encore si vous avez de la chance.

Remo décida de reposer sa question. Il s'était fait plus convaincant cette fois, et il obtint une réponse immédiate : Laurence Butler Lippincott était au quatre-vingt-huitième étage du siège de l'International Bank de New York City, dans la suite Lippincott. Il arrivait ponctuellement tous les matins à onze heures trente et travaillait sans arrêt jusqu'à seize heures trente. C'était lui le chef de la famille.

Remo lâcha à nouveau la nuque du bonhomme.

— Personne ne donne des ordres à M. Lippincott. Vous m'avez peut-être contré, mais d'autres suivront. Personne ne peut faire face à la grande puissance de l'argent. Personne, même pas les gouvernements. Ni vous. Tout ce que l'on peut faire c'est servir et espérer être récompensé.

— Vous allez voir, de vos propres yeux, votre gros plein de sous se dégonfler.

— N'as-tu donc rien appris ? s'écria Chiun de sa voix nasillarde. Tu te vantes ! Ne sais-tu donc pas que la vanité est plus dangereuse qu'un coup bâclé. Une vantardise est un cadeau fait à l'ennemi. N'as-tu donc rien appris ?

— Nous verrons bien, répondit Remo. Vous venez ?

— Non. Certainement pas. Se vanter c'est déjà suffisamment grave, mais de la vantardise qui réussit, c'est bien pire, car cela n'encourage qu'à recommencer. Or tout, dans ce monde, se paye, et un jour ça coûtera très cher.

Payer était une notion importante, et Remo y réfléchit pendant que l'homme à l'attaché-case le conduisait à New York. De temps en temps, les deux gardes du corps se réveillaient, Remo les rendormait aussi sec. Cela continua ainsi jusqu'à leur approche de la grande ville. Finalement les deux gorilles comprirent qu'ils n'étaient plus censés s'emparer de Remo.

Les bureaux de Laurence Butler Lippincott n'étaient pas dans une

gigantesque tour, mais dans un grand édifice tout en aluminium, que ses banques étaient connues pour avoir financé, à côté de Wall Street dans une rue élargie par un gigantesque patio orné de sculptures modernes. Cette esplanade devant l'immeuble, d'après l'homme à l'attaché-case, avait coûté à Lippincott, plus de deux millions de dollars en espace-bureaux perdu. La plupart des gens étaient abasourdis d'apprendre que Lippincott avait dépensé soixante-dix mille dollars pour des sculptures, mais personne ne pensait combien il était plus onéreux de renoncer à de l'espace à construire. Si Remo était un homme réaliste, poursuivit l'homme à l'attaché-case, lui aussi comprendrait et apprécierait ce que signifie travailler pour les Lippincott. Mais Remo précisa tout de suite qu'il n'était pas réaliste.

Il poussait les trois hommes devant lui. Il réussit à les bourrer tous les trois dans la porte tambour avec pour tout dégât une seule fracture osseuse, le bras gauche de l'homme à l'attaché-case pour lequel il n'y avait pas assez de place. Ce dernier poussa un hurlement approprié.

Ils empruntèrent deux ascenseurs pour arriver jusqu'à l'étage de M. Lippincott. Le premier s'arrêta au soixante-sixième étage. Là le groupe fut accueilli par trois gardes et un directeur qui questionnèrent Remo et ses compagnons.

Remo fut poli et franc. Il leur annonça qu'il allait voir M. Lippincott et qu'il serait ravi de les voir l'accompagner. Trois d'entre eux furent très contents de venir avec lui, vu que le quatrième se tordait de douleur sur la moquette avec un nez et trois côtes cassés. Le joyeux groupe déboucha au quatre-vingt-huitième étage. Deux gardes traversèrent comme des boulets la magnifique table de travail en acajou de la secrétaire de Lippincott, l'entraînant avec eux dans un Picasso accroché au mur.

Le bureau était une véritable galerie d'art, quoique la plupart des galeries ne pourraient jamais s'offrir des collections de Picasso, Matisse, Renoir, Chagall de la qualité de ceux qui décoraient ici les murs. Remo s'empara d'une œuvre bleue avec beaucoup de points et mena son groupe voir M. Lippincott en personne. Un des gardes essaya de les en empêcher ; il resta sur place, la tête dans une bibliothèque.

Le bureau de Laurence Butler Lippincott n'avait pas de porte. Remo réalisa qu'il n'en avait pas besoin. La vraie porte avait été franchie au soixante-sixième étage.

Lippincott leva les yeux d'un dossier qu'il lisait. C'était un homme d'un certain âge aux tempes grisonnantes, au visage mince et qui affichait la placide confiance des très riches.

— Oui ? fit-il, apparemment peu dérangé par l'inhabituel remue-ménage.

— Je m'appelle Remo et je dis non.

— Monsieur Lippincott..., essaya d'expliquer l'homme à l'attaché-case tout en serrant très fort son bras cassé.

Il ne put achever sa phrase car il vola par-dessus la tête de son employeur. Lippincott parut à peine s'en rendre compte.

— Vraiment, monsieur Mueller, étiez-vous vraiment obligé ? Le pauvre homme est blessé.

Remo expédia alors le directeur du soixante-sixième étage à la tête du chef des Lippincott.

— Si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Ce n'est pas la peine de faire du mal à des innocents.

Remo installa un des gardes du corps sur la table de travail de Lippincott puis l'assomma. M. Lippincott se contenta de retirer un dossier de dessous l'homme affalé.

— Vous essayez de me dire quelque chose ? suggéra Lippincott.

— Oui, fit Remo.

— Vous essayez de me faire comprendre que tous mes employés et tout mon argent ne me mèneront nulle part avec vous ?

— Oui.

— Me menacez-vous également personnellement de violences physiques si je décidais de vous envoyer d'autres intermédiaires ?

— Oui.

— Cela me paraît tout à fait raisonnable, constata Lippincott. Voulez-vous un verre ?

— Non merci.

— Un cigare ?

— Non merci.

— Un quinzième du territoire du Venezuela ?

— Non merci.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Que vous me laissiez tranquille.

— Vous êtes certain que nous ne pouvons arriver à un accord quelconque ?

— Certain.

— Cela paraît impossible. Tout le monde a des envies, quelles sont les vôtres ?

— Ça ne vous regarde pas.

— C'est vrai, mais j'avoue ne pas très bien comprendre. Si jamais vous changiez d'avis, surtout n'hésitez pas car j'ai besoin de votre aide et j'ai l'impression que j'arriverai quand même à l'obtenir.

Remo entendit un cri venant de l'autre bout de l'étage. Il vit Lippincott brancher son interphone.

— Tout va bien, mademoiselle Watkins. Pas de panique.

— Il y a un dingue dans votre bureau, monsieur Lippincott !

— Tout va très bien, c'est le premier individu que je rencontre depuis la mort de grand-père qui s'exprime clairement.

— J'appelle la police ?

— Appelez plutôt un médecin, nous avons des blessés. Notre affaire ne regarde pas la police.

Il débrancha l'interphone puis, s'adressant de nouveau à Remo, il reprit :

— Je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, monsieur Mueller.

— Moi de même, répondit Remo.

— Si seulement ces clowns savaient parler aux gens. C'est ça, l'ennui d'avoir trop d'argent. Tout le monde pense savoir ce que vous désirez, et personne ne se donne jamais la peine de vraiment découvrir ce que vous souhaitez. Ils finissent ainsi par faire d'horribles choses en votre nom. En ce qui vous concerne vous allez bien, me semble-t-il ?

— Parfaitement bien.

— Vous n'aviez quand même pas l'intention de détruire ce Seurat, n'est-ce pas ?

— Si, j'allais le faire, répondit Remo en rendant le tableau en pointillé bleu.

— Pour prouver que pour vous l'argent ne représente rien je suppose ?

— Oui, fit Remo.

— Je vous le rachète.

— C'est pas la peine, il n'a jamais été à moi.

Remo quitta le bureau de Lippincott persuadé que si seulement les gens s'exprimaient clairement, la moitié des problèmes du monde pourrait être résolue par des hommes raisonnables, réfléchissant ensemble.

CHAPITRE IV

Lorsque Remo rentra au chalet, la haute direction avait laissé un message par téléphone. Chiun, qui n'était pas au courant et ne s'intéressait guère aux messages codés, n'avait retenu que « Tante Mildred ».

— Tante Mildred quoi ? Chiun, enfin ! s'énerva Remo.

— Tante Mildred c'est tout. Vos petits jeux de mots ne m'amuse pas. Si le docteur Smith veut te voir, pourquoi ne dit-il pas tout simplement « je veux le voir », au lieu de ces enfantillages de « Tante Mildred est désolée mais elle ne peut venir dîner » ou « Tante Mildred a préparé le dîner » ou « Tante Mildred va redécorer la chambre bleue ».

— Vous souvenez-vous au moins duquel c'était ?

— Non, fit Chiun impérieusement comme si Remo avait outrepassé les bornes en posant la question.

— Je vous le demande uniquement parce que l'une des expressions que vous avez citées signifie « sauve qui peut » et une autre « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ».

— Se sauver pour sauver sa vie est bien la meilleure façon de la perdre.

— Là n'est pas la question Chiun, mais ces mots de passe signifient des choses tout à fait différentes.

— Ils ne signifient rien pour moi.

— Pour moi si.

— Dans ce cas tu n'avais qu'à être là pour répondre au téléphone au lieu d'aller te pavaner, répliqua Chiun mettant ainsi un point final, d'une manière qui lui donnait entière satisfaction, à leur conversation.

Remo attendit en vain jusqu'au lendemain matin que le téléphone sonne à nouveau. Il allait finalement s'endormir lorsqu'il entendit une voiture s'arrêter devant la maison. À la façon lente qu'on eut de freiner, au soin que l'on prit de refermer doucement la portière, à toutes ces mesures de précaution soigneusement prises pour ne pas user plus que nécessaire le véhicule, Remo sut que ça ne pouvait être que la haute direction en personne : le docteur Harold W. Smith, directeur de CURE. Le message était donc « Tante Mildred a préparé le

dîner », ce qui signifie : « Restez où vous êtes, vous contacterai en personne. »

— Je vois que Chiun vous a correctement transmis mon message, dit Smith en entrant, sans se donner la peine de remercier Remo de lui avoir ouvert la porte ou de lui dire bonjour. Vous avez vraiment tort de vous plaindre qu'il ne sache pas retenir les codes. Il l'a très bien fait cette fois-ci, puisque vous êtes là.

Smith portait un costume foncé, une chemise blanche et une cravate rayée. Avec la démarche coincée d'un employé des postes, il se dirigea vers le jardin d'hiver.

— Je ne pense pas que vous ayez du café ? demanda-t-il.

— Exact, nous n'avons pas de café. Vous voulez du canard froid.

— Un canard dans de l'alcool à cette heure matinale ?

— Non, des restes de canard, le petit animal, d'hier soir.

— Quelle horreur !

— C'est même pire que ça.

Remo détailla Smith et remarqua immédiatement une légère boursoufflure de la poche gauche de son veston, ce qui trahissait la présence d'une enveloppe bien pleine. Il se demanda combien de personnes, sans savoir ce qu'elles faisaient réellement, avaient contribué à ramasser les informations que contenait cette enveloppe... Une secrétaire, pour arrondir ses fins de mois, avait glissé un dossier à la rédaction d'un magazine qui disait que Remo Mueller était un spécialiste des histoires africaines... Un banquier, un mois auparavant, avait gentiment ouvert un compte et demandé un crédit pour un individu qu'il n'avait jamais vu, mais qui s'appelait Remo Mueller et qui lui était chaudement recommandé par des amis. C'était CURE et son système qui se trouvaient en réalité dans cette enveloppe, des centaines de petites gens qui accomplissaient des centaines de petits métiers sans connaître le dessein dans son ensemble.

— Je vois que mon enveloppe vous intrigue. Elle contient vos billets pour Busati, vos passeports, ainsi qu'un article soi-disant rédigé par vous. Vous devriez le lire, n'oubliez pas que vous êtes censé l'avoir écrit.

— Je l'ai déjà lu.

— Il n'a pas encore été publié !

— Un clown qui travaille pour Lippincott me l'a montré. Ils ont même proposé de m'engager.

— Mais c'est excellent. Nous n'en espérons pas autant. Nous

avions prévu de vous faire entrer en Busati comme journaliste mais tant pis pour le magazine, Lippincott c'est encore mieux. C'est bien la première fois, Remo, que je vois une affaire se présenter sous de bien meilleurs auspices que ceux que j'avais envisagés.

— Je ne travaillerai pas pour Lippincott, répliqua Remo. Je le lui ai déjà expliqué personnellement.

— Vous avez rencontré Laurence Butler Lippincott ! s'exclama Smith avec une pointe de respect dans la voix.

— Ouais, je l'ai vu, votre Lippincott. Je lui ai même expédié quelques-uns de ses employés à travers la gueule.

— Vous avez fait quoi ?

— Je lui ai fait comprendre que je ne voulais pas travailler pour lui.

— Mais il aurait fait une excellente couverture en Busati. Nous avons besoin de quelqu'un pour porter le chapeau si les choses tournent mal là-bas.

Remo haussa les épaules.

— Vous n'avez même pas encore reçu votre ordre de mission que vous avez déjà réussi un beau gâchis !

— Dans ce cas, ne m'y envoyez pas, suggéra Remo en quittant le jardin d'hiver pour la cuisine.

Il ouvrit la porte du réfrigérateur et sortit un bol de riz et de canard froid. Chiun lui avait pourtant souvent répété qu'il ne fallait jamais manger lorsque l'esprit n'était pas au repos.

Smith le suivit dans la cuisine.

Remo prit une petite boule de riz entre ses doigts et la plaça dans sa bouche. Combien il aurait préféré un bon hamburger bien juteux, pensa-t-il.

— Cette affaire risque de saper la confiance des Américains en leur gouvernement, expliqua Smith.

Peut-être que s'il mélangeait le riz avec le canard cela serait meilleur.

— Tout gouvernement doit prouver son aptitude à garantir la sécurité de ses ressortissants, insista Smith.

Remo essaya le mélange.

— Nous n'avons pas de preuves formelles, mais nous pensons que quelqu'un fait des raids esclavagistes aux États-Unis.

Peut-être que si l'on essayait de faire passer la mixture avec un peu

d'eau chaude... On ne sait jamais, cela améliorerait peut-être le tout ?

— Au cours de l'année écoulée, plusieurs filles riches de la famille des Lippincott ont trouvé la mort dans d'horribles circonstances. C'est du moins ce que l'on pensait jusqu'à présent, mais nous venons de découvrir que les jeunes femmes ne sont pas vraiment mortes. Leurs cercueils contiennent tous des cadavres mais ne sont pas les bons. Nous croyons que quelqu'un arrive à faire sortir les filles du pays. Une sorte de traite vers l'Afrique, l'esclavagisme à l'envers quoi...

Remo ouvrit le robinet d'eau chaude et se remplit un verre. Il en but plusieurs gorgées, mais cela n'arrangea rien.

— L'esclavagisme à l'envers ? demanda-t-il.

— Oui, fit Smith. Des Noirs qui capturent des Blancs.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'inversé, répliqua Remo. C'est de l'esclavagisme, un point c'est tout.

— Exact, admit Smith. Simplement c'était les Blancs qui prenaient les Noirs, par le passé...

— Seuls les idiots vivent dans le passé, rétorqua Remo, répétant ce que lui avait dit Chiun un jour et qu'il n'avait absolument pas compris à l'époque.

— Bien sûr, acquiesça Smith distraitement. C'est une mission simple. Vous allez en Busati et, une fois sur place, découvrez ce qui est arrivé à Lippincott porté disparu et aux jeunes filles, vous les libérez et vous foutez le camp.

— Pourquoi ne pas procéder par le circuit diplomatique ?

— Impossible, expliqua Smith. Nos sources de renseignements indiquent que le général Obode, le président de Busati, est en quelque sorte mêlé à tout cela. Si nous essayons de l'approcher directement, il tuera les jeunes femmes. Il faut donc d'abord les libérer, ensuite notre gouvernement pourra s'attaquer à Obode. Qui niera tout en bloc.

— Puis-je tuer Obode ?

Smith secoua la tête.

— C'est trop dangereux. C'est un dingue, mais c'est *notre* dingue. Le tuer risquerait de nous causer les pires ennuis dans cette partie du monde.

— Vous dites que vos sources de renseignements accusent Obode d'être derrière tout cela, mais sont-elles fiables ?

— Absolument, affirma Smith. Ce sont des fuites de la CIA.

— Sait-on où sont les filles ?

— Non. Nous n'avons entendu parler que d'une maison blanche avec une grille dans la capitale busatienne.

— Vous n'êtes sûr de rien, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Pas plus que vous ne savez comment les filles sont kidnappées ?

— Exact.

— Et l'histoire avec Lippincott, c'est vous qui l'avez montée n'est-ce pas ? Vous ne vouliez pas que je le sache, n'est-ce pas ?

— Oui.

Remo remet le canard froid et le riz au réfrigérateur, persuadé maintenant que rien ne rendrait le mélange acceptable.

— Savez-vous, Smitty, conclut-il, que plus rien ne va aux États-Unis ! Plus rien !

CHAPITRE V

Le Président, le général Dada « Big Daddy » Obode, ne recevrait personne ce matin. Les étoiles ne présageaient rien de bon. Sans compter que, cette nuit, un chacal avait réussi à s'introduire dans les jardins du palais et avait hurlé trois fois. Or personne ne l'avait vu. C'est pourquoi, debout sur le balcon de son salon, autrefois celui de l'ancien gouvernement britannique (que Big Daddy avait servi en tant que sergent-major dans les Fusiliers du Kenya de sa Majesté), le nouveau chef de Busati se demanda tout haut :

— Où est ce chacal ?

Pour ne rien arranger, les éléphants de l'armée busatienne avaient changé de pâturage et s'étaient mis en mouvement. Pourquoi ce branle-bas de combat bien avant la saison sèche ? Que cherchaient-ils ? Et le ministre de la Sécurité publique que l'on avait retrouvé cloué à un arbre ? Encore une chose étrange.

Le général Obode se posa les trois questions et ne trouva aucune réponse. Ses sages n'étaient pas sages, ses généraux pas courageux, et ses conseillers sans conseils. Il s'avança devant un large miroir dans un lourd cadre doré et y contempla sa charpente massive et ses lourds traits noirs. Un Hausa parmi les Hausas, c'était bien ce qu'il était.

« Dada, je te demande en toute franchise de sonder ton cœur, dit-il à l'image qui se reflétait dans la glace. Serait-il possible que tu sois la cause de tes propres problèmes ? Réponds-moi franchement car sache que je n'accepterai aucune entourloupette, surtout venant de toi, sergent-major. »

Le général Obode fronça les sourcils et réfléchit. Il se concentra longuement, puis consulta sa montre en or. Ça fait bien quinze secondes, la réflexion a suffisamment duré, dit-il, j'ai maintenant la réponse :

« Ce n'est point de ta faute, général Obode. Tu es un bon chef. C'est de la faute de tes ennemis. Détruis tes ennemis et tu élimineras celui qui est responsable. »

Sur ce, il frappa dans ses mains pour qu'on lui apporte ses vêtements. Il avait décidé que, finalement, il tiendrait audience ce matin.

L'emploi du temps était d'ailleurs chargé. Il y avait l'ambassadeur libyen qui avait une certaine importance à ses yeux à cause de l'argent

qu'il pouvait lui soutirer, puis le représentant de l'Organisation pour la Libération du Tiers Monde. Celui-ci était sans intérêt car il ne faisait que discuter et discuter, et il amenait toujours une ribambelle d'hommes jaunes avec lui.

Obode ne faisait pas plus confiance aux Jaunes qu'aux Indiens ou aux Blancs, du moins aux Blancs qui n'étaient pas officiers britanniques.

Il avait un faible pour les officiers britanniques. Eux ne dérangent jamais personne, surtout en cours d'opérations militaires, car sachant qu'ils ne feraient que se mélanger les pédales, ils laissent faire les sergents-majors qui, eux, s'y connaissent. Il réfléchit dix secondes pleines, et conclut qu'il n'aimait guère les Arabes non plus, quoiqu'il soit lui-même musulman de naissance.

« Mais qui aimez-vous sincèrement, général Obode ? » demanda-t-il à sa propre image.

« Je t'aime toi, grand zigoto, se répondit-il. Tu n'es pas mal du tout. »

Il éclata d'un énorme rire qui petit à petit se transforma en hoquets qui secouaient son corps de haut en bas alors que ses serviteurs lui enfilaient le pantalon blanc de son uniforme, sa chemise, ses bottes et lui accrochaient ses médailles et ses galons de général. Lorsqu'il fut fin prêt pour affronter cette nouvelle journée, il fit appeler le colonel William Forsythe Butler qui le tannait depuis plusieurs jours pour qu'il reçoive un journaliste, un certain Remo Mueller, qui avait écrit une très gentille histoire sur le général Obode. Les histoires gentilles sont rares de nos jours.

— Une bonne histoire aujourd'hui et demain une mauvaise. Qu'il aille se faire foutre ! avait répliqué le général Obode à son chef d'état-major américain dont les veines charriaient un sacré mélange de sang, et qui se disait Noir.

Ce qui n'empêchait pas que c'était un sacré petit rusé, ce colonel William Forsythe Butler. Un bon type à avoir sous la main. Il n'était pas hausa, donc pas jaloux de la magnificence du général Obode, ni loni, donc ne détestait pas sans raison le général Obode. Il n'était, comme il s'était lui-même défini un jour, « qu'un Nègre américain mais qui s'efforce de s'améliorer. »

C'était un chouette type. Le général Obode pouvait plaisanter avec lui. Aujourd'hui, pour lui faire plaisir il recevrait ce petit journaliste au drôle de nom.

Le colonel William Forsythe Butler fut donc le premier à s'entretenir avec le général. Il paraissait plutôt mince mais Obode le

connaissait suffisamment bien pour savoir que cette apparente minceur cachait un corps très puissant et que c'était le seul en Busati à l'avoir vaincu à la lutte un après-midi où il avait simultanément mis à terre deux généraux et trois sergents devant ses troupes. Ce colonel Butler avait été un excellent joueur de football américain. D'abord il avait fait partie de l'équipe des Morgan State, puis de celle des New York Mammoths ou étaient-ce les New York Giants ? Ces Américains s'affublaient toujours de noms bizarres !

— Bonjour, colonel, fit le général Obode tout en s'installant dans le grand fauteuil ouvragé qui dans le temps avait accueilli les fesses du gouverneur et, qui maintenant servait de trône présidentiel.

— Avez-vous entendu le chacal hier soir ?

— Oui, monsieur le Président.

— Et que diriez-vous en Amérique d'un chacal qui se mettrait à hurler la nuit, trois fois ?

— Nous n'avons pas de chacal en Amérique.

— Ah, fit le général Obode, pensif. Nous non plus, nous n'avons pas de chacal dans les jardins du palais. Alors que diriez-vous d'un chacal en plein New York ?

— Cela me paraîtrait étrange, monsieur le Président.

— Comme à moi. Je vais donc enseigner une nouvelle manière de gouverner que la CIA, je suis sûr, ne connaît même pas.

— Ce sera un honneur d'apprendre, monsieur le Président.

Le général Obode frappa dans ses mains et immédiatement entrèrent huit hommes vêtus à l'occidentale. Costumes irréprochables, chemises blanches bien repassées et cravates club. Lorsqu'ils parlaient, ils s'exprimaient avec un impeccable accent britannique. Ils constituaient le conseil civil de l'État auquel Obode ne déléguait aucun pouvoir, préférant toujours pour les matières importantes s'entourer de militaires. Six de ces hommes étaient des Hausas, les deux autres étaient des Lonis appointés à contrecœur par Obode sur l'insistance de Butler. Butler avait expliqué à Obode que le monde occidental verrait dans la nomination de deux hommes membres d'une tribu autrefois détestée et pourchassée un acte de grandeur.

— Un chacal a hurlé trois fois la nuit dernière, annonça Obode. Je sais que pour vous, gens d'Oxford et de Cambridge, cela ne signifie pas grand-chose, et je suis persuadé qu'il en serait de même pour n'importe quel officiel de l'ONU dont le souci principal est le bon fonctionnement de son air conditionné. Mais cet Américain ici présent, ce Butler qui est revenu à ses vraies origines, lui, pense que ça cache

quelque chose. Or c'est un ancien de la CIA. Bien sûr vous avez dû tous entendre parler de la CIA. Ce n'est ni Oxford, ni Cambridge, ni les Nations-Unies.

— C'est une organisation dangereuse et vicieuse, monsieur le Président, intervint le président du conseil qui était un Hausa. Une organisation pour qui la fin justifie les moyens.

— Exact, fit Obode. Par conséquent nous pouvons avoir pour cette organisation un certain respect. Or, cet ancien de la CIA me dit qu'un chacal qui hurle la nuit est une chose bien étrange. Qu'en pensez-vous ?

Pendant qu'Obode discourait, Butler fixait le sol tout en jouant avec une bague faite de multiples et minuscules chaînes en or, qu'il portait à la main droite.

Après réflexion, l'avis du conseil fut que la présence du chacal était, en effet, une chose des plus étranges, *la* plus étrange.

— Non pas *la* plus étrange ! s'exclama le général Obode furieux. Une chose étrange, c'est tout, et nous enquêterons à la façon de la CIA.

Il renvoya le conseil d'un geste de la main.

En quittant la pièce, sept de ses membres jetèrent au passage un regard de conspirateur au colonel Butler, le genre de regard que lance un homme à son associé en qui il a confiance, mais à qui il n'a vraiment rien à dire.

Obode fit ensuite venir le capitaine de la garde du palais, un Hausa qui détestait Butler. Toute sa personne suinta immédiatement la haine lorsqu'il remarqua la présence de l'Américain. Le capitaine avait bien évidemment entendu le hurlement du chacal la nuit dernière et avait arrêté un lieutenant, coupable d'avoir imité le cri de l'animal afin d'inquiéter le Président.

— C'est un Loni, précisa le capitaine fixant Butler. Ce lieutenant est un Loni, et le chacal c'était lui.

— Voyons ce chacal, dit le général Obode.

Lorsque le capitaine de la garde fut sorti, Obode exposa sa thèse à Butler : les chacals n'habitent pas le palais, en revanche les soldats oui, par conséquent le chacal était un soldat.

— Je ne crois pas, répondit le colonel Butler.

— Quel est votre rang, Butler ?

— Colonel, monsieur le Président.

— Et quel est mon rang ?

— Général, monsieur le Président.

— Ne vous ont-ils pas appris la discipline à la CIA ?

— Si.

— Dans ce cas vous savez que lorsqu'un colonel n'est pas d'accord avec un général c'est le colonel qui a tort, fit remarquer Big Daddy en battant des mains de joie.

— Non, monsieur le Président, ils m'ont appris que le général obtient gain de cause, mais que tout homme peut avoir raison.

Obode fronça les sourcils d'un air sinistre. Il fit signe du doigt à Butler d'approcher ses oreilles.

— Quand je voudrai de la logique, je vous préviendrai.

— Le lieutenant est innocent, murmura Butler entendant le capitaine qui revenait.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Il aurait très bien pu être le chacal.

— Ce n'est pas lui, fit Butler. Le chacal c'est moi.

Obode se cala dans son fauteuil ouvragé et le fixa longuement.

— Vous voulez mourir, colonel ?

— Non, monsieur le Président. Je veux vous sauver la vie. J'ai fait entrer le chacal dans le palais hier soir pour démasquer vos ennemis. C'est moi qui ai apporté l'animal et quiconque raconte qu'il a vu un homme imiter le cri du chacal est un menteur, comme votre capitaine de la garde. Il sait que vous avez l'intention de faire entrer des Lonis dans le gouvernement, et il veut détruire votre projet en accusant le lieutenant Ioni d'un crime qu'il n'a pas commis. Voyez-vous qui est votre ennemi ? Il n'est pas plus loin que le capitaine.

Obode ne regarda pas le Hansa qui approchait maintenant du siège présidentiel. Le drame planait.

Butler leva son regard sur l'officier qui le lui rendit, lourdement chargé de haine. L'Américain lui décocha un clin d'œil. Le capitaine était un des rares proches du Président, qui ne pensait pas, comme Butler, qu'Obode était un fou dangereux qui ridiculisait Busati. Puisque le Hansa n'était pas d'accord avec Butler, il représentait pour ce dernier un certain danger, et il venait de faire une grosse bourde.

Le capitaine se tenait maintenant debout devant Obode, la main posée sur l'épaule d'un homme mince, vêtu des restes tachés et déchirés d'un uniforme de lieutenant, les chevilles et les poignets pris dans de lourdes chaînes. Sa bouche n'était plus qu'un trou sanglant, et une dent transperçait sa lèvre inférieure.

— Il a confessé qu'il était le chacal, général, annonça le capitaine.

— Une confession est une confession, fit Obode. C'est de la logique, et la façon de procéder de la CIA est logique. Par conséquent l'homme est bien coupable. Mais je vais quand même lui poser personnellement la question.

Obode leva les yeux sur le lieutenant qui menaçait sans cesse de s'écrouler si le capitaine ne le soutenait pas.

— Es-tu le chacal ?

Des gouttes de sang tombèrent sur le sol de marbre, aux pieds de l'homme, et peu à peu formèrent une petite mare. L'homme avait les yeux tellement boursoufflés qu'ils en étaient fermés. Il acquiesça d'un signe de tête, et la mare s'agrandit.

Butler fit tourner sa bague autour de son doigt.

— Il est coupable, annonça Obode, et le capitaine sourit.

— Formez un peloton. Je dirigerai en personne l'exécution.

Il frappa dans ses mains, l'homme fut emmené, et les serviteurs se précipitèrent avec des chiffons pour nettoyer les taches de sang sur le sol du palais.

Big Daddy expédia l'ambassadeur libyen en trois minutes. Il lui confia rapidement qu'Israël prévoyait un raid sur Busati et qu'il avait encore besoin de quatre-vingt-cinq millions de dollars en or pour les repousser. Lorsque l'ambassadeur libyen parut plutôt sceptique, Big Daddy lui remit en mémoire le merveilleux entraînement qu'il avait reçu des parachutistes israéliens, et combien il lui plairait finalement d'arborer à nouveau les ailes qu'il avait durement gagnées. Il rappela également à l'ambassadeur, de plus en plus sceptique, qu'il était bien le seul dirigeant à avoir publiquement approuvé les agissements d'Hitler. Rien que ça valait bien quatre-vingt-cinq millions de dollars. L'ambassadeur libyen rappela timidement à Big Daddy qu'il avait déjà été payé pour cela, mais il consentit finalement à demander à son glorieux chef révolutionnaire, le colonel Phada-Khî, les fonds nécessaires.

— Ne demandez pas. Dites-lui, suggéra Obode, et cela termina l'entretien.

— Nous aurons vingt-cinq millions, estima Obode une fois que fut sorti l'ambassadeur. C'est mieux que rien. J'ai hâte que leurs puits de pétrole s'épuisent. Ils ont une drôle d'odeur. À qui est-ce maintenant ?

— Au journaliste américain, Remo Mueller. Celui qui a écrit cet article favorable sur vous, dit Butler.

— Je le verrai demain.

— Cela fait trois jours que vous dites ça.

— Et je le dirai encore pendant trois jours. J'ai maintenant une exécution à diriger. Mais d'abord, je désire voir le chacal que vous dites avoir amené au palais.

— Exécuterez-vous quand même le lieutenant ?

— J'ai dit qu'il y aurait une exécution, je ne peux pas revenir sur ma parole.

Les saluts qui ponctuèrent le passage des deux hommes dans les couloirs étaient secs et rigides.

Il régnait une discipline parfaite que seul pouvait imposer le meilleur sergent-major de l'armée britannique.

Pendant qu'ils descendaient les marches qui menaient à une petite cellule, dans les caves du palais, Obode demanda à Butler comment se passaient les choses à la maison blanche au portail en fer.

— Parfaitement bien, monsieur le Président. Vos soldats qui la fréquentent bénissent régulièrement votre nom. Vous devriez nous faire l'honneur d'une visite.

Obode ricana et secoua la tête.

— Vous n'aimez pas les femmes blanches général ?

— Il n'est pas nécessaire de les enchaîner pour les sauter. Je vais vous apprendre qu'avant votre arrivée j'avais des femmes blanches, des femmes jaunes, des Hausas, des Lonis, des jeunes, des vieilles, des grosses, des maigres, des qui sentaient la rose, d'autres qui sentaient la merde, colonel Butler. (Obode s'arrêta devant une porte en fer dont Butler avait la clé.) Il n'y a pas la moindre différence, et vos aventures pour vous procurer de jeunes et riches Américaines coûtent trop cher et risquent de nous attirer un jour des ennuis avec le gouvernement américain.

— Mais, général, n'est-il pas normal que les grands soldats de la grande armée du plus grand dirigeant d'un très grand pays aient ce qu'il y a de mieux ?

— Mieux que quoi ? La reine Élisabeth ou la pute de la plus insignifiante tribu de la brousse, c'est pareil.

— Vous avez eu la reine Élisabeth ?

— Non, mais lorsqu'un homme a dévoré cent gorets doit-il encore en manger un pour en connaître le goût ?

— Je suis désolé, général, je pensais que vous approuviez ce que je fais pour vos hommes, fit Butler triturant la bague de sa main droite.

Obode souleva ses puissantes épaules.

— Vous vouliez avoir votre maison et vos amusements, alors je

vous les ai accordés. Vous me plaisez, Butler. Vous êtes le seul homme de mon entourage qui n'a pas de loyauté envers une tribu ou une autre, mais uniquement envers moi. Même si vous êtes tolérant envers les Lonis. Je vous ai donc autorisé à avoir votre maison. Maintenant, je veux voir votre chacal.

Butler tourna la clé et ouvrit la porte sur une cellule vide. Obode entra, y renifla l'air à plusieurs reprises. Avant que Butler, frappé de stupeur ne puisse réagir, Obode lui retira son pistolet.

— Mais je l'y ai mis moi-même ! Je l'avais attaché à ce mur ! Je voulais vous démontrer qu'il y avait des menteurs dans votre garde. Le chacal était ici. Je n'ai aucune raison de vous mentir.

— Dans la cour, Butler.

La cour du palais était très chaude sous le soleil matinal. Le capitaine de la garde sourit béatement lorsqu'il vit le colonel américain pro-loni désarmé, marcher devant le général les mains en l'air. Il lui adressa un large clin d'œil, puis, se tournant vers le peloton d'exécution, il leur ordonna de s'agenouiller.

— Contre le mur, aboya le général Obode.

Butler alla se placer dos au mur à côté du lieutenant loni enchaîné.

— Vous êtes un sacré idiot, général ! hurla Butler. En me tuant, vous vous privez de votre meilleur officier. Je tiens à ce que vous le sachiez !

— Vous me traitez d'idiot ! ricana Obode. Mais c'est bien vous qui êtes contre le mur, pardi !

Butler éclata de rire.

— Vous avez raison, gros lard, mais vous allez quand même tuer votre meilleur officier.

— C'est là où vous avez tort, maigrichon. Je vais tuer l'officier qui m'a menti au sujet du chacal.

Le capitaine de la garde souriait, il était aux anges. Le peloton d'exécution derrière lui n'attendait plus qu'un signe. Un coup de feu retentit, et le souriant capitaine ne souriait plus. Un air de stupeur idiote se peignit sur ses traits, un énorme trou rouge apparut entre ses deux yeux (quoique peu de spectateurs le virent, car sa tête fut projetée en arrière par l'impact de la balle.) Le corps s'effondra dans un bruit sourd sur l'herbe brûlée.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui me mentent au sujet du chacal, et maintenant pour ceux qui me traitent de gros lard, fit le général Obode, il tendit son bras armé et s'avança vers le visage du colonel Butler.

— Ne recommencez pas, fit-il à Butler en faisant tourner l'arme pour la lui présenter par la crosse.

— Comment savez-vous que je ne vais pas en profiter pour vous tirer dessus maintenant espèce de..., dit Butler s'arrêtant alors qu'à nouveau le pistolet pivotait dans la large main d'Obode et qu'à nouveau le canon était braqué sur lui.

— ... glorieux chef, sourit Butler terminant sa phrase.

— Vous et vous, fit Obode à deux soldats, toujours à genoux, attendant l'ordre de tirer. Détachez-moi cet homme et soignez-le bien car c'est votre nouveau capitaine de la garde du palais.

— Mais c'est un Loni, fit remarquer Butler replaçant son pistolet dans son étui.

— Le précédent était un Hausa, et il m'a menti, donc un Loni ne peut guère être pire.

Alors qu'ils quittaient la cour ensemble, Obode poursuivit :

— Vous aviez vraiment un drôle d'air devant la cellule vide. Qu'est ce que vous étiez drôle ! Pensez-vous sincèrement que l'on peut dissimuler l'odeur d'un chacal ?

— J'ai également de l'odorat, général, mais je n'ai senti que le désinfectant dans cette cellule.

— Exact, fit Obode. Si l'on passe une cellule au désinfectant, c'est pour faire disparaître une odeur, non ? Le capitaine avait, de toute évidence, trouvé votre chacal et l'a fait disparaître. Je vais vous dire : si plus de généraux avaient été sergents-majors, le monde serait un meilleur endroit où vivre.

Il s'arrêta un instant puis reprit :

— Je me demande si ce capitaine était responsable de la mort du ministre de la Sécurité publique ?

Butler haussa les épaules.

— Peut-être bien. Qui sait ? En tout cas maintenant que nous savons que le coup du chacal ne relevait pas de la magie, peut-être pourrait-on passer à autre chose ?

Obode secoua gravement la tête tout en entraînant Butler dans une allée de graviers qui menait vers une partie très boisée du jardin présidentiel.

— Ce n'est pas parce qu'une chose en laquelle je croyais s'est révélée fausse que je ne dois plus croire en ce que je sais être vrai. Les Américains arrêtent-ils de fabriquer des missiles parce que l'un d'entre eux est défectueux ? Non, parce qu'ils savent que la majorité de leurs

missiles sont bons. C'est une période difficile pour Busati, Butler. Nous ne sommes pas aussi avancés ni riches que le Zaïre et le Kenya, mais il existe des choses que l'on n'apprend pas à l'université et, ces choses je les connais.

— Je ne comprends pas, fit Butler.

Il vit alors un lézard se précipiter dans un fourré. Pour que le reptile ait affronté le soleil africain de midi c'est qu'il devait y avoir un prédateur dans les environs, probablement un quelconque rôdeur. C'est ce qu'Obode lui avait appris.

— Pourquoi pensez-vous que j'ai expulsé tous les Asiatiques ? demanda Obode. Pourquoi ai-je expulsé tous les Blancs ? Le monde pense que c'est encore une bêtise de ce fou de Dada Obode, puisqu'il a besoin des Blancs et des Asiatiques pour son économie. C'est ce qu'ils pensent, mais je sais que je ne suis pas fou. Pourquoi pensez-vous que je l'ai fait ?

— Je ne sais pas, général.

Big Daddy s'arrêta un instant à côté d'un grand manguier comme celui auquel le colonel Butler avait cloué le ministre de la Sécurité publique, comme celui près duquel Butler avait tué James Forsythe Lippincott, comme ceux qui se dressaient au bas des montagnes où se cachaient les Lonis. Butler regardait vers le fourré cherchant des yeux le prédateur qui devait poursuivre le lézard, mais il ne vit rien.

— Tout se rejoint, Butler. Tout concorde. Et chaque chose que je fais a une raison.

Butler approuva de la tête se demandant toujours où était le danger. Il voyait toujours la queue immobile du lézard qui dépassait du fourré.

— Vous ne connaissez pas les Lonis, poursuivit Obode. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une maigre collection d'êtres sans rien dans le ventre, mais autrefois ils étaient très puissants. Autrefois c'étaient eux qui régnaient sur les Hausas, et non l'inverse comme de nos jours. Or, il existe une légende qui dit qu'à nouveau, un jour, les Lonis reviendront au pouvoir. La légende raconte que lorsque l'Est et l'Ouest seront comme père et fils près du fleuve Busati, alors viendra une force qu'aucun homme ne pourra arrêter et qui répandra le sang sur le fleuve et la montagne.

Butler approuva de la tête.

— Vous faites oui de la tête mais je ne crois pas que vous compreniez colonel. La légende dit que les enfants lonis rentreront chez eux, qu'un homme venu de l'Est les purifiera, les rendant à nouveau aptes à gouverner, et qu'un homme venu de l'Ouest qui

marche dans les chaussures de la mort les débarrassera de celui qui les enchaînait.

— Et l'homme qui les enchaînait, c'est vous ? demanda Butler.

Obode haussa les épaules.

— À qui d'autre voulez-vous que la légende fasse allusion si ce n'est à l'homme hausa qui est à la tête du pays. Vous vous demandez pourquoi je vous ai écouté et amené des Lonis dans les affaires de l'État ? Je l'ai fait pour ne pas porter le titre de « l'homme qui les enchaînait ». Mais j'ai toujours peur. Je ne crois pas qu'il soit possible de ruser avec une légende.

— Je vois, dit Butler surveillant toujours la queue du lézard.

Lorsque le général Obode était victime d'une de ses crises de prophétie, la meilleure chose à faire était de rester tranquille.

— Peut-être commencez-vous à comprendre ? La légende parle d'un homme de l'Est et d'un homme de l'Ouest (jaune et blanc), pour servir les Lonis, et si cela se produit, les Hausas sont finis et moi avec. C'est pour cela que je me suis débarrassé des Asiatiques et des Blancs. Je ne veux en aucun cas que les Blancs et les Jaunes s'unissent pour former cette force qui doit libérer les Lonis. Comprenez-vous ?

Butler, qui avait sa propre petite idée sur la signification de la légende et sur la façon dont elle ne tarderait pas à se réaliser, se contenta d'approuver silencieusement l'explication d'Obode. Mais où était le prédateur ? Pourquoi la queue du lézard dépassait-elle toujours du fourré ?

— Butler, reprit Obode, je crois que parfois il y a certaines choses que, non seulement vous ne comprenez pas, mais que vous refusez d'essayer de comprendre.

— Je ne suis qu'un colonel, répliqua Butler.

— D'accord. À présent, vous êtes général. Vous devez maintenant tout comprendre. Comprenez bien ceci, général, je ne prends aucun risque avec la légende des Lonis. Je ne veux pas d'Occidentaux à Busati. Je ne veux pas de ce Remo Mueller et je ne veux plus de vos femmes américaines.

— D'un général à un autre, Big Daddy, permettez-moi de vous dire que j'ai encore besoin d'une dernière femme.

— Faites-la venir de Chine.

— Non, elle doit venir d'Amérique, et ça ne peut-être qu'une femme très précise.

— C'est fini, répliqua Obode.

— Celle-là est la plus importante, je dois l'avoir. Si vous me la refusez, je démissionne.

— Pour une femme blanche ?

— Elle est très spéciale.

Obode prit le temps de réfléchir profondément, posant son menton dans sa large paume.

— Bien, dit-il finalement. Mais c'est la dernière.

— Après elle, je n'en voudrai plus. Elle constitue l'achèvement parfait.

— Et quand je pense que vous dites que je suis difficile à comprendre, fit remarquer Obode. Une dernière chose, général Butler, ne pensez pas que les légendes ne sont que des bêtises et que le général Obode est un fou.

Il posa sa lourde main sur l'épaule de Butler.

— Venez, je vais vous montrer ce qui actuellement vous intrigue. Vous avez observé la queue qui dépasse du fourré et vous croyez qu'il n'y a pas de prédateur car vous n'en voyez pas. Vous pensez finalement que le lézard s'est enfui sous le soleil sans aucune raison, n'est-ce pas ?

— Ben oui, je suppose que c'est bien ce que je pensais, répondit Butler étonné qu'Obode ait remarqué qu'il s'intéressait au fourré.

— Bien, bien. Je vais vous prouver que ce n'est pas parce que vous ne pouvez pas voir quelque chose que cette chose n'existe pas. Il y a un prédateur dans le coin.

— Je n'ai vu ni rats, ni oiseaux et la queue est toujours là.

Obode sourit.

— Vous voyez la queue mais venez vite sinon vous ne pourrez pas voir le reste.

Ils s'approchèrent du fourré, et Obode souleva le feuillage.

— Regardez, dit-il en souriant.

Butler regarda. Il avait bien vu une queue, mais c'était tout ce qui restait du lézard qui dépassait encore de la gueule d'un gros crapaud.

— Parfois en voulant fuir le danger, on s'y précipite, lâcha Obode.

Mais il oublia très vite la leçon lorsqu'à nouveau, l'après-midi même, il refusa de recevoir le journaliste Remo Mueller et ordonna qu'on l'expulse du pays immédiatement.

CHAPITRE VI

L'*Hôtel Busati* était pourvu d'un système d'air conditionné qui ne fonctionnait pas, de robinets sans eau et d'élégants tapis incrustés de déchets alimentaires. Ses chambres étaient de vraies fournaises, et de ses couloirs montait une véritable odeur d'égout. Le seul vestige de sa splendeur passée était une belle brochure sur papier glacé où l'on avait rayé « *Hôtel Victoria* » pour y inscrire au crayon « *Hôtel Busati* ».

« Spacieux, air conditionné, l'élégant *Hôtel Busati* vous offre le plus grand confort et le meilleur service de toute l'Afrique Orientale », lut Remo, installé sur le bord d'un lit à colonnes de cuivre.

Chiun était assis à même le sol, derrière lui, son kimono blanc flottant autour de sa silhouette menue.

— J'ai déjà vu des exemples de publicités mensongères mais alors là, vraiment, c'est le bouquet !

Chiun ne répondit pas.

— Je dis que c'est franchement se foutre des gens !

Chiun demeura aussi silencieux et immobile qu'une statue.

— Mais, petit père, vous n'avez pas d'écran de télévision devant les yeux. Vous n'êtes pas en train de suivre vos émissions adorées et vous ne participez pas à ma fureur ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

— Tu te trompes, je suis en train de revoir mes belles images, répliqua Chiun. Je me les remémore.

Remo s'étonnait de partager l'angoisse que devait éprouver le Maître à la perte de sa grande joie, les feuillets à la guimauve de la télévision. Alors qu'au cours de toutes ces années passées ensemble, la passion dévorante de Chiun pour ces drames sans fin avait toujours exaspéré Remo, voilà que maintenant il avait de la peine pour Chiun.

— Cette histoire de Watergate ne durera pas, Chiun. Vos feuillets reprendront bientôt.

— Je le sais, fit le vieillard.

— Vous n'êtes donc pas obligé de rester là à fixer le mur.

— Je ne fixe pas le mur. Je me remémore. Celui qui peut se souvenir des bonnes choses comme si elles faisaient toujours partie du présent peut vivre heureux jusqu'à la fin de ses jours.

— Dans ce cas, lorsque vous aurez fini, soyez gentil de me prévenir... que l'on puisse discuter un peu tous les deux.

Remo consulta sa montre. Aux États-Unis ces séries insipides s'arrêtaient à quinze heures trente. Il allait donc surveiller l'heure pour voir si Chiun arrivait à estimer correctement le temps.

À quinze heures vingt-sept, d'après la montre de Remo, Chiun se tourna vers lui.

— Vous vous êtes gouré, Chiun ! s'exclama Remo tout heureux.

— Moi, me tromper ? À quelle sottise penses-tu maintenant ?

— Les feuilletons se terminent à quinze heures trente et il n'est que vingt-sept, donc vous vous êtes foutu dedans ! annonça Remo triomphant. Trois minutes d'écart ! Un enfant aurait une meilleure notion du temps que ça. Trois minutes c'est énorme.

— Trois minutes ce n'est rien pour un homme qui a dédié chaque instant de sa vie à l'inconscience ! rétorqua Chiun.

— Ce qui veut dire ?

— Que tu as bien sûr oublié les trois minutes de publicité de la fin. Or je ne les regarde pas étant donné que la lessive ne me concerne pas.

Profondément chagriné, car il avait vraiment oublié les trois minutes de messages à la fin de l'émission, Remo reprit tout penaud :

— Bon... je vous parlais de la brochure.

— Peut-être ne ment-elle pas ? dit Chiun.

— Regardez donc autour de vous et dites-moi que ce n'est pas un mensonge.

— Je regarde autour de moi et je constate que peut-être à une certaine époque cette description était véridique. Je perçois une certaine élégance sous ce délabrement. Donc si cette propagande fut écrite lorsque l'hôtel était encore un palais, la brochure dit la vérité.

— Êtes-vous en train de me dire, petit père, que de qualifier cet endroit de trou puant est un mensonge ?

— Je t'apprends tout simplement que la vérité est une question d'époque. Même dans ce pays il y a des gens qui, autrefois, étaient grands et qui aujourd'hui se terrent dans les montagnes comme de peureux lapins.

— Tout ça ne m'intéresse pas vraiment, petit père. Mais j'ai besoin de votre avis car je suis censé rencontrer le grand manitou de ce pays pour essayer de découvrir quelque chose sur cette fameuse maison blanche sans qu'il se doute que je suis déjà au courant. Seulement, il

ne veut pas me recevoir.

Chiun secoua la tête.

— Mon avis est que tu oublies toutes tes années d'entraînement et que tu fonces tête baissée comme un chien furieux sur ce que tu crois être, dans ton manque de perception, le cœur du problème. Il ne te restera plus qu'à te démener comme un diable blanc ivre mort. Au moment où le danger devient mortel, souviens-toi de quelques bribes du merveilleux entraînement de Sinanju et sauve ton inintéressante existence. Après ce spectacle dégradant et avec peut-être un peu de bonne fortune tu auras tué le bon adversaire. Voilà l'avis du Maître de Sinanju.

Remo cligna des yeux et se leva d'un bond :

— C'est absolument stupide, Chiun.

— Pour une fois, je voulais te donner un avis que j'étais sûr que tu pourrais suivre. Pour sauvegarder la grande richesse de connaissances que j'ai investie en toi, je ne peux qu'accroître mon investissement : tu penses que parce que l'empereur *paraît* être le centre des choses il l'est en vérité.

— C'est un président et non un empereur.

— Appelle un empereur comme tu le souhaites, mon fils, sache que leur nature ne change pas pour autant. Je m'efforce de t'expliquer que tu dois connaître le point névralgique de cette affaire avant de t'y attaquer. Tu n'es pas une armée qui s'aventure à l'aveuglette à travers des broussailles et des forêts et qui par la force du nombre accomplit accidentellement ce qu'elle désire. Tu es un talent isolé, conçu pour écraser une seule cible et non cent mille. Par conséquent tu dois bien connaître cette cible.

— Et comment puis-je la découvrir en restant assis ici dans cette horrible chambre d'hôtel ?

— Un homme assis peut très bien voir de plusieurs côtés à la fois. Un homme qui court ne voit que devant lui.

— Je vois de tous côtés en courant. C'est vous qui me l'avez appris.

— Quand tu cours avec tes pieds..., murmura Chiun, puis il se tut.

Remo quitta la chambre à la recherche de quelque chose à lire, de quelqu'un à qui parler, ou même d'une vague brise pour se sentir entouré. Il ne trouva rien. Mais devant les portes majestueuses de l'hôtel il vit passer un garçon de restaurant qui courait désespérément, la peur dans les yeux. Le directeur cacha immédiatement ses livres, et le portier se mit au garde-à-vous. Remo découvrit alors ce qui provoquait cette panique. Remontant la grande rue de la capitale

busatienne, avançait majestueusement un convoi de l'armée, formé de jeeps équipées de mitraillettes. À sa tête se trouvait l'homme qui avait invité le journaliste Remo Mueller à rencontrer le général Obode.

Lorsque la jeep de tête arriva à la hauteur de l'hôtel, elle s'arrêta dans un crissement de pneus et un nuage de poussière. Tous les soldats sautèrent de leurs véhicules et se mirent au garde-à-vous.

— Ah Remo ! Content de vous voir, fit William Forsythe Butler, général nouvellement promu, tout en grimpant rapidement les marches de l'hôtel qui autrefois avaient dû être blanches. J'ai de mauvaises nouvelles pour vous. Vous retournez en Amérique cet après-midi. Mais j'ai également de bonnes nouvelles.

Remo lui dédia un demi-sourire de politesse.

— La bonne nouvelle est que je vous accompagne et que je serai ravi de répondre à toutes vos questions. D'ailleurs Busati se sent votre obligée et a l'intention de s'acquitter de sa dette.

— En me foutant à la porte du pays ?

— Le Président Obode a eu quelques expériences fort décevantes avec des journalistes blancs.

— Alors pourquoi m'avoir dit que je pourrais le rencontrer ?

— J'ai cru pouvoir l'influencer mais je n'ai pas réussi, expliqua Butler en haussant une épaule bien musclée. Nous en reparlerons plus en détail en chemin.

Butler était franchement content de voir ce Remo Mueller quitter Busati, car moins il y aurait d'Américains dans le coin moins on aurait de chances de découvrir la maison blanche.

Lorsqu'il aperçut pour la première fois le compagnon de voyage du journaliste son soulagement ne fit qu'augmenter. Le vieil Oriental sortit de l'hôtel derrière Remo et fixa silencieusement Butler qui lui adressa quelques paroles chaleureuses, et s'assit comme une pierre à l'arrière de la jeep.

Qu'avait dit Obode au juste ? « Lorsque l'Est et l'Ouest seront comme père et fils près du fleuve Busati, une force qu'aucun homme ne pourra arrêter répandra le sang sur les rives du fleuve et dans les montagnes. » Est et Ouest, le vieil Oriental et le jeune Blanc américain.

Butler, lui, se passerait très bien de ces deux individus car il avait sa propre interprétation de la légende... une version qui, il le savait le mènerait droit au palais présidentiel de Busati et lui donnerait pouvoir sur toutes les tribus.

Il pensait à tout cela dans son for intérieur pendant que le convoi

roulait vers l'aéroport. Il songea soudain qu'il faisait un bien mauvais hôte.

Ce fut à l'endroit où la route descendait vers le fleuve qu'il se tourna pour voir comment allaient ses passagers.

Ils étaient partis.

— Nom d'un chien ! fit Butler. Arrêtez ce foutu convoi !

Il regarda son chauffeur, puis se retourna de nouveau vers le siège arrière. Il n'y avait vraiment plus personne.

— Les avez-vous vus sauter ? demanda Butler sur le ton de la réprimande.

— Non, mon général, répondit le chauffeur. Je ne savais pas qu'ils étaient partis. Nous roulions à soixante kilomètres à l'heure.

Le long convoi s'arrêta définitivement et se resserra comme un accordéon sur la seule et unique route qui menait de la capitale à l'aéroport. Butler pouvait voir à huit cents mètres à la ronde : pas le moindre signe de ses ex-passagers.

— Nous retrouverons leurs cadavres en remontant sur un peu plus de cent mètres, mon général.

Butler se dressa dans la jeep et fit signe à un sergent assis dans le véhicule derrière le sien.

— Sergent, avez-vous vu nos passagers ?

— Général ?

— Le Blanc et l'Oriental, les avez-vous vus sauter de la jeep ?

Le sergent se mit au garde-à-vous et salua à la manière sèche et rapide des Britanniques que Butler détestait tellement.

— Non, mon général. Pas observé de passagers quittant votre véhicule, général.

— Organisez une patrouille de recherche et fouillez-moi les environs. Je veux qu'on les retrouve. Ils ne connaissent pas la région.

— Bien, mon général. Tout de suite mon général, répondit le sergent.

Mais Remo et Chiun demeurèrent introuvables, quoiqu'on finît par deviner qu'au moins cinq hommes les avaient croisés puisqu'on retrouva les cinq soldats, le cou brisé, calmement étendus sur le sol en position de guet, le doigt sur la détente comme si la mort était doucement descendue sur eux.

Il manquait aussi trois autres hommes, dont un capitaine, mais le général Butler ne pouvait plus attendre. Rien ne pouvait le retenir. Il

avait un avion à prendre pour l'Amérique afin d'encaisser le dernier versement d'une traite vieille de plus de trois cents ans. Une fois cette dette réglée le monde verrait surgir une puissance d'une grandeur qu'il ne connaissait plus depuis de nombreux siècles.

Arrivé à l'aéroport, Butler laissa des instructions pour que la recherche des deux disparus continue, et qu'une fois retrouvés on les garde sous surveillance jusqu'à son retour.

— Je serai là dans deux jours, dit-il, puis il se dirigea d'un pas pressé vers l'échelle du Boeing 707 d'Air Busati dont l'équipage était britannique.

Il se souvint, en montant à bord, qu'il y avait bien trois ans deux Hausas en uniforme de pilote de l'aviation busatienne posèrent pour une annonce publicitaire de la compagnie. Les avions s'étaient aussitôt vidés de leurs passagers (dont la plupart était également des Hausas).

Aujourd'hui il serait le seul passager et il se dirigea immédiatement vers l'arrière de l'appareil pour retirer son uniforme. Butler se souvenait très bien de l'annonce, elle n'était pas sortie dans les journaux africains de peur de perdre le peu de clientèle d'Air Busati, mais avait eu un certain succès dans le *New York Times*. Un militant noir américain avait quelques jours plus tard demandé à Air Busati de lancer une offensive majeure contre l'Afrique du Sud raciste. Il agitait la page publicitaire en clamant :

— Pourquoi ces pilotes noirs ne mènent-ils pas une attaque sur l'Afrique du Sud raciste ? Je vais vous dire pourquoi. Parce que le capitalisme les oblige à piloter des avions de lignes commerciales.

Tant de bêtise faillit le faire hurler de rage. Cet abruti avait-il oublié que s'il existe un pays dont les avions de chasse sont pilotés entre autres par des Noirs, c'est bien le sien !

Alors que la nuit tombait, le 707 montait rapidement dans le ciel busatien pour sa première étape vers l'aéroport Kennedy de New York. William Forsythe Butler s'adossa confortablement dans son fauteuil incliné, conscient qu'il effectuait son dernier voyage vers l'Ouest, vers un pays où des siècles auparavant on avait transporté ses ancêtres comme du bétail, entassés dans les soutes des navires.

À l'époque, le trajet durait des mois. Nombreux étaient ceux qui mouraient, et beaucoup se jetaient par-dessus bord dès qu'ils en avaient l'occasion. Ils provenaient de différentes tribus, ils étaient lonis, hausas, ashantis, dahomey, et tous allaient abandonner leur héritage pour former un nouveau peuple qu'on appellerait « nigger »{6}.

Peu reviendraient.

Lui, William Forsythe Butler, était rentré au pays. Au bout de son amertume il avait retrouvé sa maison, sa tribu, son peuple et une étrange légende qui lui révéla ce qu'il devait accomplir. C'était curieux car il avait toujours été un garçon puis un homme qui savait ce qu'il avait à faire et comment il s'y prendrait.

À onze ans il découvrit qu'il était très rapide sur ses jambes, aussi rapide que le vent. Butler était en train de lire une bande dessinée lorsqu'il en eut la révélation. Il en parla à sa sœur.

— Fous le camp, Billie, t'es qu'un gros lourdaud ! lui avait-elle répondu.

— Je sais, je sais. Mais je suis rapide. Je veux dire que j'ai la vitesse en moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je te bats à la course quand tu veux, gros lard.

— Aujourd'hui oui, mais pas le mois prochain, et le mois d'après tu ne pourras même plus me suivre des yeux.

— Personne ne fera bouger ta graisse ! répliqua sa sœur aînée.

Mais Billie Butler, lui, savait. Il ne lui restait plus qu'à faire jaillir cette vitesse qui dormait en lui, et il y réussit. Il devint un champion du football américain.

Au lycée, il y excella tant et si bien que les Philadelphia Browns lui firent une offre. À l'époque, cette équipe avait une façon intéressante d'apprécier les talents de ses recrues. Elle aurait pu aussi bien se servir d'une cellule photoélectrique. Il suffisait d'être noir, rapide et ne pas avoir fréquenté une grande école pour se retrouver *cornerback*^{7}, et si l'on s'appelait William Forsythe Butler on devenait obligatoirement Willie Butler, pas Bill ou Billie, mais Willie.

— Je ne veux pas jouer en défense, avait répliqué Butler. Je veux jouer à l'attaque. Je sais que je peux le faire.

Mais les Browns avaient déjà un *halfback* noir, Butler devint par conséquent *cornerback*. Il ravala son orgueil et se concentra sur l'avenir. Il se documenta beaucoup sur le réveil noir ; celui-ci semblait se réduire à une poignée de grands gamins organisant des conférences de presse dans le but d'annoncer des rébellions imminentes, qui acceptaient que la presse blanche braque ses projecteurs sur eux, les ringards de la communauté noire, les présentant comme les futurs leaders. Mais on ne parlait jamais des gens qui, comme lui, avaient sué sang et eau pour gagner le droit à la propriété dans ce pays inhospitalier.

Tout comme enfant il avait découvert le secret de sa vitesse, il

savait maintenant ce qui se passerait dans cette Amérique hostile. Il fit une tentative d'explication à un militant qu'il rencontra un jour dans un avion.

— Si vous voulez vraiment faire votre putain de révolution, peut-être vaudrait-il mieux ne pas l'annoncer tous les jours dans le *New York Times* ?

— La révolution est la communication avec les masses, avait répliqué le militant. Tous doivent d'abord être conscients que le pouvoir jaillit par le canon des fusils.

— Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que ce sont les Blancs qui possèdent le plus d'armes ?

— Pauvre con ! Pauvre vendu !

— Que Dieu te protège si jamais tu réussis à me coincer un jour ! répliqua Butler au jeune garçon qui le traita d'Oncle Tom, de sale nègre momifié d'une génération morte.

Un mois plus tard Butler vit le nom du jeune militant dans les journaux. Il venait d'être arrêté pour un hold-up dans un drugstore. Quelques amis de Butler virent dans le chef d'accusation la preuve flagrante de la mauvaise foi des autorités.

Pour eux, leur frère était écroué pour ses activités politiques subversives, le reste n'était que mensonge.

— Conneries ! s'était exclamé Butler. Vous n'avez pas compris que des types comme lui sont vos plus grands ennemis. Il n'a absolument pas nui au pouvoir ; au contraire il lui a rendu un vache de service !

— Il travaillait à élever le niveau de conscience de son peuple, répliqua la sœur de Butler.

— Me fais pas marrer ! Chaque fois que ce connard ouvrait la bouche, dix mille Blancs de plus votaient à droite.

— Ta façon de penser est complètement déviée ! s'exclama sa sœur. Ton opinion, je m'en fous ! J'en ai ras le bol des compromis.

— Et moi j'en ai marre de perdre. On est en train de perdre tout notre support dans le Nord ; quant au Sud, c'est même pas la peine d'en parler.

— On a le Tiers Monde et on y est plus nombreux que les Blancs.

— Le nombre ne fait plus la différence. Une armée, de nos jours, est composée de gens qui savent travailler ensemble et, plus important, qui savent être au bon endroit au bon moment. Si, moi, je devais faire une révolution noire dans ce pays. T'équiperai les gosses de montres et non de fusils.

— Ils t'ont vraiment lavé le cerveau ! Hein, monsieur *cornerback*-qui-n'a-pas-le-droit-de-porter-le-ballon. Et ne me dis pas, comme les Blancs, qu'on disparaîtra. On nous a fait disparaître depuis des siècles, mais on est toujours là.

— Non, je ne dis pas ça, fit Butler tristement. Nous ne sommes même pas capables de risquer notre propre anéantissement par un soulèvement efficace. On ne fait que s'enliser de plus en plus et on finira par se noyer tout seuls.

Sa sœur l'accusa d'être bien trop influencé par les raisonnements des Blancs. Butler lui répliqua qu'ils n'étaient pas si futés que ça pour l'aveugler, mais que ses conneries à elle faisaient du Blanc le plus débile un grand intellectuel.

Le désespoir de Butler ne fit que s'accroître chaque jour à la lecture des prises de positions stupides, des exigences non négociables, du manque d'unité du Tiers Monde et des menaces de soulèvements armés. Lorsqu'en réponse à tout ça le pays créa des chaires d'études africaines dans les universités, William Forsythe Butler en pleura de rage.

— Ce qu'il nous faut, ce sont des écoles d'ingénieurs ! hurlait-il seul dans sa chambre. Notre survie dépend de la formation d'ingénieurs. Ah, les pauvres cons !

La plupart de ses amis ne lui adressèrent plus la parole, il était catalogué comme un Oncle Tom, lâche et irrécupérable.

Butler se défoulait sur le terrain. Il devint un *cornerback* aux grandes aspirations secrètes. Il attendait son heure. Un jour, Butler fut sollicité par une nouvelle équipe, les New York Giants, avec la promesse qu'il aurait une vraie chance de faire ses preuves.

Le premier jour, il commença comme *cornerback*. Il y resta toute la saison.

C'est alors que William Forsythe Butler se demanda si ce n'était pas sa sœur qui avait raison.

Le mouvement des Noirs avait maintenant envahi le sport et Butler devint son porte-parole pour le football américain. Il se lança dans une étude statistique englobant tous les clubs enregistrés. Celle-ci révéla que parmi les joueurs, victimes de permutation au dernier moment ou condamnés à rester sur la touche, la majorité était noire.

Il voulait savoir pourquoi les Noirs gagnaient moins que les Blancs. Il dénonça cette injustice comme l'esclavagisme du vingtième siècle. Il clama que le racisme était la raison pour laquelle il n'y avait pas de *quarterback* noir et annonça que l'année prochaine il briguerait cette place dans son équipe.

Willie Butler souleva ainsi vigoureusement de nombreux points, mais la fédération nationale demeura muette. Peu à peu les pages sportives des journaux l'ignorèrent, ne voulant pas nuire à l'esprit d'équipe du grand sport national.

Puis un jour, en dernière page du *New York Times*, un gros titre provoqua une violente réaction chez Butler. Il se jura de ne plus jamais oublier l'esclavagisme qui amena ses ancêtres sur cette terre lointaine. Il venait d'apprendre en lisant : « WILLIE BUTLER VENDU », qu'il changeait de club. Plutôt que de se voir transformé en une vulgaire marchandise, il préféra se retirer du football pour toujours.

Étant encore un jeune homme, il s'enrôla dans le *Peace Corps*{9} et fut envoyé en Busati pour y implanter et développer un projet d'irrigation qui devait rendre à une partie du pays son ancienne fertilité. Alors qu'il y travaillait, heureux d'être loin de l'Amérique, il fut approché par l'homme de la CIA au sein du *Peace Corps* local. L'individu, rentrant au pays, avait bien observé Butler et voyait en lui un vrai Américain. Il lui proposa donc de le remplacer et de travailler pour la CIA.

L'argent supplémentaire incita Butler à accepter, décidant d'avance de foutre le bordel dans le service des renseignements en envoyant des rapports ridicules sur des événements qui n'avaient pas lieu et en faisant des prévisions frôlant le sublime.

Hélas, dans la confusion busatienne, ses prévisions insensées se réalisèrent. Butler fut intégré à plein temps par la CIA avec un salaire annuel de trente-six mille dollars et la mission d'aider Mr. Obode, colonel et pro-occidental à l'époque, à s'emparer du pouvoir à la première occasion.

À peu près à cette même période, William Forsythe Butler se rendit dans les montagnes des Lonis. Dès qu'il mit le pied dans le premier village il sut qu'il était revenu chez lui et il eut honte de sa demeure. Les Lonis étaient divisés en petites bandes disséminées dans les collines. Les hommes étaient de timides arracheurs de racines qui passaient leur temps à regarder par-dessus leur épaule, craignant de voir surgir un Hausa, un éléphant ou n'importe quoi de plus gros qu'un lézard. Le fier empire, probablement à cause de la lâcheté de ses hommes, était devenu un matriarcat. Les trois plus importants regroupements étant dirigés par trois sœurs princesses. Butler rencontra l'une d'entre elles et lui annonça qu'il se savait être un Loni.

— Comment savoir que vous n'inventez pas une histoire ? lui demanda-t-elle.

De frustration et de colère, Butler laissa échapper un sifflement guttural, venu du fond de la gorge, pareil à ceux qu'il faisait entendre

depuis son enfance dès que quelque chose le contrariait. La princesse, soudain, l'embrassa et lui souhaita la bienvenue.

Butler fut médusé.

Elle lui expliqua que les hommes Lonis, lorsqu'ils sont fâchés, émettent toujours ce son et que ça faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas entendu.

Butler oublia Obode et la CIA. Il passa deux semaines au village où, pour la première fois, il entendit parler de la légende. Il était issu d'une société qui ne croit pas aux légendes mais cela ne l'empêcha pas de penser, qu'après tout, cette légende le concernait.

« Les enfants lonis qui rentraient chez eux. » N'était-il pas un Loni revenu parmi les siens ?

« Et l'homme venant de l'Ouest, qui était mort, et qui tuerait celui qui enchaîna les Lonis. » Butler ne venait-il pas de l'Ouest et ne pouvait-on pas dire que, dans un sens, il était mort puisqu'il venait d'enterrer sa vie d'antan pour venir vivre avec les Lonis ? Et l'homme qui enchaîne les Lonis, cela ne pouvait être quelqu'un d'autre qu'Obode... Il ne comprenait rien au passage sur l'Oriental qui devait purifier les Lonis dans les flammes rituelles. Mais il ne fallait pas toujours prendre les légendes au pied de la lettre.

En tout cas, il la trouva suffisamment proche de sa réalité pour se l'approprier. Pour prouver sa fraternité dans la négritude avec le peuple Lonis, et pour, par la même occasion, se défouler un peu, il décida d'ajouter un petit quelque chose à la légende...

Il allait se transformer en collecteur pour le paiement d'une faute qui remontait à plus d'un siècle. William Forsythe Butler allait venger la traite des siens.

*

* *

Butler ouvrit son attaché-case posé sur le siège à côté de lui dans le Boeing 707 et relut un ancien parchemin. Il s'agissait d'un bordereau de chargement d'un navire : une cargaison d'esclaves d'Afrique Orientale. Sur un deuxième document tout aussi vénérable, figurait l'acte de vente du lot. Il y avait également un vieux parchemin jauni établi dans une plantation ainsi que l'arbre généalogique d'une grande famille. Sur tous ces papiers figuraient trois noms comme enchevêtrés : Lippincott, Butler et Forsythe. Les patronymes de trois familles américaines dont la fortune fut faite par la traite des noirs.

D'une enveloppe il retira une série de coupures de journaux. La dernière était un article du *Norfolk Pilot* sur les fiançailles de Hillary

Butler et de Harding Demster III. Il espérait qu'Harding Demster ne serait pas trop fâché de se retrouver seul devant l'autel.

CHAPITRE VII

Il y avait apparemment eu quelques incidents à l'aéroport de Busati. D'après le responsable du détachement militaire, en principe chargé de la protection d'Air Busati, mais pratiquement obligé de surveiller les roues et les pneus de l'avion pour qu'on ne les chipe pas, il manquait sept grandes malles laquées et quatorze soldats.

Le kiosque à journaux avait été complètement mis à sac. À en juger par les résultats, il y avait eu une véritable émeute dans la boutique. Mais il était difficile d'expliquer comment les quelques personnes présentes dans l'aéroport avaient pu atteindre un tel degré de destruction : Le rapport signalait également le passage de deux personnes non busatiennes, un Blanc américain et un vieil Oriental, qui avaient disparu, tout comme les soldats et les malles.

— Tu crois que c'est vrai, tout ça ? demanda le général Obode à son valet de chambre, un compagnon hausa.

— Quoi ? L'émeute ?

— Non, la légende.

— Vous pensez à l'Est et à l'Ouest, au père et au fils ?

— Oui, fit Obode.

Le valet de chambre secoua la tête.

— Les Lonis sont retranchés dans leurs montagnes et ils y resteront. Il n'y a aucune raison d'avoir peur d'une bande de pleutres. Surtout depuis que vous les incorporez dans le gouvernement. Ils ne se soulèveront plus. Ne craignez rien.

Le général Obode réfléchit un instant.

— Demande quand même encore dix mille dollars au ministère du Trésor et fais-les déposer sur mon compte en Suisse.

*

* *

Pendant ce temps une caravane progressait péniblement dans la brousse busatienne en direction des montagnes.

En tête du convoi marchait le Maître de Sinanju et son élève Remo, suivis de quatorze soldats transportant sept grosses malles laquées qui brillaient au soleil.

— Vous n'êtes qu'un misérable faux jeton ! disait Remo, fou de rage.

— Un contrat est un contrat, répliqua Chiun. Un engagement antérieur, non honoré a préséance sur un contrat plus récent. Ce n'est que justice.

— Mais vous parlez d'un contrat qui a plus de deux mille ans ! La Maison de Sinanju n'existait même pas à cette époque, vénérable faux jeton !

— Les insultes n'annulent pas plus un contrat que quelques années par-ci ou par-là.

— Quelques années par-ci par-là ! Elle est bien bonne ! Ça remonte à avant la naissance du Christ.

— Si vous avez choisi de dater les événements d'après la naissance du Christ, il n'en est pas de même pour la Maison de Sinanju. Nous avons passé un accord que nous n'avons pu respecter alors qu'on nous avait payés, je dis bien, payés entièrement. Cela date de l'année du bélier. Ou était-ce celle du rat ?

— Probablement l'année du faux jeton.

— Cela est sans importance. C'était en tout cas bien avant vos années mille neuf cent cinquante (ou était-ce mille neuf cent soixante ?) où la Maison de Sinanju accepta d'entraîner une vulgaire crotte ramassée sur le trottoir pour en faire un véritable assassin.

— Je souhaite que votre photo dédicacée de Rad Rex brûle ! s'exclama Remo{10}.

Chiun regarda la colonne qui s'étirait derrière lui, puis s'adressa à l'un des soldats dans ce qu'il appelait le dialecte loni. Au ton de sa voix Remo devina qu'il devait admonester ce dernier, lui précisant que la malle qu'il avait l'honneur de transporter contenait de bien précieuses choses. C'était probablement dans celle-là que se trouvait la fameuse photo dédicacée du grand acteur de *Lorsque tournent les planètes*.

Remo fut pour le moins surpris lorsque pour la première fois il entendit le Maître s'exprimer en loni. Il avait cru que Chiun ne connaissait que le mandarin, le chinois, le japonais, le coréen et, plus ou moins bien, l'anglais.

À l'aérogare, où ils étaient arrivés à pied, après avoir laissé le général Butler dans sa jeep, Chiun lui avait ordonné de le laisser faire. Remo, qui voulait retourner immédiatement en ville rechercher la maison blanche au portail de fer, avait dû suivre Chiun qui exigeait d'aller récupérer ses affaires personnelles. Aucune discussion ni aucun

compromis n'avait pu faire faiblir le Maître. Il voulait ses bagages, un point c'est tout.

Sans le savoir, ils rejoignirent donc l'aéroport quelques minutes après le décollage de l'avion du général Butler. Le détachement militaire permanent était encore là et se la coulait douce...

— Je m'adresserai à eux dans le langage de l'Empire Loni, annonça Chiun, pour qu'ils nous renseignent sur mes bagages.

— Les Lonis ? Mais c'est une tribu finie !

— Non, c'est un empire de grande vertu, répliqua Chiun.

Remo savait que le Maître parlait ainsi des gens sachant payer leurs factures en temps voulu.

— Dépêchons-nous de récupérer vos affaires, je tiens à rentrer en ville au plus tôt. J'ai du travail.

Chiun leva un long doigt osseux terminé par un ongle effilé et qui reflétait la lumière des néons comme un éclat de diamant. Il s'adressa à deux soldats dans ce qui parut à Remo être la langue principale de Busati, le swahili.

— Ils ne vont pas vous répondre Chiun. Nous sommes des étrangers.

— Parle pour toi, homme blanc ! répliqua Chiun.

Remo avait alors croisé les bras, persuadé que Chiun n'obtiendrait pour toute réponse qu'un fusil sur la poitrine. Laissons-le se débrouiller tout seul, pensa-t-il. Peut-être même commettra-t-il une erreur. Ce serait un vrai plaisir à voir.

Chiun parlait en dialecte loni puis traduisit pour Remo.

— Je suis le Maître de Sinanju et voici Remo qui, quoique blanc, m'est très proche. (Je leur dis que nous sommes proches, Remo, parce qu'ils ne comprendraient pas ton manque de respect ni ton peu de confiance en moi.) Je verrai votre roi pour une dette que j'ai envers lui en tant que Maître de Sinanju. (Ça, ils doivent le savoir car, vois-tu, Remo, je suis persuadé qu'ils discutent souvent dans leurs villages et dans leurs temples de la dette du Maître de Sinanju.)

Les deux gardes échangèrent des propos animés. Remo sourit.

— Vous voulez me faire croire, petit père, que deux soldats africains vont se souvenir d'un vieux contrat passé avec un tueur étranger il y a de ça plusieurs siècles ?

— Tu peux toujours essayer, Remo, mais je crains que tu ne saisisse jamais la vraie nature de Sinanju. Les Lonis, eux, savent apprécier les services du Maître de Sinanju. Ils ne sont pas comme les

empereurs chinois et les grossiers Américains.

Remo haussa les épaules. Lorsque Chiun se lançait sur la grandeur de la Maison de Sinanju il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Il existait peut-être cinq personnes au monde connaissant l'existence de cette maison. Quatre d'entre elles travaillaient probablement dans le renseignement et la cinquième devait être un obscur historien poussiéreux. Mais, à entendre Chiun, on aurait pu croire que Sinanju était plus important que l'Empire Romain.

Chiun s'adressait toujours aux soldats qui avaient l'air perplexe. Finalement ils firent signe aux deux hommes de les suivre.

— Tu vas constater comment un vrai peuple, très digne, traite un Maître de Sinanju, murmura fièrement Chiun à l'oreille de Remo. Il existe des individus suffisamment cultivés dans ce monde pour voir dans un vrai assassin autre chose qu'un vulgaire tueur... comme tu le dis. Tu vas voir.

— Vous ne savez même pas si ces soldats sont des Lonis. Ils vont probablement se foutre de nous.

— Tu les prends pour des Américains ? commenta Chiun.

Les deux soldats conduisirent Chiun et Remo vers un officier.

Chiun s'expliqua de nouveau, s'aidant de ses mains pour ponctuer ses paroles. Remo essaya de deviner sur le visage de l'officier sa réaction. Mais la face noire était aussi immobile que l'espace.

Il se contenta finalement de désigner du doigt un kiosque à journaux un peu plus loin.

Chiun approuva de la tête et, se tournant vers Remo, reprit :

— Tu vas voir. Tu vas enfin être témoin de ce qu'est le vrai respect. Suis-moi.

Remo haussa les épaules. L'aérogare n'était pas particulièrement spacieuse mais, vu la faible affluence de passagers, elle semblait gigantesque. Remo attendit donc en compagnie de Chiun devant un présentoir de journaux dont la plupart étaient de langue anglaise.

— Allons mettre vos bagages en lieu sûr pour qu'il n'arrive rien à votre photo de Rad Rex et dès ce soir je vais faire un tour à la maison blanche au portail de fer.

— Non, fit Chiun. Nous devons attendre le retour de l'officier. Partir maintenant serait un manque de respect envers les Lonis.

— Comment se fait-il donc que ces Lonis jouissent de votre respect ?

— Parce que contrairement à la plupart des gens, ils l'ont mérité.

— Je ne veux pas vous vexer mais il me semble vraiment ridicule que chaque Maître de Sinanju ait à son tour appris ce dialecte depuis des siècles uniquement parce qu'un contrat n'avait pas été rempli.

— Il en est ainsi.

— Je pense plutôt que, depuis le temps, cette petite dette a été oubliée. Combien de langues parlez-vous vraiment bien ?

— Vraiment bien ?

— Ouais.

— Une. La mienne. Les autres, je ne fais que les utiliser.

Remo remarqua un exemplaire du *New York Times* qui se vendait deux dollars cinquante. En bas de la première page se trouvait un article sur les chaînes de télévision qui avaient finalement décidé de reprogrammer les émissions du procès du Watergate en fonction des feuilletons.

— *Lorsque tournent les planètes* est de nouveau à l'antenne, annonça Remo avec précaution.

— Quoi ? demanda Chiun.

— Vos feuilletons sont revenus.

La bouche de Chiun se mit à bouger comme s'il essayait de parler, mais aucun son n'en sortit. Finalement il s'écria :

— J'ai quitté l'Amérique à la condition que je quitte le néant. L'Amérique m'a menti. Comment ont-ils pu subitement reprendre les émissions qu'ils avaient arrêtées si brutalement ?

— Je ne sais pas, petit père, mais je pense que nous pourrions maintenant régler rapidement l'affaire qui nous a amenés ici afin de rentrer au plus tôt. D'accord ? vous présenterez vos respects aux Lonis une autre fois. S'ils ont déjà attendu quelques milliers d'années ils ne sont plus à une ou deux près.

Pour la première fois Remo vit Chiun en conflit.

À ce moment-là, l'officier avec qui le Maître s'était entretenu, revint et, s'exprimant dans un anglais à fort accent britannique, leur dit :

— Mes hommes et moi-même, monsieur, avons été enchantés par votre stupide conte de fées Loni. Pour vous montrer notre gratitude nous serons ravis de vous rendre vos bagages contre seulement cent dollars américains.

Remo se couvrit la bouche de la main pour étouffer un éclat de rire.

Chiun, quant à lui, résolut sur-le-champ son conflit intérieur. Le frère Oriental se jeta sur les journaux qu'il mit immédiatement en pièces. Puis il se rua dans le stand s'attaquant au vendeur. Il le précipita contre des étagères du fond qui basculèrent sous l'impact. Des magazines se répandirent, Chiun, ses doigts travaillant à la vitesse du son, les réduisit en miettes. En peu de temps l'aérogare était tapissée de bouts de papier de la taille de confettis.

— Une telle perfidie à mon égard ne pouvait passer inaperçue.

Le capitaine qui venait d'essayer de leur soutirer de l'argent s'était reculé lorsqu'un mot de Chiun l'arrêta.

Cette fois-ci, le Maître ne traduisit pas pour Remo ce qu'il disait au capitaine. Au bout d'un moment il fit signe à Remo. Pendant qu'ils suivaient le capitaine, Chiun lui confia tout bas :

— Ces gens-là ne sont pas des Lonis.

— Bien, dans ce cas rentrons en ville pour terminer ce que nous sommes venus faire.

— Je dois d'abord conclure mes propres affaires.

Plusieurs heures plus tard, alors qu'ils se frayaient un chemin à travers la plaine Busatienne, Remo enlevait encore des petits morceaux de journaux pris dans ses vêtements tout en maudissant Chiun de lui avoir laissé croire qu'ils allaient rentrer en ville.

— Je t'ai dit qu'un contrat plus ancien a toujours préséance.

— Cela ne résout pas mon problème, petit père.

— Pour un inconscient, rien n'est une réponse.

— Vous et moi sommes rémunérés par le même employeur. Nous avons un job à faire et nous ne le faisons pas.

— Tu peux partir si tu le désires.

— Comment ? soupira Remo, scrutant les alentours. Je ne sais même pas où je suis ?

— L'as-tu jamais su ? répliqua Chiun qui, enchanté de son mot d'esprit, avançait gaiement vers les montagnes au loin.

Ils marchèrent pendant toute une journée au cours de laquelle Remo ne cessa de gémir et de râler, se plaignant de sa mission délaissée, des Lonis qui allaient probablement se comporter comme une bande de pillards, et de l'horrible sécheresse de cette plaine que Chiun décrivait comme une splendide oasis au pied des montagnes (sous prétexte qu'à une époque les plus beaux jardins du monde étaient étendus ici).

— Les Lonis ont vraiment dû payer vos ancêtres, très cher !

- Ils connaissent la vraie valeur des choses.
- Ils vont nous tomber dessus dès qu'ils seront assez nombreux.
- Les Lonis sont justes, loyaux et respectueux.
- Qu'est-ce qu'ils ont dû payer ! s'exclama Remo.

Il se sentait moite, poussiéreux et sale, ne s'étant pas changé depuis deux jours. Chiun, lui, bien sûr, n'avait pas ce problème avec ses sept malles d'effets personnels !

Lorsqu'ils entamèrent leur ascension de la montagne, la nuit majestueuse tombait sur le vieux continent. Remo remarqua immédiatement qu'ils n'empruntaient pas un vulgaire sentier mais des marches creusées dans le rocher et usées par des siècles de passages.

Ils continuèrent à progresser dans la nuit. Remo était étonné par l'endurance des soldats qui avançaient ainsi sous le poids de leur fardeau.

En débouchant d'un tournant en épingle à cheveux ils découvrirent un feu au sommet d'une paroi rocheuse.

Chiun ramena ses mains en cornet devant sa bouche et hurla en loni, dialecte swahilien.

— Je leur ai annoncé mon arrivée, expliqua-t-il ensuite à Remo.

— C'est maintenant qu'ils vont donc nous tomber dessus, maugréa celui-ci se préparant à se frayer un chemin au milieu d'éventuels attaquants.

Des hommes portant des torches surgirent alors de partout, comme par miracle. Ils étaient nombreux et trop parmi eux étaient armés de lances pour que Remo et Chiun puissent s'en tirer sans blessures. La retraite était maintenant impossible.

Remo décida qu'il foncerait en avant et prépara son corps à recevoir quelques blessures sans pour autant s'arrêter.

Derrière lui, il entendit le bruit des malles de Chiun qui tombaient à terre, suivi de pas précipités. Il se retourna et vit les soldats hausas qui s'enfuyaient à toutes jambes.

Étrangement, les Lonis ne les poursuivirent pas. Arrivés près de Remo et de Chiun, ils tombèrent à genoux, tous ensemble, et un cri de louange s'éleva de leurs gorges :

— Sinanju ! Sinanju ! Sinanju !

Levant les yeux vers le sommet de la montagne, aperçut, aperçut à la lumière des torches, une grande femme noire vêtue d'une courte robe blanche. Elle tenait devant elle un petit brasier d'où jaillissait une flamme. Remo et Chiun se rapprochèrent et la foule qui scandait

« Sinanju » s'arrêta brusquement sur son ordre.

Elle parla. Chiun traduisit pour Remo.

— Bienvenue, Maître de Sinanju. Nos ambitions ont attendu le retour de votre glorieuse personne. Oh ! Glorieuse Magnificence, les dieux des Lonis vous saluent par le feu. Le trône de Loni sera de nouveau solide puisque vous avez daigné venir parmi nous.

— Elle dit vraiment ça, Chiun ? demanda Remo du coin de la bouche.

— C'est ainsi que les gens civilisés accueillent le Maître de Sinanju, répliqua Chiun, le dernier Maître en date de la Maison de Sinanju.

— Eh ben merde alors..., fit Remo, ex-policier de Newark.

CHAPITRE VIII

Le général William Forsythe Butler, une fois que son avion eut atterri à l'aéroport de Washington, loua une voiture et roula dans la nuit silencieuse vers Norfolk, en Virginie.

L'air doux sentait bon le printemps. Vitres baissées, il écoutait les bruits de la nuit, devinant la beauté du paysage qui l'entourait.

Combien de temps cela faisait-il que les premiers esclaves avaient posé le pied sur ce continent ? Peut-être avaient-ils même emprunté cette route qui à l'époque ne pouvait être qu'un mauvais chemin plein d'ornières. La terre riche leur entraînait peut-être entre les orteils, en signe de bienvenue chaleureuse, leur faisant croire, comme Butler autrefois, que cette glèbe fertile serait bonne pour eux.

Au terme d'un voyage d'une indescriptible cruauté, peut-être crurent-ils finalement que de meilleurs jours les attendaient dans une contrée prospère où ils se construiraient une vie pleine et heureuse.

Les princes Lonis ont certainement dû penser ainsi. Et au lieu du bonheur ils ne trouvèrent que le fouet et les interminables journées de labeur pénible dans les champs, entrecoupées seulement de brèves réunions familiales.

Les Lonis étaient alors un peuple fier. Combien d'entre eux essayèrent de modifier leur destin en tentant, tout d'abord, de raisonner avec les brutes blanches, puis en s'enfuyant, et finalement en se rebellant ?

Butler pensa au destin des Lonis, autrefois battus, réduits à la soumission, ici, et, aujourd'hui même, là-bas, chez eux.

Il appuya sur la pédale d'accélérateur. Arrivé à Norfolk, il alla tout droit au quartier bruyant du bord de mer. Il gara sa voiture dans une aire de stationnement non surveillée à cette heure, à côté d'un poste à essence. Avant même de sortir il se sentit enveloppé par une humidité salée qui le pénétra partout.

Il marcha jusqu'au quai, puis inspecta les enseignes brillantes des tavernes de chaque côté. L'homme qu'il cherchait pouvait être dans n'importe laquelle. La première dont il poussa la porte était à air conditionné et glaciale. Il sentit la transpiration sécher immédiatement sur son corps. C'était un bar de marins, de marins blancs. L'endroit était bondé d'hommes de la mer avec leurs uniformes, leurs tatouages, leurs visages tannés mais pas encore bronzés, leurs mains calleuses.

Des têtes se tournèrent vers lui lorsqu'il entra. Voyant qu'il s'était trompé, que ce n'était pas le bistrot qu'il cherchait, mais décidé à s'offrir le plaisir d'un comportement d'homme libre, il laissa son regard errer le long du bar puis vers les tables, dévisageant les occupants.

— Hé, vous là-bas ! cria le barman. C'est un bar privé.

— Ouais, bien sûr, fit Butler. Je ne faisais que chercher quelqu'un, patron.

— Vous ne le trouverez pas ici.

— C'est pas un « le » mais une « la ». Peut-être l'avez-vous vue ? Une grande blonde avec une grosse poitrine. Elle porte une petite robe rouge qui couvre juste son superbe derrière.

Butler sourit découvrant toutes ses dents.

Le barman s'étrangla.

— C'est sans importance, patron. Elle n'est pas là. Mais si jamais elle passait, dites-lui de rentrer son gros cul blanc à la maison parce que sinon son homme va lui flanquer une sacrée raclée. Vous lui direz que si elle se grouille pas, elle n'aura plus droit à ce qu'elle aime tant, ajouta Butler en se caressant l'entrejambe.

Des murmures fusèrent. La bouche du barman s'ouvrit, prête à répliquer, mais, avant qu'il n'en ait eu le temps, Butler avait tourné les talons. Il sortit, laissant la lourde porte en bois se refermer derrière lui. Il s'arrêta un instant sur le trottoir et éclata d'un rire profond où seule une oreille linguistique bien entraînée aurait pu détecter le bruit de gorge trahissant la colère des Lonis.

Butler contourna le pâté de maison. La chaleur ne l'oppressait plus, lui faisait maintenant du bien.

La seconde taverne fut sans intérêt, elle était vide. Il trouva finalement son bonhomme dans la troisième. L'homme était installé au fond, son uniforme bleu marine en gabardine faisant ressortir son teint café-au-lait. Malgré la chaleur il avait gardé sa veste et sa casquette, toutes deux abondamment galonnées.

L'endroit était bruyant à cause d'une bande de marins noirs. Ici Butler ne détonnait pas, même avec son costume bleu clair. À deux reprises des marins lui offrirent un verre alors qu'il longeait le bar. Il refusa avec ce qu'il espérait être un gracieux et aimable signe de la tête. Il rejoignit enfin une table du fond où buvait seul l'officier du bateau, une bouteille de Cutty Stark devant lui.

L'officier leva les yeux lorsque Butler s'installa sur une chaise en face de lui.

— Salut, capitaine, fit Butler.

— Colonel Butler, c'est un plaisir de vous revoir.

Sa langue était pâteuse et lourde. Il a trop bu, comprit Butler dégoûté.

— Ça fait longtemps que l'on ne vous a vu par ici.

— Oui, fit Butler. J'ai encore besoin de vos services.

Le capitaine sourit faiblement tout en remplissant son verre à ras bord. Il renifla le scotch, porta le verre à ses lèvres, puis se mit à boire lentement. Il s'arrêta à la moitié.

— Mais bien sûr, dit-il. Mêmes conditions ?

Butler approuva de la tête.

Les conditions étaient simples : cinq mille dollars en liquide pour le capitaine du pétrolier arborant pavillon libyen, du moins c'était la fiction polie que Butler et le capitaine maintenaient entre eux. En vérité l'arrangement stipulait surtout que la femme, la mère et l'enfant du capitaine qui habitaient en Busati continueraient à y vivre paisiblement. Cela avait été clairement statué au cours de leur premier entretien qui remontait à dix mois. Il n'en avait plus jamais été question par la suite. Le capitaine s'en souvenait très bien.

— Cependant, reprit Butler, il y aura de légères modifications cette fois-ci.

Il jeta un œil autour de la pièce pour bien s'assurer que personne ne les écoutait. La musique qui s'échappait du juke-box empêchait quiconque de surprendre leur conversation. Rassuré, Butler continua :

— Il y aura deux femmes.

— Deux ? interrogea le capitaine.

— Deux, confirma Butler. Mais une seulement terminera le voyage.

Le capitaine vida son verre, puis sourit à nouveau.

— Je vois, fit-il, alors qu'il ne voyait pas du tout pourquoi il devrait transporter deux femmes pour le prix d'une. Mais il ne savait guère comment soulever la question devant Butler sans risquer de sérieuses difficultés.

— Je vois, répéta-t-il.

— Bien, fit Butler. Quand pensez-vous appareiller ?

— À cinq heures. Juste avant le lever du jour.

— Je serai là, assura Butler en se levant.

— Vous ne prendrez pas un verre avec moi, colonel ?

— Je ne bois jamais.

— Dommage, j'aurais cru... Cela rend la vie plus facile.

Butler posa sa grosse main sur la table et se pencha vers l'officier.

— Vous ne comprenez pas, capitaine, rien ne pourrait être plus facile ou plus agréable que ma vie actuelle.

Le capitaine hocha la tête. Butler s'arrêta un instant, espérant un commentaire. Mais comme l'autre ne dit rien, il se dégagea de la table, pivota et s'en alla.

Le prochain arrêt de Butler fut pour un motel juste en dehors de la ville où il loua une chambre sous le nom de F.B. Williams.

Il montra une pièce d'identité à ce nom et paya en liquide tout en ignorant les efforts du réceptionniste pour engager la conversation.

Butler alla ensuite jeter un coup d'œil à sa chambre. Les verrous de la porte le satisfaisaient. Il lança son léger sac de voyage sur le lit et retourna à sa voiture.

Pendant une bonne heure, il parcourut les rues de Norfolk à la recherche d'une personne. Ce devait être quelqu'un de tout à fait particulier. Finalement il la trouva. C'était une grande blonde, un échalas tout en finesse. Elle était debout à un croisement, à côté d'un feu, à la manière respectable des prostituées dans le monde entier. Elle se tenait prête à traverser s'il arrivait une voiture de police mais, dans le cas contraire, elle pouvait également rester là toute la nuit dans l'humidité, attendant qu'un type acceptable, dans une voiture correcte, s'arrête.

Butler, l'ayant repérée, se dépêcha de faire le tour du pâté de maisons pour repasser devant elle au moment du feu rouge.

La fille le dévisagea à travers le pare-brise, pendant que Butler ouvrait la portière. Elle s'avança alors et, s'appuyant sur la porte, pencha la tête à l'intérieur, jetant d'abord un coup d'œil méfiant sur la banquette arrière. Elle avait la taille qu'il fallait, l'âge devait correspondre aussi, estima Butler. Même la couleur des cheveux lui parut être la bonne.

— Tu veux t'amuser ? interrogea-t-elle.

— Bien sûr, fit Butler.

— Quinze dollars pour une pipe, vingt-cinq pour la normale.

— Et pour toute la nuit ? s'enquit Butler.

— Non, fit la fille. Toute la nuit, c'est la barbe.

— Même pour trois cents dollars ? demanda Butler sachant que la somme proposée était bien trop importante et que pour ce prix-là, il

pouvait s'acheter les faveurs d'au moins trois de ses collègues.

— Tu les as, les trois cents dollars ?

Butler fit oui de la tête.

— Montre-les-moi.

— Monte et je te les ferai voir.

La fille tira la portière et se glissa sur le siège à côté de lui. Le feu passa au vert, il démarra, tourna le coin et stoppa un peu plus loin. Butler sortit son portefeuille et en retira trois billets de cent dollars qu'il montra à la fille tout en s'assurant qu'elle ait eu le temps d'entrevoir la grosse liasse de billets qui restait.

— Faut me payer à l'avance, annonça-t-elle.

— Deux cents maintenant que tu peux aller planquer et les cent derniers plus tard, proposa Butler.

— Comment se fait-il que t'aies si faim ?

— Écoute, je suis pas un dingue. Les fouets, les chaînes c'est pas mon style. J'aime tout simplement les Blanches. Si t'es gentille avec moi il y aura encore cent dollars, et personne n'a besoin d'être au courant.

Elle dévisagea durement Butler essayant de toute évidence de le faire entrer dans une des catégories dangereuses pour elle : flic, pédé, maniaque ? Mais rien ne lui allait.

— D'accord, fit-elle finalement. Attends-moi ici je vais déposer les deux cents dollars et je reviens.

Butler approuva de la tête. Il ne faisait aucune confiance à une prostituée quelle qu'elle soit, sauf quand elle savait qu'il y avait plein de fric à gagner. C'est pourquoi il lui avait laissé entrevoir son portefeuille bien garni. Il était sûr que sa petite cervelle était en train de chercher un moyen de lui en soutirer plus que ce qu'il avait promis. Elle reviendrait donc dès qu'elle aurait remis les deux cents dollars à son maquereau.

Trois minutes plus tard elle était déjà de retour et, glissant sur la banquette avant, elle lui attrapa le sexe sans plus de formalités.

— Je m'appelle Telma, dit-elle. Et toi ?

— Simon. J'ai déjà pris une chambre.

Elle referma sa portière, et il démarra.

Dix minutes plus tard ils étaient dans la chambre du motel retenue par Butler. Vingt minutes plus tard elle était ficelée, bâillonnée, droguée, étendue sur le sol derrière le lit, invisible de la fenêtre et

hors d'atteinte du téléphone. La dernière précaution n'était pas nécessaire vu qu'elle serait inconsciente pendant toute la nuit.

Butler la regarda une dernière fois avant de quitter la chambre. Il fut tout à fait satisfait. La taille était la bonne, la couleur des cheveux pratiquement juste ce qu'il fallait. Ça n'était pas parfait et ne tromperait personne très longtemps, mais ça lui donnerait largement le temps dont il avait besoin.

Il sifflotait d'aise en quittant la ville au volant de sa voiture, vers les collines où l'on chasse le renard, dans cette salope de région prospère qu'est la Virginie.

Il refit la route trois fois avant de trouver la bifurcation qui menait à la propriété des Butler. Ayant éteint ses lumières, il attendit un moment dans l'obscurité que ses yeux s'accoutument. Rapidement, il distingua l'impressionnante demeure construite sur le haut de la colline à trois cents mètres de la route. Il décida de ne pas s'y rendre en voiture, car l'allée qui y menait était probablement piégée par un système d'alarme. Il reprit la route et s'arrêta cent mètres plus loin dans un renforcement au milieu des arbres.

Il ferma sa voiture à clé, s'assura qu'il avait bien son matériel et se dirigea vers la grande maison sur la colline, au-delà des pelouses bien tondues, en longeant de près les arbres qui bordaient la propriété au nord.

Tout en avançant, il surveillait l'heure sur sa montre digitale. Il n'avait pas beaucoup de temps, mais ça devrait aller.

L'herbe dégageait une humidité fraîche qui l'enveloppait, il s'imagina dans des temps reculés, peut-être habillé en larbin, pieds nus, près de ces mêmes collines, apportant des boissons à Madame sur la terrasse. Quand cela s'était-il passé ? Quand s'était-il mis à haïr avec autant de vigueur ?

Il avançait à une allure de trot régulier, son corps de géant athlétique se déplaçant avec souplesse comme à l'époque où, sur les terrains de football américain, grandes cages à ciel ouvert, il accomplissait des performances pour les Blancs qui avaient eu la chance d'obtenir des tickets pour la saison.

Peu importait quand avait commencé sa haine. Maintenant c'était chose faite. Cela lui suffisait largement comme réponse. Soudain, il se souvint que tout avait débuté avec *King Kong*.

Butler, après une discussion particulièrement violente avec sa sœur, était sorti dans la nuit new-yorkaise et s'était retrouvé, il ne savait plus comment, en train d'écouter à la *New School for Social Research* une conférence sur le racisme.

L'orateur était l'un de ces nombreux enseignants qui n'enseignent pas mais sont à la mode à la suite de déclarations fracassantes, quoique souvent erronées, qu'ils développent en long et en large pendant vingt ans à coups de conférences dans les universités. Le bonhomme traitait du racisme au travers des films.

Sous les applaudissements frénétiques des deux cents auditeurs, pour la plupart des Blancs, il tira des conclusions faciles et rapides à partir de données sans la moindre justification. Puis les lumières s'éteignirent et des extraits du vieux classique cinématographique *King Kong* furent projetés. Cela dura cinq minutes au cours desquelles ils virent le gorille terrorisant Fay Wray dans la jungle, escaladant l'Empire State Building, la tenant dans sa main géante, et finir par mourir mitraillé par l'aviation.

L'analyse du conférencier, dont toute clarté avait été chassée, semblait rivaliser avec l'obscurité qui régnait dans l'auditorium. *King Kong*, affirmait-il, permettait aux producteurs blancs d'attaquer, presque ouvertement, la sexualité des Noirs, apaisant du même coup la crainte des petits paysans sudistes devant la survirilité des anciens esclaves venus d'Afrique.

Le regard lubrique du grand singe quand il prend la jeune Blanche dans son énorme main noire et sa quête incessante, irraisonnée, absurde, doivent illustrer le vieux mythe du désir de l'homme noir pour la femme blanche. La fin facile où *King Kong* meurt, victime des balles au pied de la tour, symbole phallique incontestable, démontre que l'homme noir périra par son sexe en constante érection. Voici qu'elles étaient les « preuves » avancées par le savant conférencier.

Abasourdi, Butler regardait autour de lui et vit que de nombreux auditeurs approuvaient solennellement de la tête. « Et ce sont des libéraux, soupira-t-il, le plus grand espoir des Noirs américains ! Et pas un seul parmi eux ne se demande, ne serait-ce qu'un instant, pourquoi il assimile avec autant d'empressement l'énorme singe du cinéma à l'homme noir. N'enseigne-t-on plus l'anthropologie dans les écoles ? On se demande d'ailleurs ce qu'on y apprend de nos jours. Le gorille est couvert de poils, la peau des Noirs est lisse. Le Noir a des lèvres charnues, le singe n'en a pas du tout. Ces détails n'empêchent guère ces abrutis de confondre Noirs et gorilles ? Ils croient les autres capables de cette confusion, parce qu'ils sentent au fond d'eux-mêmes, qu'ils en sont tout aussi capables ! Triste constatation ! Et ces gens-là sont censés représenter ce que l'Amérique a de mieux à offrir » !

En quittant l'auditorium, Butler était convaincu d'au moins une chose : sa sœur avait raison et lui avait tort. La confrontation, et même probablement la violence, étaient nécessaires pour que

l'Amérique reconnaisse la dignité de l'homme noir.

Puis vint cette visite au village Ioni où William Forsythe Butler comprit qu'il était chez lui. Il entendit la légende des Lonis et sut que lui (et lui seul) pourrait être ce libérateur qu'elle évoquait. Il se servirait des Lonis pour s'emparer du pouvoir en Busati et démontrerait ensuite ce que peut faire un Noir à la tête d'un gouvernement... quand il a la chance d'y accéder.

*

* *

Il était maintenant arrivé jusqu'à la maison. Tout y était sombre et silencieux. Il fut soulagé de constater qu'il n'y avait pas de chiens, car Willie Butler en avait peur.

Il se colla contre le mur, inspectant les abords et tendant l'oreille. Il se repassait en tête le plan intérieur de la maison que lui avait dessiné un chercheur d'après ceux consignés à la bibliothèque du Congrès sous la rubrique : *Demeures historiques de Virginie*. La chambre de la fille donnait devant, au premier étage.

Il regarda vers le haut. Un treillis où grimpait de la vigne vierge recouvrait la façade. Il espérait que les minces lattes de bois supporteraient son poids. Butler les testa en s'y accrochant un moment de tout son poids.

Il grogna d'aise, le bois était bien fixé et robuste. S'en servant comme d'une échelle, il se mit à grimper. La fenêtre de la chambre du premier était légèrement ouverte. Il perçut à l'intérieur le léger murmure de l'air conditionné.

La nuit était aussi noire qu'un tunnel à minuit, et l'intérieur de la chambre semblait brillamment éclairé par la petite lumière incorporée à l'interrupteur électrique, près de la porte.

Dans le lit, sous un drap satiné, il distingua les formes d'un corps féminin. Ce devait être Hillary Butler.

Se tenant au treillis d'une main, Butler remonta entièrement le bas de la fenêtre-guillotine, puis enjamba silencieusement l'appui. Il était dans la chambre, ses chaussures s'enfonçant profondément dans l'épaisse moquette. Il attendit un instant pour reprendre sans bruit sa respiration, puis, contournant le lit, s'arrêta à côté de la jeune femme. C'était bien Hillary Butler qui dormait du sommeil tranquille de ceux qui sont en paix avec le monde.

Butler la détesta. Il n'admettait pas que, grâce à l'horrible trafic de ses ancêtres, elle puisse aujourd'hui reposer paisiblement dans des draps de satin. De la voir ainsi, tranquille et sans le moindre remords,

le tétanisait.

Il recula légèrement et sortit de sa poche un petit paquet. Avec mille précautions, il retira un flacon en plastique dont il déchira l'ouverture. L'odeur caractéristique du chloroforme lui monta au visage. Du paquet il sortit également une épaisse compresse de gaze, l'imprégna généreusement de liquide puis rangea le flacon dans sa poche.

Il avança rapidement, passant la gaze dans sa main droite, puis, se penchant en avant, il en couvrit la bouche et le nez de la jeune femme. Hillary Butler se dressa dans son lit, voulut se débattre. L'homme puissant l'écrasa de son corps. Elle se démena encore pendant quelques secondes, les yeux grands ouverts, mais elle ne put que distinguer un reflet de lumière que lui renvoyait une alliance en or formée de plusieurs petites chaînes à la main qui l'étouffait. Ses soubresauts s'atténuèrent. Enfin elle s'immobilisa tout à fait.

Butler se releva et contempla la jeune femme. Il lui laissa la compresse sur le visage et entreprit de fouiller méthodiquement la chambre.

Il parcourut attentivement une penderie de vêtements qui couvrait tout un mur, examinant chaque robe, les éliminant les unes après les autres jusqu'à ce qu'il tombe sur un fourreau de jersey bleu et blanc avec l'étiquette d'une grande maison new-yorkaise. Il vérifia que tout était bien en place avant de refermer le placard. Sur une coiffeuse, il aperçut un coffret d'ébène. Y fourrant la main, il en ressortit une poignée de bijoux. S'approchant de la petite lumière à côté de la porte, il sélectionna un bracelet gravé, garni de breloques, et une paire de boucles d'oreille, de perles. Il remit le reste dans la boîte.

Butler roula la robe bleue et blanche, la coinça dans la ceinture de son pantalon puis glissa les bijoux dans la poche intérieure de sa veste. Revenu auprès du lit, il ôta la compresse de chloroforme, la mit dans sa poche revolver, puis souleva la jeune femme d'un bras musclé, comme un tapis roulé, et se dirigea vers la fenêtre.

Avec une grande facilité, qui l'étonna lui-même, il descendit le long du treillis avec son fardeau, puis reprit le même chemin qu'à l'aller, en bordure du petit bois, pour regagner la voiture qui l'attendait.

Il laissa tomber la petite fille riche sur le plancher arrière, jeta une couverture sur elle puis démarra rapidement. Il ne tenait pas à être arrêté par une patrouille de police qui se demanderait bien ce que pouvait faire dans le coin un Noir dans une voiture de location à trois heures du matin.

S'étant garé à proximité de son motel, Butler mit une nouvelle

comprime de chloroforme sur le nez et la bouche d'Hillary Butler, puis se rendit dans la chambre où la prostituée était toujours inconsciente. Il l'habilla de la robe bleu et blanc d'Hillary, puis lui mit les bijoux. Le bracelet plein de pendentifs portait au dos l'inscription suivante : « Pour Hillary Butler de la part de son oncle Laurie. » Mais les boucles d'oreilles étaient pour oreilles percées, et celles de la prostituée ne l'étaient pas. Butler jura dans sa barbe : C'était bien une pute blanche pour ne pas avoir de trous où l'on voulait qu'elle en ait ! Il enfonça brutalement la pointe acérée d'une des boucles dans le lobe charnu de la fille qui ne réagit même pas, malgré les gouttes de sang qui coulaient le long de son cou. Il referma la boucle derrière avec le système de sécurité et s'attaqua ensuite à l'autre oreille.

Butler défit les liens qui emprisonnaient la jeune femme et les rangea dans son sac de voyage. D'une poche arrière de son baise-en-ville, il retira deux grands sacs de plastique marron, très solides, comme des bardas de l'armée. Il enfila la prostituée dans l'un d'eux puis referma les attaches métalliques qui laissaient passer suffisamment d'air pour qu'elle puisse respirer. Le général William Forsythe Butler ressortit, le sac vide sous son bras. Personne en vue. Il n'y avait que trois voitures stationnées devant des chambres, toutes dans l'obscurité, indiquant que leurs occupants devaient dormir. Butler ouvrit la portière arrière de son véhicule et entreprit de faire glisser Hillary dans le sac. Comme il la manipulait sans tendresse, les bretelles de sa chemise de nuit en nylon léger cédèrent, révélant une poitrine laiteuse bien faite. Butler posa sa grosse main noire sur un des seins chauds. Il resta immobile un instant, fasciné par le contraste des deux peaux. Puis il lui pinça vicieusement le téton. La jeune fille sursauta dans sa torpeur. « Faudra t'y faire chérie, pensa-t-il. Tu vas en subir bien d'autres. Ta famille a une dette de plus de trois cents ans à rembourser et c'est toi qui vas t'en charger. »

Butler referma les accroches du sac puis, s'étant encore assuré qu'il n'y avait toujours personne, il se glissa à nouveau dans sa chambre, s'empara de celui qui renfermait la prostituée et retourna à sa voiture. Il le balança sur le siège arrière par dessus celui qui contenait Hillary Butler.

Il retourna une dernière fois dans la chambre effacer les empreintes.

Quinze minutes plus tard, sa voiture, tous feux éteints, était stationnée dans une rue, non éclairée, à tout juste cent mètres de là où était amarré le cargo libyen qui s'apprêtait à appareiller.

Butler ferma les portes de la voiture à clé et partit à la recherche du capitaine. Il le trouva sur le pont et lui murmura quelques mots à

l'oreille. Ce dernier appela alors un marin à qui il parla tout bas.

— Vos clés, demanda ensuite le capitaine à Butler.

Butler les remit au marin qui s'en alla.

Dix minutes plus tard le matelot était sur le quai avec une énorme malle sur un diable.

— Aidez-le à transporter cette malle dans ma cabine, ordonna le capitaine à un autre marin qui se précipita sur la passerelle pour prêter main-forte à son compagnon.

Butler attendit quelques minutes, puis se rendit à son tour dans la cabine du capitaine. La malle était au milieu de la pièce. Butler en retira brutalement le premier sac en plastique. Il l'ouvrit, vérifia qu'il s'agissait bien de la prostituée dans la robe bleu et blanc de sa compagne d'infortune puis dégagea sa tête et ses épaules.

Butler laissa ses yeux parcourir la cabine. Sur une petite table, près du lit du capitaine, il trouva ce qu'il cherchait : une statuette en bronze. Butler la soupesa dans sa main. Ça irait, elle était suffisamment lourde.

Il retourna, s'agenouilla à côté de la prostituée qui dormait paisiblement. « Comme elle a l'air sereine », songea-t-il en levant la statuette. Il frappa la jeune femme au visage, de toutes ses forces et à plusieurs reprises.

Butler était consciencieux. Il lui brisa les dents ainsi que les os du visage, et pour la bonne mesure, lui cassa également le bras gauche.

Il se releva légèrement essoufflé par l'effort. Le tapis, par terre, était plein de sang ; il l'essuya du mieux qu'il put avec une serviette prise dans la salle de bains privée du capitaine. Puis il lava la statuette et la remit en place. Il remarqua alors du sang caillé incrusté dans sa bague. Il la nettoya soigneusement sous l'eau froide.

Butler enfonça de nouveau la jeune femme morte dans le sac qu'il laissa sur le tapis. Avant de quitter la cabine il vérifia qu'Hillary Butler était toujours bien vivante dans son enveloppe de plastique, puis rabattit le couvercle de la malle.

Remonté sur le pont, Butler fit signe au capitaine de s'éloigner un peu des marins. De la poche intérieure de sa veste il retira une enveloppe contenant les cinq mille dollars en coupures de cent.

— Voici, dit-il. Vos honoraires.

Le capitaine l'empocha puis tourna vers Butler son visage doux et ouvert.

— Que dois-je faire cette fois-ci pour les gagner ?

— Vous trouverez un sac par terre dans votre cabine, expliqua Butler. Lorsque vous serez en mer depuis dix minutes et qu'il fera encore nuit, jetez ce qu'il contient par-dessus bord. Il vaudrait mieux que vous le fassiez vous-même. L'équipage ne doit pas être au courant.

Le capitaine approuva de la tête.

— Dans la malle se trouve un sac en plastique. Vous suivrez la procédure normale en ce qui le concerne. Vous remettrez la malle à l'homme que je vous enverrai à votre prochaine escale. Il se chargera de l'expédition par avion pour Busati.

— Je vois, fit le capitaine.

Butler plongea sa main dans sa poche et en ressortit une demi-douzaine de petits flacons de chloroforme.

— Prenez-les. Ils pourront être utiles pour garder votre cargaison... dirons-nous... pliable.

Le capitaine empocha les petits flacons.

— Merci. Au fait, ajouta-t-il avec un sourire en coin, puis-je me servir de cette cargaison ?

Le chef de cabinet busatien réfléchit un moment. Il pensa à Hillary Butler, à son sein blanc, à sa prochaine demeure derrière la sonnette en nacre, et secoua négativement la tête.

— Pas cette fois-ci capitaine, répondit-il.

Hillary Butler serait la dernière, et le viol sauvage ne suffirait pas. Il ne comportait pas suffisamment de terreur ou du moins pas pour celle dont les ancêtres avaient donné aux siens leurs noms d'esclaves. À la rigueur, le viol collectif sous sa propre supervision pourrait convenir. Pour un début !

— Je regrette, ajouta-t-il.

Le capitaine haussa les épaules.

— Surtout n'oubliez pas l'autre sac, rappela Butler. Dix minutes après être sorti du port vous en jetez le contenu par-dessus bord. Le courant devrait la ramener sur les côtes dans la journée de demain.

— Ça sera fait, colonel.

— Ah, au fait ! C'est général, maintenant. J'ai été promu.

— Je suis persuadé que vous le méritez.

— J'essaye.

Butler reprit ses clés de voiture, descendit la passerelle et regagna son véhicule. Pour la première fois depuis son arrivée en Amérique il brancha l'air conditionné et le mit au maximum.

Deux heures plus tard il était à nouveau installé dans le Boeing 707 en route pour Busati.

Le nom d'Hillary Butler était le dernier sur sa liste. La légende s'accomplissait.

Un bref instant la pensée de cet Oriental et de Remo traversa son esprit. C'est sans importance se dit-il, car ils doivent être ou sortis de Busati ou entre les mains de l'armée, auquel cas il veillerait à ce qu'ils soient expulsés une bonne fois pour toutes et sans tarder.

C'était lui, et lui seul, qui allait réaliser les prédictions de la légende Ioni.

CHAPITRE IX

— Autrefois nous vivions dans des palais, nos demeures s'élevaient dans les nuages, notre terre était riche et prospère, nous étions en paix.

La jeune fille se tourna vers Remo qui, la tête posée sur un monticule de terre, mâchouillait un brin d'herbe.

— Et voilà ce qu'est devenu notre univers ! conclut-elle, amère, étendant son bras vers la plaine desséchée. Un paysage de huttes, de chaume, de pauvreté, d'ignorance et de maladie, où les Hausas nous persécutent comme du gibier sauvage. Nous sommes un peuple dont le courage a déserté ses hommes.

Remo roula sur le côté pour regarder sa compagne. Sa grande silhouette souple, vêtue d'une courte toge blanche à la manière des Grecques, se détachait sur la lumière blanche et crue du ciel africain. Elle n'en paraissait que plus noire.

Tournant le dos à Remo, elle contemplait, loin devant elle, le petit camp minable, seul vestige du grand Empire aujourd'hui disparu.

— Ça pourrait être pire, fit Remo.

— Comment ? demanda la jeune femme, se retournant et se dirigeant vers Remo.

D'un geste souple et gracieux elle s'allongea à ses côtés.

— Comment cela pourrait-il être pire pour mon peuple ?

— Croyez-moi sur parole, dit Remo. Vous vous plaignez que la civilisation vous a en quelque sorte oubliés, eh bien, vous n'avez rien raté. Vraiment ! Moi qui viens de ce qu'on appelle la civilisation je préfère être ici. En évitant les Hausas vous bénéficiez d'une certaine tranquillité.

Il lui prit la main gauche dans les siennes. Elle se rétracta involontairement, puis essaya de se détendre, mais Remo lâcha prise.

Les princesses Ionis restaient vierges jusqu'au mariage. Elles ne connaissaient pas d'hommes, et aucun d'eux ne les pénétrait avant que cela soit permis par la coutume à la suite d'une cérémonie. C'était probablement la première fois qu'une main d'homme effleurait celle, si fine et si belle, de la princesse Saffah.

— Ne me lâchez pas, dit-elle. Votre main est réconfortante. Vous

avez raison, c'est tranquille ici. Mais le calme, c'est comme la pluie qui est bien agréable mais devient opprimente lorsqu'elle est incessante.

Elle prit la main de Remo dans la sienne et resta un instant silencieuse, comme surprise par sa propre hardiesse.

— Il vous est facile de parler de notre chance reprit-elle, car vous savez que bientôt vous retournerez dans ce monde que vous détestez.

Remo ne répondit rien. Elle avait raison. Une fois qu'il aurait retrouvé les filles prisonnières et découvert ce qui était arrivé à James Forsythe Lippincott, il repartirait.

— Mais pourrais-je rester si je le désirais ? demanda-t-il finalement.

— Je ne sais pas. La légende ne dit rien.

— Ah oui, la légende !

Depuis deux jours que Chiun et lui étaient arrivés il n'avait entendu parler que de cette légende. Chiun s'était installé avec ses sept malles dans la plus belle résidence que pouvaient offrir les Lonis. La princesse Saffah qui dirigeait le camp, alors que ses deux plus jeunes sœurs régissaient deux autres camps lonis dans les collines avoisinantes, avait déménagé pour laisser au Maître sa hutte.

— Nom d'un chien, Chiun, ce n'est pas juste ! s'était alors exclamé Remo. Installez-vous ailleurs au lieu d'obliger les autres à changer d'habitation.

— Pas juste ? Qu'est-ce qui n'est pas juste ? Que le peuple loni honore un homme qui a parcouru des milliers de kilomètres au travers des mers pour rembourser une dette de plusieurs siècles et les ramener au pouvoir ? Ils ne devraient pas céder une hutte à un homme qui va leur donner des palais ?

— Ouais, mais faire déménager une princesse ?

— Une princesse ? Te voilà tout d'un coup royaliste ! Souviens-toi donc de ceci : les princesses et les princes, comme les rois et les reines, vont et viennent, mais il n'y a qu'un Maître de Sinanju.

— Ça alors, qu'est-ce qu'on a de la chance ! remarqua sarcastiquement Remo.

— Oui, le monde est bien chanceux de nous avoir, mais toi tu l'es encore plus, car tu as le privilège de baigner dans la splendeur du Maître.

Ce fut ainsi que Chiun emménagea dans la hutte de la princesse. Comme manifestation silencieuse de son désaccord, Remo refusa d'en faire autant et insista pour s'installer dans une plus petite hutte. La première nuit il eut froid, la seconde il fut trempé et le matin de la

troisième il se précipita chez Chiun sa couverture à la main.

— J'ai pensé que vous deviez vous sentir un peu seul, expliqua Remo. J'ai donc décidé de me joindre à vous pour vous tenir compagnie.

— Je suis heureux de te voir t'inquiéter de mon sort, répondit Chiun. Mais je t'en prie je ne voudrais surtout pas te voir renier tes principes.

— Non, Chiun. J'ai bien réfléchi. Je reste.

— Mais non, j'insiste.

— Désolé, Chiun, je ne pars pas. Je reste ici pour vous tenir compagnie que vous le vouliez ou non.

— Tu repars immédiatement, répliqua Chiun.

Puis il convoqua tout le village pour qu'ils enlèvent Remo de force si nécessaire.

Alors que Remo, les oreilles basses, retournait à contrecœur dans sa case boueuse, il entendit Chiun expliquer derrière son dos :

— Parfois l'enfant s'oublie et l'on doit lui rappeler sa place. Mais il est jeune, il peut encore apprendre.

Misérable, Remo avait décidé d'aller se promener dans les collines, et la princesse Saffah l'avait suivi. Elle était venue le consoler.

— Ouais, la légende, répéta Remo. Vous m'avez tout l'air d'une fille intelligente. Pensez-vous vraiment que les Lonis vont revenir au pouvoir parce que Chiun est parmi vous ?

— Il n'y a pas que le petit père, répondit-elle. Vous aussi êtes présent et faites partie de la légende.

Elle lui ouvrit la paume de la main et fit semblant d'y lire.

— Dites-moi ? Quand êtes-vous mort ?

Elle rit en sentant la main de Remo se crispier.

— Vous voyez bien, fit-elle, la légende ne dit que la vérité.

— Vous feriez mieux de me raconter cette légende, reconnut Remo.

Il était tout heureux qu'elle garde sa main dans les siennes.

— Il y avait une fois, commença-t-elle, il y a très longtemps, un Maître qui vint d'au-delà des mers, et, parce qu'il s'installa parmi eux, les Lonis devinrent un grand peuple sage qui vivait en paix, n'infligeant aucune injustice aux hommes. Dans ces temps anciens, d'après votre calendrier, on pensait que les grandes bibliothèques du monde se trouvaient à Alexandrie dans la terre d'Égypte. Mais la plus importante était en réalité à Tombouctou, et c'était celle des Lonis. Ce

que je vous dis est vrai, Remo, vous pouvez le vérifier. Ce fut également l'Empire Loni qui donna au monde le fer. Cela également est véridique. Nous avions des hommes qui savaient rendre la vue, des médecins qui pouvaient guérir ceux dont l'esprit était malade. Toutes ces choses, les Lonis les firent et ils furent un grand peuple béni de Dieu.

« L'on disait du Maître que les Lonis lui avaient confié en garde leur courage pendant qu'ils utilisaient leur tête pour les sciences, et leurs mains pour les arts. Puis ce Maître de l'autre bout du monde s'en alla, et mon peuple, qui se reposait sur lui, fut alors écrasé par une ethnie inférieure et perdit son empire. Nos meilleurs hommes et femmes furent vendus comme esclaves. Nous fûmes poursuivis et chassés comme des animaux jusqu'à ce que nous trouvions refuge dans ces collines où vous nous avez rejoints et où, aujourd'hui encore, nous nous cachons de nos ennemis.

« Mais ce Maître nous fit dire au-delà des ans, des mers et des montagnes qu'un jour il reviendrait. Il amènerait avec lui un homme qui marcherait dans les chaussures de la mort, un homme dont la vie précédente serait finie, et cet homme affronterait en un combat mortel celui qui enchaînerait les Lonis. Il s'agit de vous, Remo, et ce que je viens de vous conter n'est que vérité.

Remo leva les yeux et vit que le regard de la princesse Saffah était voilé de tristesse.

— La légende précise-t-elle si je perds ou si je gagne le combat ? interrogea Remo.

— Non. La légende est silencieuse à ce sujet, mais elle prédit ce qui doit venir. Les enfants Lonis doivent retourner chez eux si vous êtes victorieux, mon peuple régnera à nouveau sur cette terre. Les enfants pourront parcourir les rues sans crainte, et les aveugles retrouveront la vue.

— On dirait que c'est moi qui fais tout dans cette histoire ? Et Chiun ? Que dit la légende à son sujet ? Fait-il autre chose que de se prélasser dans votre hutte comme les rois fainéants ?

La princesse Saffah s'esclaffa, et cette joie ramena la beauté sur son visage finement ciselé.

— Vous ne devez pas parler méchamment du petit père. Des siècles de difficultés ont transformé les Lonis. Alors qu'autrefois nous étions bons, nous sommes aujourd'hui vindicatifs, de généreux, nous sommes devenus mesquins, où il y avait de l'amour il y a de la haine, le courage a cédé la place à la lâcheté. Or il est écrit que le Maître purifiera le peuple Loni dans le rituel sacré. Dans les flammes, il rendra

aux Lonis la bonté qui était la leur, pour qu'à nouveau ils soient aptes à régner sur cette terre. Le petit père risque de périr dans cette tâche, c'est pourquoi nous le vénérons de la sorte.

Remo roula sur le côté et chercha le regard de Saffah.

— Périr ?

— Oui, c'est ce qui est écrit. Les flammes peuvent le consumer. Il faut de la grandeur pour venir vers nous, sachant qu'ici il risque d'entendre sonner le glas.

— Chiun le sait ?

— Bien sûr, affirma Saffah. Est-il le Maître ou ne l'est-il pas ? Bien sûr, vous ne pouviez comprendre puisqu'il parlait dans la langue des Lonis. Il a dit : « J'ai voyagé à travers les âges, depuis la terre de Sinanju, pour à nouveau me retrouver ici parmi vous, mes frères lonis, et pour mettre mon corps sur les charbons sacrés afin de purifier vos vies avec la mienne. »

— Il ne m'en a rien dit. Il ne m'a jamais parlé de feu rituel.

— Il vous aime beaucoup. Il ne tenait probablement pas à vous inquiéter.

— Et vous, Saffah. Vous y croyez à cette légende ?

— Je le dois, Remo. Je suis la première dans la succession pour la couronne de l'Empire Loni. Ma foi entretient celle de mon peuple. Oui, j'y crois. J'y ai cru dans le passé lorsque d'autres sont venus vers nous, et nous avons espéré que peut-être il s'agissait du libérateur annoncé par la légende, mais lorsqu'ils échouèrent, il ne s'agissait que de leur échec personnel et non pas de celui de la légende. Il n'y a guère longtemps, est venu un homme et nous avons pensé que lui, peut-être, serait celui qui nous était annoncé. Maintenant que vous et le petit père êtes arrivés nous savons que ce n'était pas lui mais que c'est bien vous.

— Nous qui allons bientôt mourir vous saluons, dit Remo.

Elle se pencha vers lui et tout près de son visage murmura :

— Croyez-vous au péché, Remo ?

— Je ne crois pas qu'il puisse y avoir quoi que ce soit de mal entre deux oranges-outangs consentants, répliqua-t-il.

— Je ne vous comprends pas, se plaignit-elle.

Son visage exprima une crainte qui s'estompa lorsqu'elle vit Remo sourire.

— Vous vous moquez de moi, l'accusa-t-elle. Un jour il faudra m'expliquer.

— Un jour, je le ferai. Non, je ne crois pas tellement au péché. Je pense qu'il y a péché quand on ne fait pas son job. C'est à peu près tout.

— Comme je suis heureuse d'entendre cela, car on dit que c'est un péché pour une princesse loni de connaître un homme avant ses noces, et malgré cela, Remo, je désire vous connaître et vous accueillir en moi.

— C'est bien la meilleure proposition de la journée, plaisanta Remo, mais je crois que vous devriez y réfléchir davantage.

La princesse Saffah se pencha en avant et pressa ses lèvres sur celles de Remo, l'embrassant avec force. Puis elle rejeta sa tête en arrière, triomphante.

— Voilà ! fit-elle. Je viens déjà de commettre le péché de toucher un homme. Par conséquent, lorsque viendra votre heure, vous n'aurez plus aucune raison de ne pas me prendre.

— Quand je serai sûr que vous êtes prête, aucune raison ne pourra m'en empêcher. Maintenant le devoir m'appelle.

Le devoir pour Remo consistait en deux choses : libérer les filles retenues prisonnières dans la maison blanche au portail de fer et découvrir ce qui était arrivé à James Lippincott.

La princesse Saffah était bien incapable d'apporter le moindre éclaircissement sur ces deux points. Elle pensait néanmoins que, si le mal était à l'œuvre, le général Obode était probablement mêlé à l'histoire.

— Nous avons un ami, dit-elle, dans le camp d'Obode. Peut-être pourra-t-il vous aider ?

— Quel est son nom ? demanda Remo.

— C'est un de vos compatriotes, précisa Saffah. Il s'appelle Butler.

CHAPITRE X

Dans les milieux américains concernés par les activités des *Four Hundred*{11}, il était de notoriété publique que les Forsythe et les Butler ne parlaient qu'à leurs cousins les Lippincott et que les Lippincott ne s'adressaient qu'à Dieu ou aux personnalités d'égale importance.

C'est pourquoi la nouvelle que le corps mutilé échoué sur une plage, à quelques kilomètres de Norfolk, Virginie, était celui d'Hillary Butler, déclencha une certaine réaction. Ce fut grâce aux vêtements de la morte et à ses bijoux que l'identification fut possible.

Les Butler serraient les lèvres, comme c'est la coutume dans ces familles, refusant de se lancer devant la presse dans de vaines spéculations sur ce qui aurait pu se passer pour que leur fille, dont le mariage avait été imminent, finisse noyée dans l'immensité de l'océan. Malgré leurs réticences, ils ne purent néanmoins se dérober à l'autopsie, obligatoire dans ces cas.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, le médecin légiste convoqua Clyde Butler.

— Monsieur Butler, il faut absolument que je vous voie.

À contrecœur, Butler accepta un rendez-vous dans le cabinet privé du docteur où sa visite intriguerait moins les curieux qu'à l'institut médico-légal.

Malgré l'incroyable chaleur de cette journée printanière, Butler portait un lourd costume noir à fines rayures. Il s'assit face au médecin.

— Je suppose qu'il s'agit de ma pauvre fille, fit Butler. N'en avons-nous pas déjà suffisamment supporté sans...

— C'est justement là le problème, monsieur, interrompit le médecin légiste. Le corps ramené par la mer ce matin n'est pas celui de votre fille.

Butler en resta muet de stupéfaction. Finalement il arriva à demander :

— Répétez, s'il vous plaît.

— Certainement. La jeune femme morte, retrouvée noyée, n'est pas votre fille.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. En pratiquant l'autopsie j'ai découvert que la jeune morte était syphilitique. J'ai donc demandé discrètement vos dossiers médicaux à votre médecin de famille et à votre dentiste. Ce fut, bien sûr, très laborieux, à cause des sévères mutilations, mais je peux vous affirmer que le cadavre qui est actuellement à la morgue n'est pas celui de votre fille Hillary.

Butler grimaça devant le ton impersonnel du médecin. Ayant réfléchi un instant, il demanda :

— Avez-vous parlé à quelqu'un ?

— Non, absolument à personne. Je tenais à vous en parler d'abord. À vrai dire, je ne savais pas si votre fille connaissait la victime ou si la mort de cette jeune femme a un lien avec la disparition de votre fille. Je dois également vous apprendre, cela me semble nécessaire, que cette jeune femme ne s'est pas noyée, elle était morte avant son immersion. Je voulais, avant d'annoncer quoi que ce soit, vous donner une chance de vous expliquer.

— Vous avez très bien fait, acquiesça Butler, et croyez que j'apprécie votre délicatesse. Si vous permettez, j'aurai une dernière faveur à vous demander.

— Si cela m'est possible.

— Donnez-moi une heure. Dans une heure je vous retrouve ici, et ensemble nous déciderons quoi faire et quoi dire.

— Bien sûr, monsieur Butler. Tant que nous sommes bien d'accord pour respecter les règles de ma profession.

— Évidemment docteur, je comprends tout à fait. Je ne vous demande qu'une heure.

Sur ce, Butler quitta le cabinet du docteur.

Au milieu du pâté de maisons voisin, se trouvait une banque dans laquelle sa famille était actionnaire majoritaire. Butler y entra, s'entretint brièvement avec le président de l'établissement, et cinq minutes plus tard un bureau privé, avec une ligne téléphonique directe, fut mis à sa disposition. Le problème était délicat. Butler s'en rendait bien compte. À première vue cela avait l'air d'un enlèvement dont la demande de rançon ne tarderait pas. Mais comment expliquer que les ravisseurs se soient donné la peine de vêtir l'autre jeune femme avec les vêtements et les bijoux de Hillary ? Pour faire croire à sa mort ? Non, ce n'était pas une affaire de kidnapping. Par conséquent, il fallait admettre l'hypothèse qu'Hillary était directement impliquée dans cette sombre histoire.

Butler ne savait absolument pas quoi faire, ni comment procéder dans une telle situation. Sans compter le tapage journalistique inévitable à cause de ses liens avec les Lippincott.

Un enfant qui a un problème s'adresse à ses parents. Butler, lui, se tourna vers le chef de la famille Lippincott et de toutes ses branches : Laurence Butler Lippincott.

Succinctement, calmement, il lui exposa par téléphone ce qui s'était passé. Lippincott, sans la moindre trace d'émotion dans la voix, prit le numéro de téléphone où il pouvait rappeler Butler et lui ordonna de ne pas bouger.

De Laurence Butler Lippincott, un appel partit au Sénat, puis de là pour la Maison-Blanche. De la Maison-Blanche une étrange conversation eut lieu avec le sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York, au cours de laquelle on discuta du problème. On prit différentes options en considération pour finalement aboutir à une décision.

Les maillons de la chaîne furent ensuite parcourus en sens inverse, et Butler décrocha l'appareil lorsque celui-ci se mit à sonner sur le bureau de la banque, devant lui.

— Oui ? fit-il.

— Laurie à l'appareil. Écoute-moi bien attentivement. Nous pensons que ta fille est vivante, mais qu'elle ne se trouve plus sur le territoire américain. Les plus hautes instances gouvernementales de notre pays s'efforcent actuellement de la sauver. Mais cet immense effort sera voué à l'échec si les auteurs du rapt soupçonnent que nous savons autre chose que ce qu'ils veulent nous faire croire. Par conséquent, voici ce que nous allons faire...

Butler écouta très attentivement pendant que Laurie Lippincott lui exposait les décisions prises. À la fin, il demanda :

— Et Martha, que dois-je lui dire ?

— Elle a déjà vécu le plus gros de son chagrin, répondit Lippincott. Ne lui dis rien.

— Rien ? Mais elle a le droit de savoir, insista Butler, pensant à son épouse anéantie dans un état semi-comateux.

— Pourquoi ? Pour qu'elle se fasse du souci ? Qu'elle devienne hystérique et laisse échapper des paroles malheureuses qui pourraient provoquer la mort de sa fille ? Crois-moi, la meilleure solution est de faire semblant de croire qu'elle est morte. Si Hillary revient, Martha sera heureuse et si nous échouons, eh bien, on ne peut s'affliger qu'une fois.

— Quelles sont les chances, Laurie ?

— Je ne te mentirai pas : moins de cinquante pour cent. Mais on va faire au mieux. Ce que nous avons d'ailleurs de meilleur est actuellement dessus.

— Nous ? Tu veux dire la famille ?

— Non. Je parle du gouvernement des États-Unis d'Amérique.

Butler soupira.

— C'est bon. Comme tu voudras. Mais le médecin m'inquiète. C'est un jeune ambitieux qui croit tout savoir. Il risque de ne pas vouloir se taire.

Laurence Butler Lippincott prit bonne note du nom du docteur tout en s'autorisant un léger ricanement.

— Il ne devrait pas être trop difficile, fit-il. Pas si sa déclaration d'impôts est semblable à celle de la plupart de ses confrères.

Dix minutes plus tard, Butler était de nouveau installé dans le cabinet du médecin lui expliquant qu'il devait garder le silence pour qu'ait lieu l'enterrement de sa fille, comme prévu.

— Jamais ! répliqua sèchement le docteur. Je ne sais pas ce que vous avez derrière la tête, mais ne comptez pas sur moi.

Au même moment son interphone clignota. Il saisit le combiné, puis lança durement après un court silence :

— J'ai dit que je ne voulais pas qu'on... oh... oh. Je vois. Oui, bien sûr.

Le médecin légiste raccrocha et fut immédiatement obligé de répondre à un autre appel :

— Lui-même, fit-il d'un ton méfiant.

Pendant les soixante secondes suivantes il ne broncha pas, puis finalement il dit :

— Bien sûr. Sénateur, oui, Sénateur. Je comprends très bien.

Lorsqu'il raccrocha de nouveau, la transpiration perlait à son front. Il dévisagea Butler tout en hochant la tête.

— Vous pouvez compter sur moi. Je ne dirai rien.

— Parfait, fit Butler. D'ici quelque temps j'espère pouvoir vous expliquer toute cette affaire et je suis sûr qu'alors vous approuverez entièrement, ajouta-t-il en se demandant quand même s'il ne faisait pas une trop grande concession à un inférieur social.

Le docteur leva la main en signe de protestation.

— Ce n'est pas nécessaire. C'est comme vous voudrez.

— Bonne journée, conclut Butler. Je me rends à la maison funéraire consoler ma femme.

*

* *

À Rye, état de New York, le docteur Harold W. Smith parcourait une pile imposante de rapports, essayant de ne penser ni à la fille Butler, ni à Remo et Chiun. Il avait vraiment fait le maximum en confiant cette mission à son bras exécuteur. Il ne pouvait faire plus, cela ne servait donc à rien de ressasser les mêmes questions.

Ce qui n'était pas tout à fait exact car, à moins que cette affaire ne trouve rapidement une solution heureuse, il devait s'attendre à des moments pénibles avec la famille Lippincott. S'ils harcelaient le Président, ce dernier s'en prendrait inévitablement à son tour à Smith, Remo et Chiun, à toute l'organisation de CURE. Que Smith n'ait veillé qu'aux intérêts de l'Amérique, en interdisant à Remo de tuer le général Obode, n'avait aucun intérêt pour les Lippincott. À moins d'une action rapide et décisive de la part de Remo, ce sacré bordel risquait d'échapper à tout contrôle. Smith aurait aimé avoir un contact avec lui, sans trop y compter d'ailleurs. Car le correspondant de CURE à Busati, qui avait beau être un membre haut placé du gouvernement, avait déjà un mal fou à obtenir une communication pour Folcroft. Smith pensa un instant à son contact en ce pays lointain, un certain William Forsythe Butler, ancien de la CIA. Enfin, si Remo ne réussissait pas à éclaircir rapidement la situation, peut-être demanderait-il à Butler son avis et son aide.

CHAPITRE XI

Un homme arrivait en grimpant la colline au pas de course, il portait un uniforme en gabardine blanche, impeccable, coupé à la manière des tenues de brousse de l'armée britannique.

Dès qu'il pénétra dans le village, qui au premier abord paraissait désert, il cria quelques mots dans le dialecte guttural des Lonis, et peu à peu des hommes apparurent pour l'accueillir.

Le général William Forsythe Butler, car c'était lui, discutait avec les hommes de la tribu au milieu de la place tout en cherchant du regard la princesse Saffah. Elle déboucha enfin de derrière une hutte, et le visage de Butler s'illumina quand il la vit.

— Oh, Butler ! Nous sommes heureux que vous soyez venu rendre visite à votre peuple.

Il amorça un geste vers elle qu'il retint. Il voulait lui parler d'Hillary Butler, mais ne le fit pas. Peut-être ne partagerait-elle pas ses vues ? Peut-être ne comprendrait-elle pas que cet acte de vengeance l'avait aidé à mieux s'incarner dans le rôle du libérateur des Lonis ?

— Je suis heureux d'être ici, répondit-il humblement.

— Nous avons de grandes nouvelles, reprit la princesse, et devant l'air étonné de Butler elle continua : Oui, la légende. Elle est en train de s'accomplir.

« Elle sait donc », pensa Butler. Mais comment avait-elle deviné ? C'était sans importance. Il lui suffisait amplement que Saffah et les autres Lonis sachent que la légende se réaliserait grâce à lui. Il lui dédia un long sourire chaleureux, du genre de ceux qu'échangent deux individus partageant le même secret.

Il aurait préféré que cela se passe différemment, que lui et Saffah pussent d'abord en discuter entre quatre z' yeux avant de l'annoncer aux Lonis d'une façon officielle. Mais si cela devait être ainsi, qui s'en plaindrait ? Pas lui, car on ne doit jamais rater les tournants historiques... qui ont la particularité de rarement arriver dans l'ordre prévu.

Une approche en douceur serait sans doute la meilleure. Butler maintint donc son sourire chaleureux à l'intention de la princesse, s'efforçant de donner à son visage une expression d'acquiescement signifiant qu'il existerait toujours entre eux des liens privilégiés.

Saffah lui rendit son sourire, mais à la façon encourageante d'une institutrice à un élève qui n'aurait pas commis de bêtises depuis cinq minutes. Puis elle lui tourna le dos et désigna de la main la hutte que Butler savait être la sienne.

Dans l'ouverture de la case se tenait le frêle Oriental de *Hôtel Busati*, vêtu d'un kimono jaune. Il était là, debout, béat, les bras croisés sur la poitrine.

— Sinanju ! clamèrent les villageois d'une seule voix. Sinanju !

Le vieillard sourit et leva les bras pour les faire taire avec toute la sincérité d'un Guy Lux essayant de calmer des applaudissements qui lui sont dédiés.

Saffah se retourna vers Butler.

— Il est le Maître que nous attendions. Il vient d'au-delà des mers. La légende s'accomplit.

— Mais... mais... et l'homme qui a donné sa vie ? demanda Butler.

Au même moment Chiun s'effaça pour laisser apparaître Remo. Celui-ci voyant Butler, lui fit un signe de tête. Puis il claqua des doigts.

— Ça y est, j'y suis ! J'ai trouvé ! fit-il. Vous êtes Willie. Willie Butler. Je vous ai vu jouer une fois contre les Packers. Depuis que j'ai fait votre connaissance j'essayais de me souvenir où je vous avais déjà vu. Ça alors... Willie Butler !

Il s'avança vers Butler pour lui serrer la main mais le général William Forsythe Butler tourna les talons et s'éloigna dans l'espoir de mettre une certaine distance entre lui et le souvenir de ce Willie Butler, amuseur de Blancs.

*

* *

À l'heure du dîner, Butler avait repris ses esprits et ourdissait de nouveaux plans. Lorsque ses hommes lui avaient annoncé qu'ils n'avaient retrouvé aucune trace de l'Américain et de l'Oriental, il pensa que ces derniers avaient certainement quitté le pays. Mais voilà qu'ils étaient ici. Une nouvelle stratégie s'imposait. Il fallait que Chiun et Remo meurent. Les Lonis comprendraient alors que c'était à travers lui, et lui seul, que s'accomplirait la légende.

Butler dîna donc en compagnie de Saffah, Remo et Chiun dans la grande hutte occupée maintenant par le vieux Coréen. Ils s'assirent sur des nattes en chaume autour d'une pierre plate qui servait de table, car le bois était rare dans cet empire montagneux.

— Vous venez de Sinanju ? demanda Butler.

Chiun approuva de la tête.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une dette demeure envers le peuple Loni et ce dû non réglé est une tache sur mes ancêtres.

— Vous allez donc restaurer les Lonis dans leur pouvoir. Comment ?

— Comme cela est écrit. Dans le sacrifice purificateur du feu.

Chiun mangea délicatement, puis s'essuya la bouche avec une serviette de soie qu'il avait prise dans l'une de ses malles.

— Et vous ? demanda Butler à Remo.

— Moi ? Je suis l'homme qui accompagne Chiun au pays des Lonis. Juste un pauvre mec ! À propos, avez-vous jamais entendu parler d'une maison blanche derrière un portail de fer ?

Butler hésita. C'était évident, l'Américain était un agent venu éclaircir le mystère des filles.

— Pourquoi ? interrogea-t-il.

— Parce que je crois qu'il y a quelque chose d'intéressant dans cette maison.

— La maison existe en effet. Mais elle est sous la protection personnelle du général Obode, répondit Butler répétant ainsi le mensonge qu'il avait déjà fait à son contact de CURE.

— C'est sa maison ? s'enquit Remo.

Butler approuva de la tête. Un plan commençait à prendre forme dans sa tête.

— C'est un homme aux goûts curieux.

— Je voudrais la voir, dit Remo.

— Je peux vous indiquer où elle se trouve, mais je ne peux pas vous accompagner, répliqua Butler. Si on me découvrait là-bas, ça mettrait une fin brutale à ma carrière auprès d'Obode, et j'ai besoin de sa confiance pour aider mon peuple.

— Vous, un Loni ? s'étonna Remo. Un Loni de Morgan State ? Vous êtes probablement le seul de la tribu à avoir joué *cornerback*, hein, vieux Willie Butler. Ce que le monde est petit quand même !

— La maison dont vous parlez, reprit Butler d'un ton glacial, se trouve dans la capitale. D'après mes sources je sais qu'elle est gardée. S'y rendre serait très dangereux.

— On fera très attention, le rassura Remo.

— On ne fait jamais assez attention, approuva Butler.

Puis il fournit à Remo toutes les précisions sur l'endroit où se trouvait la maison en question. Il fut convenu que Remo et Chiun la visiteraient avant l'aube.

Butler quitta le camp peu après le dîner sous prétexte que des affaires urgentes l'attendaient à Busati. Mais sa seule préoccupation était bien d'avertir le général Obode que deux agents impérialistes américains projetaient de l'assassiner et que, grâce à lui, Butler, qui leur avait fortement conseillé de visiter sa maison aux multiples plaisirs ce soir, les deux assassins seraient faciles à cueillir.

CHAPITRE XII

En Amérique, un quartier pareil serait classé comme ghetto, comme taudis. On y verrait la preuve flagrante que le capitalisme ne peut survivre qu'en autorisant les sales oppresseurs économiques à écraser les pauvres en les enfonçant dans la saleté.

Mais à Busati c'était une des plus belles rues de la ville, et la maison blanche, derrière son portail de fer, sans aucun doute la plus belle demeure du secteur.

Autrefois, elle avait appartenu à un général de l'armée britannique qui s'était installé dans le pays avec la ferme intention d'apprendre une chose ou deux à ces sauvages païens. Or, il avait immédiatement développé un désir dévorant pour les femmes noires de toutes les sortes. Une nuit sa gorge fut tranchée par l'une d'elles, dont il croyait être aimé à cause de l'élévation de son âme. Ensuite, elle s'était emparée de son portefeuille et des treize livres qu'il renfermait. Après quoi, elle retourna dans son village où elle fut vénérée.

La demeure fut par la suite saisie par le gouvernement busatien pour non-paiement des quatre dollars annuels d'impôts locaux. Busati traversait à l'époque une crise de logement aiguë et avait en outre un besoin urgent d'acquérir quatre nouveaux balais pour Tunisie cantonnier responsable de la propreté immaculée de la ville.

La maison resta la propriété du gouvernement busatien. Elle demeura inoccupée jusqu'à ce que le général William Forsythe Butler la reprenne pour son utilisation personnelle.

*

* *

— Regarde dans l'arbre ! indiqua Chiun. As-tu déjà vu autant de bêtises ?

Dans le noir, les yeux de Remo parvinrent à distinguer un soldat et son fusil, coincé dans la fourche d'un arbre de l'autre côté de la rue.

— Et dans l'immeuble là-bas, murmura à son tour Remo en montrant du regard une fenêtre où il venait juste de saisir un éclair lumineux qui ne pouvait provenir que du canon d'une arme. On dirait que le général Obode attend de la visite ce soir.

Remo et Chiun s'étaient arrêtés à cinquante mètres de la maison

blanche au portail de fer.

— Et regarde, reprit Chiun, il y en a encore deux... non trois, là-bas, derrière le véhicule.

— Je crains qu'on ait oublié de les avertir de la visite du Maître de Sinanju. Ils ne m'ont pas l'air suffisamment impressionnés.

— Nous devons faire de notre mieux pour leur rappeler les bonnes manières, commenta Chiun.

Avant que Remo ne puisse lui répondre un mot, Chiun escaladait le mur d'enceinte. Ses doigts semblaient faire des encoches pour mieux grimper le long de la façade lisse qui faisait bien quatre mètres de haut. Une fois arrivé au sommet, il s'arrêta un instant, puis disparut dans le jardin.

Remo s'approcha à son tour du mur et entendit Chiun lui demander :

— Dois-je t'envoyer une chaise à porteur, mon fils ?

— Allez vous faire foutre, petit père ! répliqua Remo (mais suffisamment bas pour que le Maître ne l'entende pas).

À son tour Remo grimpa le long du mur et se laissa retomber de l'autre côté.

— Il vaut mieux faire attention, dit-il dès qu'il eut rejoint Chiun. Il doit y en avoir d'autres à l'intérieur.

— Oh ! Merci, Remo !

— De quoi ?

— De m'avertir ainsi du danger, de m'aider à ne pas m'endormir et à ne pas tomber entre les mains d'hommes dangereux. Vraiment merci ! Oh là là !...

« Oh là là » était la nouvelle expression de Chiun. Il l'avait piquée à Rad Rex au cours du dernier épisode de *Lorsque tournent les planètes*, le seul feuilleton, Remo en était convaincu, de toutes les annales de la télévision, dans lequel non seulement il ne se passait jamais rien, mais où rien ne se *passerait* jamais.

— Courage Chiun, souffla Remo entre ses dents. La seule chose que nous devons craindre est la peur. Je vous protégerai.

— Mon cœur prend son essor comme l'aigle.

Ils avancèrent vers la maison dans la nuit.

— Es-tu sûr que c'est bien ce que tu veux faire ? demanda Chiun.

— C'était ce que j'étais censé faire avant votre magnifique idée de me faire jouer les princes charmants devant cette bande dans la

montagne.

— S'il te plaît, fais attention, évite de me mettre dans une situation embarrassante, répliqua Chiun. Les Lonis risqueraient d'apprendre tes stupidités, et cela me rabaisserait à leurs yeux.

Sur ce, Chiun ouvrant le chemin, gravit la façade en pierre de la maison où il pénétra par une fenêtre ouverte, au premier étage. La pièce où ils se retrouvèrent était vide. Ils débouchèrent sur un large couloir faiblement éclairé, construit comme un balcon, d'où ils pouvaient voir la porte d'entrée de la maison, en dessous d'eux.

À la porte, se pressait une demi-douzaine de soldats busatiens en uniforme et munis de fusils de l'armée américaine. L'un d'entre eux était sergent. Il consulta sa montre.

— Bientôt, annonça-t-il, oh oui bientôt, viendront les hommes que nous allons endormir.

— Chouette, fit un première classe. J'espère qu'ils viendront à temps pour qu'on puisse goûter à la marchandise.

— Mais bien sûr, reprit le sergent. Cette marchandise est justement là pour être testée aussi souvent que possible et aussi vigoureusement que nécessaire. *Mi casa es su casa*.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda le première classe.

— Ça veut dire « éclate-toi », répondit un autre soldat. Fais ce que tu veux avec les culs blancs.

— J'en ai marre d'attendre, s'impatienta le première classe. Mais qu'est-ce que foutent ces salauds ? Où sont-ils, bordel de merde ?

— Ici même, répondit Remo debout sur le balcon, face à l'entrée, avec Chiun à ses côtés, qui pour une fois ne portait pas l'un de ses kimonos habituels, mais un costume de Ninja, noir, qu'il ne revêtait que la nuit.

— Ici, espèce de gorille des savanes ! répéta Remo plus fort cette fois-ci.

Chiun secoua la tête.

— Il faut toujours que tu fanfaronnes ! dit-il. N'apprendras-tu donc jamais ?

— Je n'en sais rien, Chiun. Mais la tête de ce type ne me revient pas.

— Eh vous, descendez de là ! cria le sergent.

— Venez donc nous chercher ! répliqua Remo. Vous n'avez qu'à prendre les escaliers, ça marche dans les deux sens !

— Descends de là, sinon on te truffe comme une oie !

— Et moi, je vous arrête tous ! clama Remo se prenant pour Gary Grant dans *Le repaire des voleurs*.

Chiun se pencha sur la balustrade et secoua la tête de dégoût.

Le sergent, suivi de cinq soldats, se dirigea vers les marches. Ils avançaient lentement, et Remo se demandait bien pourquoi.

— Oh, oh ! murmura-t-il à l'oreille de Chiun. J'ai compris. S'ils tirent, les types dehors vont entendre et accourir.

— Je doute fort que tu aies compris quoi que ce soit étant donné que tu semblés incapable de penser. Mais si cela t'ennuie, ne les laisse pas tirer, répliqua Chiun comme si cela répondait à tout.

— Évidemment ! fit Remo. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il ne faut pas que ces six hommes se servent de leurs fusils.

— Pas six mais dix, annonça une voix derrière Remo.

Remo pivota.

Debout dans l'encadrement d'une porte se tenait un soldat busatien, un automatique à la main. Derrière lui, dans la pénombre, Remo en distingua trois autres. Il comprit alors pourquoi le sergent avait été si lent à grimper les marches, il avait attendu que se referme la deuxième moitié du piège.

— Je me rends, lança-t-il, levant les bras.

— Une décision de sagesse mon ami, estima l'homme à l'automatique.

Il fit alors un signe de la tête aux trois hommes derrière lui qui déferlèrent dans le couloir et se joignirent aux six autres qui montaient. Tous rangèrent leurs armes. Après tout à dix contre deux on n'a pas besoin d'armes, n'est-ce pas ?

Le sergent eut le temps de leur expliquer qu'il était le portier de la maison avant d'être soulevé par le frêle Oriental qui, le faisant tourner en l'air comme s'il ne s'agissait que d'un long bâton, s'en servit comme d'une batte de base-ball contre les autres. L'un des soldats qui les avaient surpris par-derrière essaya de dégainer son automatique, mais il n'avait plus d'étui : le jeune Américain le lui avait arraché.

— Il est à vous ? interrogea Remo.

Stupidement le soldat fit oui de la tête. Remo lui rendit le tout : étui, automatique et munitions dans la gueule, dans la gorge. Profondément.

Derrière lui, Remo entendit des slash, slash, slash dont le rythme

de métronome signifiait que le Maître était à l'œuvre.

— Chiun, il faut en garder un vivant ! hurla-t-il avant que deux soldats ne se jettent sur lui.

Il viola alors sa propre injonction, les écrasant violemment sur le cadavre de celui dont le visage n'était plus qu'une crosse de revolver.

Le silence régna de nouveau. Remo se tourna vers Chiun qui lâchait les pieds du soldat dont il s'était servi comme batte. Son corps glissa sur la pile de cadavres.

— Chiun, nom d'un chien, j'ai dit...

Le Maître leva une main.

— Celui-ci respire encore. Tu dois par conséquent adresser tes réclamations à quelqu'un qui les mérite. Peut-être pourrais-tu te parler à toi-même ?

Le sergent grogna. Remo se baissa et le remit brutalement sur pieds.

— Les filles ? Où sont-elles ?

Le sergent dodelina de la tête comme pour s'éclaircir les idées.

— Tout ça pour des femmes ?

— Où sont-elles ?

— Dans la chambre au bout du couloir.

— Viens, tu vas nous montrer.

Remo poussa le sergent pour qu'il indique le chemin dans le couloir entièrement revêtu de magnifiques panneaux de chêne. Le malheureux avançait en titubant. Le sang coulait d'une blessure à la tête sur son uniforme blanc. Le bras droit pendait lamentablement. « Dislocation de l'épaule », diagnostiqua Remo en saisissant le poignet pour exercer une traction violente dessus. De sa main libre, il étouffait en même temps le hurlement de douleur de sa victime.

— Pour te rafraîchir la mémoire, grogna Remo. Nous, on n'est pas des copains de l'ONU. Nous, on ne rigole pas.

Le sergent, les yeux exorbités par la peur et la douleur, approuva énergiquement de la tête. Il se remit à avancer plus rapidement et s'arrêta devant une large porte également en chêne au bout du couloir.

— Là, fit-il.

— Tu rentres d'abord, indiqua Remo.

Le sergent ouvrit la porte à l'aide d'une clé qui pendait à sa ceinture et entra.

La chambre commençait tout juste à s'éclairer des premiers rayons de l'aube. Remo força ses pupilles à se dilater et, dans la semi-obscurité, il parvint à distinguer quatre méchants lits de fer. Tous occupés.

Quatre femmes gisaient, nues, les poignets attachés à la tête du lit par des cordes, leurs jambes écartelées et liées à des barreaux au niveau des chevilles, la bouche bâillonnée. En voyant Remo, leurs yeux lancèrent des éclairs dans la maigre lumière de l'aurore et du couloir. On aurait dit des animaux qui épient le feu de camp dans l'obscurité.

La pièce sentait la transpiration et l'urine. Remo repoussa le sergent et pénétra dans la chambre. Le sergent regarda derrière lui, mais Chiun s'arrêta dans l'encadrement de la porte pour lui bloquer la sortie. Remo retira le bâillon de la bouche d'une des filles et se pencha très près pour bien la voir. Son visage n'était que boursouflures et cicatrices. Son œil gauche, terriblement gonflé, se remettait mal d'une mauvaise blessure. Elle n'avait plus de dents. Des traces de coups de fouet la zébraient de la gorge aux chevilles. Des chancres durs et noirs parsemaient son corps là où on s'en était servi comme cendrier.

Remo lui parla doucement.

— N'ayez pas peur, nous sommes des amis. Tout ira bien maintenant.

— Tout ira bien, répéta-t-elle amorphe.

Elle sourit d'une grimace de petite vieille édentée et ses yeux s'illuminèrent.

— Je serai gentille, monsieur. Vous voulez me fouetter ? Je ferai tout ce que vous voudrez si vous me fouettez dur. Vous aimez dur ? Moi j'aime quand ça fait mal. Faites-moi saigner, monsieur, je serai bonne. Vous voulez m'embrasser ?

Elle resserra ses lèvres et envoya un baiser imaginaire à Remo qui, secouant la tête, fit un pas en arrière.

— Hi, hi, hi, ricana l'horrible vision. J'ai de l'argent. Je serai gentille si vous me fouettez dur. Ma famille est riche. Je payerai. Frappez-moi, soldat.

Remo se détourna. Il alla vers deux autres filles, et ce fut pareil. Toutes trois étaient défigurées, estropiées, sans âge malgré leurs vingt ans. On aurait cru des petites vieilles sans rides, au regard vide qui ne s'éclaire plus que par brefs instants au souvenir fugitif d'un bon moment passé. Pour ces trois malheureuses qui n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes, seuls le fouet, les chaînes, le couteau et les cigarettes éveillaient en elles des soubresauts de vie.

La quatrième se mit à pleurer lorsque Remo lui retira son bâillon.

— Dieu merci ! s'exclama-t-elle. Dieu merci !

— Qui êtes-vous ? demanda Remo.

À travers ses sanglots et ses larmes elle arriva à hoqueter :

— Je suis Hillary Butler. Ils m'ont kidnappée. Je suis ici depuis deux jours.

— Ça sera bientôt fini, ma petite.

À ce moment il entendit le sergent derrière lui dire :

— J'ai rien à voir dans cette histoire, vieux, je...

Il n'eut pas le temps de terminer que Chiun lui envoya un poing fermé dans le dos, et il s'effondra.

— Qui sont les autres ? demanda Remo tout en détachant les pieds de la jeune femme.

— Je ne sais pas. Des Américaines également, a dit le sergent, mais il n'en reste pas grand-chose. Elles sont toutes droguées à l'héroïne.

— Vous aussi ?

— Deux fois seulement. Hier soir et ce matin.

— Vous avez une chance de vous en sortir.

— Je sais.

La jeune fille se leva et brusquement lança ses bras autour de Remo éclatant en sanglots.

— Je sais, bafouilla-t-elle. Je priais, et je savais que le jour où j'arrêteraïs de prier ce serait terminé pour moi, je serais devenue comme elles.

— Maintenant tout va bien. Nous sommes arrivés à temps. Du moins pour vous.

Il l'emmena vers un placard où pendaient des robes et lui en fit mettre une. Son corps semblait intact.

— Pourriez-vous marcher ? demanda-t-il.

— Je n'ai que quelques bleus, rien de cassé.

La voix de Remo devint soudain dure et froide :

— Chiun, emmenez Mlle Butler en bas et attendez-moi. Quant à vous, fit-il au sergent, venez ici !

À contrecœur le sergent s'avança dans la pièce. Remo referma la porte derrière lui après s'être assuré que Chiun et Hillary descendaient au rez-de-chaussée.

— Ces filles sont là depuis combien de temps ?

— Ça dépend lesquelles. Certaines : trois mois, d'autres : sept.

— Vous les droguiez ?

Le sergent regarda vers la porte close, puis vers la fenêtre où le soleil se levait.

— Répondez-moi !

— Oui, patron, on leur donne de la drogue, sinon elles meurent.

— Un homme nommé Lippincott est venu ici. Où est-il ?

— Mort. Il a tué une des filles. Elle l'avait probablement reconnu. Alors il s'est également fait tuer.

— Pourquoi y avait-il tous ces soldats ce soir ?

— Le général Obode a exigé une garde. Ils attendait à ce que quelqu'un essaye de s'introduire ici de force. Il devait penser à vous. Écoutez, j'ai un peu d'argent. Si vous me laissez partir je vous le donne.

Remo secoua la tête. Alors les yeux du sergent s'éclairèrent.

— Les filles vous plaisent, peut-être ? Elles seront gentilles avec vous. Je les ai bien dressées. Elles feront tout ce que vous voudrez.

Il parlait de plus en plus vite. Le ton était implorant, malgré les mots qui ne l'étaient pas. Pas encore.

Remo secoua la tête.

— Vous allez me tuer ?

— Oui.

Le sergent éclata de rire, se moquant de Remo. Remo patienta, il laissa le sergent s'emparer de son bras, le laissa même lui administrer un coup de poing. Il tenait à donner un sens à ce qu'il allait faire, et la meilleure façon était de se rappeler que, malgré tout, son adversaire restait un homme. Il le laissa donc toucher, sentir, pour qu'il comprenne bien ce qui allait se passer.

Remo attendit, puis coinça les doigts de sa main gauche dans l'épaule déboîtée du sergent qui s'arrêta net comme tétanisé. Remo frappa encore au même endroit, de sa main gauche, puis de la droite, puis encore de la gauche. Le sergent s'évanouit. Remo s'agenouilla à ses côtés, lui saisit le cou à pleines mains et tordit. Le sergent se réveilla, ses yeux fixant Remo avec horreur et panique. Remo réalisa soudain qu'il avait le même regard que les jeunes femmes sur les lits.

— Bien réveillé ? Tant mieux.

Il s'attaqua de nouveau à l'épaule disloquée. Sous ses doigts, il

sentait les muscles durs. Peu à peu leurs fibres se transformèrent en bouillie. Mais ses doigts ne s'arrêtaient pas. Plus sa cible s'amollissait plus il s'y acharnait. Le sergent était maintenant dans le coma, inconscient, au-delà de toute réanimation.

Remo aurait aimé trouver quelque chose d'encore plus douloureux. Le tissu qui entourait l'épaule n'était plus que de minuscules fragments, de la poudre d'étoffe. Remo continuait toujours. Du sang et des débris de nerfs et d'os jaillissaient sous ses doigts. Il n'y avait plus de peau depuis longtemps. Une dernière fois les doigts de Remo traversèrent l'endroit où il y avait eu du tissu, de la chair, des muscles et des os. Ils s'enfoncèrent dans le magma, touchant le sol.

Ayant assouvi sa soif de vengeance, Remo se leva. Il envoya promener d'un coup de pied le bras du sergent qui roula au loin comme un vilain morceau de bois, s'arrêtant finalement sous le lit qu'avait occupé Hillary Butler.

Puis Remo sauta à pieds joints sur le visage du sergent, sentant les os craquer sous son poids. Finalement il s'arrêta et regardant ce qui restait de son adversaire, comprit qu'il venait de lui faire payer d'avance ce qu'il allait être contraint de commettre sur les trois filles qui l'observaient.

Il alla vers chacune d'elles à son tour, et s'asseyant au bord du lit, murmura :

— Faites de beaux rêves.

Puis doucement, leur causant le moins de mal possible, il fit ce qu'il avait à faire.

Une fois qu'il eut terminé, il recouvrit les trois corps avec les vêtements du placard, puis sortit dans le couloir en refermant la porte derrière lui.

Les instructions de Smith étaient de conserver Obode vivant. Eh bien, ses instructions, Smith pouvait se les mettre dans la poche avec son mouchoir par-dessus. Si Obode se trouvait en travers de son chemin, dans sa ligne de vision, s'il passait à portée de sa main, Obode connaîtrait une douleur comme il n'en avait jamais imaginée.

Chiun attendait en bas des marches en compagnie d'Hillary Butler.

— Et les autres ? demanda-t-elle.

Remo secoua la tête avec fatalisme.

— Allons-nous en.

Smith serait hors de lui en apprenant que Remo n'avait pas libéré les autres filles. Mais Smith, lui, n'était pas là. Il ne les avait pas vues. Remo les avait libérées de la seule manière dont elles pouvaient

encore l'être. C'était à lui de prendre une décision, il l'avait prise. Smith n'avait rien à dire, tout comme il n'avait plus rien à dire concernant Obode et ce que Remo lui ferait si l'occasion se présentait.

Deux soldats gardaient l'arrière de la maison par où ils sortirent.

— Je m'en charge, fit Remo.

— Non, mon fils, répondit Chiun. Ta colère te met en danger. Protège l'enfant.

Le soleil était presque entièrement levé. Remo suivait Chiun des yeux, soudain il ne le vit plus. En un éclair le petit homme en costume noir des Ninjas, démons de la nuit, s'était glissé dans ce qui restait d'obscurité.

D'où il se trouvait, Remo distinguait très bien les deux soldats debout au pied d'un arbre à vingt mètres de là. L'instant d'après, sans pouvoir distinguer l'action du Maître, Remo vit les deux soldats transformés en deux cadavres disloqués à terre. Toujours pas le moindre signe de Chiun. Puis le Maître apparut devant lui.

— On s'en va.

À cent mètres de la maison stationnait une jeep de l'armée, un soldat au volant.

Remo s'approcha par-derrière.

— Taxi ? fit-il.

— C'est pas un taxi ! répondit le chauffeur se retournant, furieux, pour fixer son interlocuteur.

— Dommage, Max, car c'était bien ta seule chance.

Remo abandonna le corps du soldat étendu au milieu de la route et aida Hillary Butler à monter à l'arrière où Chiun s'assit à ses côtés.

Remo mit le moteur en marche et démarra sur les chapeaux de roues, brûlant le caoutchouc des pneus sur les routes de terre qui menaient vers les collines. Le soleil, déjà haut dans le ciel, venait d'accomplir son rite, celui de la naissance et de la vie.

CHAPITRE XIII

— Combien de morts ? questionna Obode.

— Treize, répondit le général William Forsythe Butler.

— Vous m'aviez dit qu'il n'y aurait que deux hommes ?

— Ils n'étaient pas plus que deux.

— Il doit s'agir d'hommes tout à fait remarquables, constata Obode.

— En effet, monsieur le Président. L'un vient de l'Orient et l'autre est un Américain. Déjà les Lonis disent qu'ils sont la réalisation de leur légende.

Obode se laissa aller dans son grand fauteuil en velours du bureau présidentiel.

— Ils viennent donc réinstaller les Lonis au pouvoir en écrasant l'homme maléfisant ?

— C'est ce que raconte la légende.

— J'ai toléré les Lonis et leur légende suffisamment de temps. J'ai eu tort de vous écouter, Butler, et de les faire entrer au gouvernement. Maintenant Dada va faire ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Je vais éliminer, une bonne fois pour toutes, cette tribu maudite.

Butler baissa les yeux pour qu'Obode ne puisse pas voir l'éclair de triomphe. Il valait mieux laisser croire qu'il détournait son regard pour lui dissimuler sa désapprobation. Maintenant que l'Orient et l'Américain avaient échappé au piège, c'était la meilleure solution. Laisser Obode les chasser, laisser Obode les tuer... et ensuite, lui, Butler, s'occuperait d'Obode. Il avait réussi à placer des hommes à lui dans des positions clés du gouvernement. Tous, ils allaient affluer pour lui apporter leur soutien. Les Lonis l'acclameraient comme l'homme qui réalisa la légende, et, avec un pays unifié, Butler conduirait le Busati vers le grand destin qui fut autrefois le sien.

— Dois-je mobiliser l'armée ? demanda Butler.

— L'armée ? Pour les Lonis et deux hommes ?

— Ces deux hommes viennent d'en tuer treize, fit remarquer Butler.

— Oui, mais ils n'avaient pas Big Daddy en face d'eux. Ni vous,

Butler. Une compagnie, et nous deux. Cela suffira largement à mettre un point final, et définitivement, aux Lonis et à leur légende.

— Vous avez déjà tenté d'éliminer les Lonis, lui rappela Butler.

— Oui, avant votre arrivée. Ils ont toujours disparu comme des moustiques dans le vent. Ensuite je me suis arrêté à cause de vous. Je vous ai écouté. Mais, cette fois, rien ne m'arrêtera, et je ne crois pas que les Lonis s'enfuient. (Il gratifia Butler d'un large sourire.) Après tout, le libérateur de la légende n'est-il pas arrivé parmi eux ?

Butler approuva de la tête.

— C'est ce qu'on dit.

— Eh bien, nous allons voir.

Butler salua, pivota et se dirigea vers la porte. Il avait la main sur la poignée lorsque l'arrêta la voix d'Obode.

— Général, il manque un détail à votre rapport.

Butler se retourna.

— Ah ?

— Vos femmes, que leur est-il arrivé ?

— Mortes. Elles sont toutes mortes.

— Bien, fit Obode. Vivantes, elles auraient pu parler. Et si elles avaient parlé, j'aurais peut-être été contraint de prendre certaines mesures contre vous, à titre d'exemple. Nous ne sommes pas encore prêts à défier le gouvernement américain.

Obode pensait sincèrement ce qu'il disait. Butler le savait bien, et c'était la raison pour laquelle il lui avait menti sans hésiter. Bientôt Obode serait mort, et les kidnappings lui seraient imputés.

— Mortes, toutes mortes, répéta Butler.

— Ne soyez pas si ennuyé, le consola Obode. Lorsque nous en aurons terminé avec ces maudits Lonis, je vous achèterai une nouvelle maison close.

Obode sourit, puis pensa à nouveau aux treize soldats morts par les mains de l'Américain et de l'Oriental.

— Il vaudrait mieux, Butler, prendre *deux* compagnies de soldats.

*

**

La princesse Saffah sortit de la hutte s'essuyant les mains avec une petite serviette.

— Elle dort maintenant, annonça-t-elle à Remo. Elle a été maltraitée. Son corps a été abusé.

— Je sais.

— Qui ? demanda Saffah.

— Le général Obode.

Saffah cracha.

— Ce porc hausa. Je suis contente que vous et le petit père soyez parmi nous car bientôt nous serons débarrassés de cet homme malfaisant.

— Comment ? interrogea Remo. Nous sommes ici dans les montagnes et lui est bien tranquille dans sa capitale. Quand nous rencontrerons-nous ?

— Demandez au petit père, il porte en lui les germes de la connaissance.

Elle entendit alors une légère plainte provenant de la hutte et, sans rien ajouter, elle retourna s'occuper de sa malade.

Remo traversa le village. Chiun n'était pas dans la case princière adossée à un pan de rocher pour une meilleure protection. Remo le trouva sur la place, au centre du village.

Chiun avait revêtu un kimono bleu que Remo reconnut comme étant celui des grandes cérémonies. Le vieillard surveillait les Lonis qui entassaient du bois et des brindilles dans un large trou qu'ils avaient creusé le matin même et qui faisait six mètres de long sur un et demi de large et trente centimètres de profondeur. Il était plein à ras bord de brindilles et de bûches sur lesquelles Remo remarqua comme de grosses pierres blanches et lisses de la taille d'un œuf d'autruche.

Pendant qu'il regardait, un des hommes y mit le feu. Rapidement le bois s'enflamma, et le trou ne fut plus qu'un gigantesque brasier. Chiun regarda pendant un moment puis dit :

— Acceptable. Mais n'oubliez pas de nourrir constamment le feu. Il ne doit pas faiblir, sous aucun prétexte.

Il se tourna alors vers Remo, attendant qu'il s'exprime.

— Chiun, j'ai à vous parler.

— Suis-je occupé à écrire mes mémoires ? Est-ce que je regarde mes merveilleuses histoires dans la boîte à images ? Parle !

— La légende des Lonis, précise-t-elle que c'est moi qui dois envoyer le salaud au tapis ?

— Elle dit que l'homme de l'Ouest, qui mourut une fois, réduira en poussière l'homme qui tyrannisait les Lonis. Est-ce que j'ai traduit en bon anglais ce que tu viens de dire ?

— C'est bon, reprit Remo. Je tenais tout simplement à ce qu'il soit clair entre nous que c'est moi qui m'occuperai d'Obode.

— Pourquoi cela t'est-il si important maintenant ? Après tout, c'est la Maison de Sinanju qui est endettée, pas toi.

— C'est très important, je veux la peau d'Obode. Vous n'avez pas vu ce qu'il a fait à ces filles ? Il est à moi. Je le tuerai, petit père.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que la légende fait allusion au général Obode ? demanda Chiun, puis il s'éloigna lentement.

Remo savait qu'il serait tout à fait inutile de le suivre et de l'interroger sur cette dernière remarque. Chiun ne parlait uniquement que lorsqu'il en avait envie.

Remo regarda à nouveau le brasier. Le bois sec avait rapidement lancé les flammes haut dans le ciel, et le feu déclinait déjà. Les Lonis s'affairaient à rajouter de nouvelles bûches, et Remo percevait, malgré le brouhaha et les interpellations, le bruit des pierres qui, sous l'intense chaleur du feu, craquaient puis éclataient. Un coup de vent ramena les flammes vers Remo et la soudaine chaleur lui brûla les poumons.

Son inspection fut interrompue par un hurlement provenant d'une colline qui surplombait le petit village. Remo regarda dans la direction du cri.

— *Tembo, tembo, tembo...*, ne cessait de répéter le garde qui sautait sur place tout en désignant du doigt la direction de la capitale, au-delà de la plaine desséchée.

Remo le rejoignit rapidement et suivit du regard la direction indiquée. Une grande tramée de poussière montait vers le ciel à peu près à quinze kilomètres d'eux, à travers la plaine. Il força ses yeux à travailler plus précisément et put bientôt distinguer des formes. Il y avait des jeeps pleines de soldats et, suivant le convoi motorisé, avançait lentement un troupeau d'éléphants montés également par des soldats.

Remo sentit la présence de quelqu'un à ses côtés. Il regarda. Un peu plus bas se tenait la princesse Saffah. Il l'aida à monter sur son rocher. Le garde hurlait toujours :

— *Tembo, tembo...*

— Pourquoi est-il si excité ? demanda Remo.

— « *Tembo* » signifie éléphant en dialecte loni, et dans la religion

loni, ils sont considérés comme des animaux du diable.

— Avec eux, aucun problème, dit Remo. Une cacahuète ou deux et les voilà heureux.

— Les Lonis cherchaient il y a très longtemps un symbole pour le bien et le mal, expliqua Saffah. Parce que c'était il y a si longtemps et qu'ils n'avaient pas encore de savoir, ils pensaient que les animaux incarnaient le mal et le bien, et comme il y avait tant de mal dans le monde, ils décidèrent que seul le *tembo* – l'éléphant – était suffisamment grand pour contenir toute la misère. Depuis, les Lonis ont peur de cet animal. Ça m'étonne qu'Obode soit assez rusé pour faire appel aux éléphants.

— C'est Obode ? demanda Remo, soudain très intéressé.

— Ce ne peut être que lui. Le temps approche, le petit père a commencé le feu de la purification.

— Oui, mais n'attendez pas trop du petit père. Obode m'appartient.

— Ce sera comme le souhaite le petit père.

Elle sauta du rocher et s'en alla. Derrière son dos, Remo murmura :

— Comme le désire le petit père. Non, petit père. Oui, petit père. Allez vous faire foutre, petit père ! Obode est pour moi.

Soudain il réalisa que son job serait bientôt terminé, qu'il pourrait rentrer. Il ramènerait la fille en Amérique, ferait son rapport à Smith sur ce qui s'était passé, sur la disparition de Lippincott, puis il pourrait effacer de sa mémoire ce pays paumé oublié de Dieu.

CHAPITRE XIV

Obode et ses soldats installèrent leurs camps au bas des collines dans lesquelles se trouvaient les Lonis. Et toute la journée la tension monta dans le village.

Remo resta avec Chiun dans sa hutte essayant de lui faire la conversation.

— Ces gens-là n'ont rien dans les tripes, dit-il.

Chiun fredonnait, les yeux fixés sur le brasier à l'autre bout de la place. La chaleur intense qui s'en dégagait faisait vibrer l'air tout autour et la fumée jaillissait vers le ciel par grandes bouffées noires.

— Ils mouillent, les mecs, insista Remo. Rien qu'à voir ces pauvres éléphants d'Obode, ils n'ont qu'une seule envie : s'enfuir !

Insensible Chiun contemplait toujours le feu, au loin, et fredonnait tout bas.

— On se demande comment la Maison de Sinanju a pu se faire piéger dans une affaire pareille, les Lonis n'en valent pas la peine.

Chiun fredonnait. Exaspéré, Remo continua :

— Autre chose, cette histoire de feu rituel ne me plaît pas du tout. Je ne vais pas vous laisser courir le moindre risque de...

Lentement, Chiun tourna son regard vers Remo.

— Il existe un proverbe loni : Jogoo likiwika lisiwiwe kutakucha.

— Ce qui veut dire ?

— Même sans le chant du coq, l'aube se lève.

— En d'autres termes, que cela me plaise ou non, vous allez faire ce que vous allez faire ?

— Comme tu apprends vite ! fit Chiun souriant et il retourna à la contemplation de son feu.

Remo quitta la hutte et erra dans le village. Partout il entendait la même chose :

— Tembo, tembo...

La population était bouleversée à cause de quelques éléphants ! Ils feraient mieux de se préoccuper des soldats d'Obode et de leurs fusils. Ça ne valait même pas la peine de sauver ces paumés. Beurk !

Remo était irrité et mal dans sa peau. Mais, petit à petit, il comprit qu'il pouvait passer sa mauvaise humeur sur Obode. Plus il y pensait, plus il était content.

Tard cette nuit-là, complètement nu, Remo se faufila entre les sentinelles du village. Il ne revint que bien après minuit. Silencieusement il repassa à nouveau entre les gardes et se glissa dans sa hutte. Immédiatement il sentit la présence de quelqu'un à l'intérieur. Son regard balaya la case au mobilier spartiate. Il distingua une forme allongée sur la pailleasse d'herbe qui lui servait de lit.

Il s'approcha et la forme se tourna vers lui.

Dans la faible lueur mouvante du brasier qui brûlait au-dehors, il reconnut la princesse Saffah.

— Vous étiez parti, dit-elle.

— J'en avais assez d'entendre tout le monde crier *tembo, tembo* ! Il fallait que je fasse quelque chose.

— Bien, fit-elle. Vous êtes un homme courageux.

Elle leva ses mains vers lui avec un sourire tendre.

Remo y fut très sensible.

— Venez, murmura-t-elle.

Remo s'allongea sur la pailleasse à ses côtés et elle l'entoura de ses bras.

— Demain, lorsque le soleil sera haut dans le ciel, vous ferez face à votre défi. Maintenant je vous veux.

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas plus tard ?

— Ce qui existe entre nous ne connaîtra peut-être pas de lendemain. J'ai le pressentiment qu'à partir de demain rien ne sera pareil.

— Vous pensez que je vais perdre ? demanda Remo.

Tout le long de son corps chaud et vigoureux il sentit la fraîcheur noire de sa peau d'ébène.

— Chacun peut perdre un jour, Remo. C'est pourquoi on doit saisir la victoire quand on peut. Nous connaissons la nôtre maintenant. Quel que soit le jour de demain, nous garderons à jamais notre victoire dans notre souvenir.

— À la victoire ! clama Remo.

— À nous ! répondit Saffah, et, d'un bras étonnamment puissant, elle amena Remo sur elle. Je fus conçue Loni et je suis née princesse, maintenant faites de moi une femme.

Elle mit la main de Remo sur sa poitrine.

— Dieu vous a faite femme.

— Non, Dieu m’a créée femelle. Seul un homme peut me rendre femme. Seulement vous, Remo, seulement de cette façon.

Remo la pénétra et la connut. Il peut être écrit en toute vérité qu’à cette heure-là elle devint une femme accomplie. Quand ils eurent tous deux fini et que les premiers rayons du soleil rosirent le ciel, ils dormaient côte à côte, homme et femme, couple selon le dessein de Dieu.

Et pendant qu’ils se reposaient, le général Obode, lui, se levait.

L’aube venait à peine d’apparaître lorsqu’il écarta les rideaux devant l’ouverture de sa tente circulaire. Se grattant l’estomac, il sortit dans la brume de l’aurore et il n’aima pas du tout ce qu’il vit.

Ses yeux de sergent-major scrutèrent rapidement le camp.

Le feu était éteint, les sentinelles aux quatre coins du campement n’étaient pas à leur poste. Un trop grand silence régnait. Il y a immobilité et immobilité, celle-ci était mauvaise. Quand les vigies dorment à poings fermés, il y a une sorte de calme. Ce n’était pas ça. C’était la mort qui était là, descendue comme une brume sur le campement, la mort qui immobilisait toute la nature environnante.

Obode s’avança et donna quelques coups de pied dans les cendres du feu de camp. Pas la moindre étincelle. Il inspecta les alentours. À côté de sa tente se trouvait celle du général Butler, les deux rideaux baissés. Un peu partout dans le camp traînaient les sacs de couchage vides de ses soldats. Il entendit un son venant d’un peu plus loin et leva les yeux. Là-bas on avait attaché les éléphants à des arbrisseaux, mais on ne pouvait pas les voir à cause des broussailles. Malgré ses pressentiments, Obode sourit. L’idée d’amener les éléphants était excellente, la crainte que les Lonis éprouvaient à leur égard était tenace et traditionnelle.

Ils avaient dû les voir arriver avec Obode et ils étaient sûrement terrifiés. Aujourd’hui, Obode et ses soldats envahiraient le village principal des Lonis, et les Lonis considéreraient le massacre comme un épisode historique inévitable. Ah oui, l’idée était géniale. Tous les grands conquérants s’étaient servis d’éléphants : Hannibal et... enfin de toute façon Hannibal et Obode. Cela suffisait comme preuve : l’invincible éléphant, le signe du conquérant !

Il pensa un instant réveiller Butler, mais préféra le laisser dormir. Aujourd’hui la situation exigeait un militaire, un vrai militaire, pas un joueur de football même très brave et très loyal. Il se fraya un chemin à travers les broussailles. Devant lui, à quarante mètres, il vit les

vagues silhouettes grises des éléphants. Là aussi, quelque chose n'allait pas. Leurs formes puissantes et grises paraissaient en quelque sorte ramollies, tassées. Mais qu'est-ce qu'il y avait donc devant eux sur le sol ? Obode avançait lentement le cœur battant. Plus que trente mètres, puis vingt. Enfin, il distingua les objets et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

La silhouette des éléphants lui parut arrondie car ils n'avaient plus de défenses. Comme la phalène attirée par la flamme, il s'approcha encore. Les défenses des trois éléphants avaient été sectionnées presque à la base. Il ne leur restait plus que des moignons d'ivoire, cassés, fendus, acérés.

Quant au tas devant eux c'était ses soldats, et il n'eut pas besoin d'y regarder de plus près pour s'assurer qu'ils étaient morts. Les corps empilés étaient tordus, des bras et des jambes sectionnés, éparpillés un peu partout, et les six défenses d'éléphants traversaient la poitrine de six d'entre eux.

Horrifié, Obode s'avança encore, comme mû par l'instinct du devoir, un vieux reste de tradition qui veut que le sergent-major soit sûr des faits pour pouvoir fournir un rapport détaillé au commandant. Au sol, près du pied d'un soldat, il remarqua un morceau de papier. Il le ramassa. C'était un message écrit au crayon sur le dos d'un papier militaire qui devait appartenir au soldat.

Obode,

Je t'attends au village des Lonis.

C'était tout, ni nom, ni signature.

Obode regarda autour de lui. Il avait emmené deux compagnies de soldats. Il devait bien en rester quelques-uns, les corps entassés devant lui ne faisaient pas le compte.

— Sergent ! hurla-t-il.

Son appel roulait, étrange, au-dessus des champs, au-dessus de la broussaille. Butler pouvait presque entendre le son de sa voix diminuer au fur et à mesure qu'il s'éloignait, se perdant dans le lointain, dans l'immense plaine busatienne.

Deux compagnies entières ?

Obode contempla la note qu'il tenait à la main, réfléchit profondément pendant dix secondes entières, puis laissa tomber le papier et se mit à courir.

— Butler ! cria-t-il en approchant de la tente voisine de la sienne.

Le général Butler sortit, encore endormi, se frottant les yeux.

— Oui, monsieur le Président ?

— Dépêchez-vous, mon vieux, on fout le camp en vitesse !

Butler secoua sa tête essayant de comprendre ce qui se passait ce matin. Obode le bouscula en se précipitant dans sa propre tente. Butler parcourut le camp du regard. Rien de vraiment particulier. Sauf... sauf qu'il n'y avait pas un soldat à l'horizon. Il suivit Obode dans sa tente.

Obode s'escrimait pour enfiler sa chemise blanche.

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur le Président ?

— Je vais vous dire ce qui ne va pas, on s'en va.

— Où sont les soldats ?

— Ou ils sont morts ou ils ont déserté. Tous, répondit Obode. Les éléphants n'ont plus de défenses. On s'en va, et vite, parce que je ne tiens pas à rencontrer quelqu'un qui peut décimer mes soldats et estropier mes éléphants dans la nuit sans un bruit, sans laisser de trace. On fout le camp !

Obode passa devant Butler sans lui donner le temps de parler. Lorsque Butler sortit à son tour, le soleil commençait à poindre, et Obode était assis au volant d'une jeep. Il tourna la clé de contact pour faire démarrer le moteur, mais rien ne se produisit. En jurant, il essaya encore, puis sauta à terre lourdement et courut vers un autre véhicule. Même résultat.

Butler s'avança et souleva le capot. Le moteur était en bouillie. La batterie était fendue en deux, les câbles arrachés, et le distributeur n'était plus que poussière noire.

Butler inspecta les quatre autres jeeps. Il trouva partout le même spectacle. Il secoua la tête.

— Désolé général, fit Butler, quoiqu'il ne fût pas sûr d'être si désolé que ça, où qu'on aille ça sera à pied.

Obode regarda Butler.

— Dans cette région nous n'avons pas une chance, même les Lonis nous ramasseraient comme des mouches.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, monsieur le Président ?

Obode abattit violemment son poing sur le volant qui se fendit sous le choc. La jeep tangua mollement.

— Nom d'un chien ! hurla Obode. Nous ferons ce que font toutes les armées. Nous chargerons !

CHAPITRE XV

Remo dormait encore quand la princesse Saffah se glissa silencieusement hors de la hutte pour se rendre dans celle où dormait Hillary Butler.

Saffah ne savait pas quel sentiment la tourmentait depuis son réveil. Toute sa vie elle avait attendu que s'accomplisse la légende, et maintenant que les hommes annoncés étaient parmi eux, que le pouvoir serait bientôt restitué aux Lonis, elle se sentait mal à l'aise.

Les légendes ne sont pas simples. Elles peuvent se réaliser de nombreuses façons. Un moment on avait cru, par exemple, que Butler était le Maître. Comme il avait abandonné sa vie en Amérique pour devenir un frère Loni, on pouvait en quelque sorte dire qu'il était mort. Et son retour au village correspondait à la prédiction, des enfants Lonis rentrant chez eux. C'est ce qu'elle avait pensé et elle s'était trompée.

Elle pouvait se tromper encore une fois, après tout. « Tu te conduis comme un enfant stupide, se raisonna-t-elle. Obode ? C'est bien lui le méchant de la légende que Remo doit affronter aujourd'hui, n'est-ce pas ? Et petit père, il n'y a pas de doute, c'est lui qui purifiera les Lonis ! Bien sûr. Mais comment ? Comment ? »

Saffah se courba pour rentrer dans la case où dormait la jeune Américaine. Elle s'agenouilla sans bruit à côté de la jeune femme qui respirait calmement, un léger sourire flottant sur ses lèvres. Elle guérira tout à fait pensa Saffah, car qui peut rêver, vit.

Elle étendit sa main d'ébène qu'elle posa délicatement sur le bras blanc d'Hillary qui ne broncha pas. Saffah regarda le contraste. Pourquoi tant d'histoires pour la couleur de la peau ? Ce n'était que de la peau. Quelle soit noire, blanche ou jaune, comme celle de petit père, seul comptait ce qu'il y avait en dessous : l'âme, le cœur, l'esprit. Elle regarda Hillary Butler en pensant que ce devait être la même chose pour les tribus ? La haine entre les Hausas et les Lonis s'éteindrait s'ils parvenaient à se considérer mutuellement comme des être humains, certains bons, d'autres méchants mais chacun différent de l'autre.

Elle serra le bras d'Hillary, doucement, tendrement.

Chiun était levé depuis longtemps quand Remo alla le rejoindre à côté du brasier. Le feu avait couvé sous les cendres toute la nuit, et en ce moment on y jetait des herbes sèches et des brindilles. Selon les instructions méticuleuses de Chiun, quelques villageois disposèrent des feuillages dégoulinants d'eau qui se mirent à crépiter sur les pierres blanches brûlantes. Aussitôt de la vapeur se dégagea, en gros nuages, et les branchages laissaient échapper de la fumée en traînées paresseuses comme des serpents rassasiés.

— C'est pour un barbecue ? demanda Remo. Est-ce qu'il vous faut un canard ? Je descends tout de suite chez le boulanger acheter des pains à hamburger si vous me le demandez gentiment.

— Pourquoi t'efforces-tu à paraître vulgaire ? demanda Chiun. Alors qu'en vérité cela t'est aussi naturel que le sommeil.

Ils furent interrompus par un rugissement. Derrière eux, le long du chemin qui bordait les huttes, débouchèrent Obode et Butler, se dirigeant vers la place du village. Obode qui ouvrait la marche, beuglait comme un buffle harcelé par des mouches et des taons.

— Sales lâches ! Espèces de femmelettes ! Le général Obode est là. Sortez de vos trous, bande de pleutres, tueurs de moustiques.

En un instant la place fut déserte. Les quelques hommes qui s'y trouvaient avaient disparu comme par enchantement. Il n'y restait plus que Chiun et Remo près du brasier. Butler et Obode s'arrêtèrent à vingt mètres d'eux.

Les quatre hommes se défiaient du regard.

D'une hutte située entre les quatre hommes sortit la princesse Saffah. Elle se tint sur le seuil, immobile et majestueuse, vêtue de sa courte tunique blanche, fixant impérieusement Obode qui continuait à appeler les hommes lonis au combat, un à un ou tous, ensemble.

— Que ta bouche se taise, bête braillante ! ordonna finalement Saffah.

— Qui es-tu ? cria Obode après un moment de stupeur.

Il était saisi par la beauté de Saffah. Remo le remarqua.

— Je suis Saffah, première princesse de l'Empire Loni, et je t'ordonne de te taire.

— Tu ordonnes ? Tu ordonnes ? Je suis le général Dada Obode, président de Busati, commandeur de cette terre, et c'est moi qui donne des ordres.

— Peut-être dans tes bordels, dans ta capitale infestée, mais ici tu

ne peux que te taire. Nous sommes contents que tu sois venu, général.

— Lorsque j'en aurai terminé avec ce que je suis venu faire, peut-être seras-tu moins contente...

Saffah frappa trois coups dans ses mains. Lentement, de toute évidence à contrecœur, les Lonis sortirent de leurs huttes, les femmes et les enfants devant, suivis des hommes.

— Nous sommes néanmoins heureux que tu sois venu, reprit-elle en souriant pendant que les hommes lonis s'approchaient d'Obode et de Butler.

« Et vous Butler, ajouta-t-elle, vous avez bien fait d'attirer cette bête grossière dans notre village.

Butler salua la princesse d'un léger hochement de tête, au même moment, celle d'Obode se tournait vers lui comme si elle était montée sur ressorts.

Soudain le président de Busati comprit toute une série de choses. Le traître, c'était Butler. Il rugit et se rua sur le Noir américain qui, surpris par l'attaque, tomba en arrière sous le poids de son assaillant. Sur un signal de Saffah, les Lonis s'emparèrent d'Obode, le maintenant loin de Butler.

Chiun et Remo avancèrent vers Obode qui fixait Butler, le regard chargé de haine.

— Lâche, traître ! Chien de Loni ! cracha Obode.

— Bienvenue chez mon peuple, gros cochon, répondit Butler.

— Tu n'as même pas le courage de l'assassin ! répliqua Obode. Car tu as craint de prendre toi-même ma vie alors que tu aurais pu le faire tant de fois puisque je te faisais confiance. Au lieu de cela tu as préféré me livrer à ce troupeau de moutons.

— C'est une question de discrétion, général, d'humilité si je puis dire.

— De lâcheté ! rugit à nouveau Obode. Les armées que j'ai connues t'exécuteraient comme un chien ! Tu ne vaux pas mieux !

Au milieu du chaos, au-dessus du bruit des paroles, s'éleva la voix de Chiun :

— Silence. Le Maître de Sinanju vous ordonne d'arrêter vos langues de femmes.

Obode se tourna vers Chiun et l'inspecta du regard comme s'il le remarquait pour la première fois. Le Président de Busati dominait le frêle Oriental de plus de quarante centimètres. Son poids faisait bien trois fois celui de Chiun.

— Vous êtes le Maître de la légende ?

Chiun approuva de la tête.

Obode éclata de rire rejetant sa tête en arrière pour offrir sa joie au ciel.

— Petit moustique, écarte-toi sinon je t'écrase.

Chiun croisa les bras et regarda Obode dans le blanc des yeux. Derrière lui, la place était maintenant noire de monde. Tous gardèrent le silence comme pour écouter une scène de ménage dans la case d'à côté.

Remo se tenait près de Chiun et dévisageait froidement Obode. Finalement les yeux du Président rencontrèrent les siens. Condescendant, il demanda :

— Et vous ? Vous êtes l'autre gnome de ce conte de fées ?

— Non, répliqua Remo. Je suis le chef cornac des éléphants et le mécanicien pour toutes les jeeps du coin. Avez-vous fait une agréable promenade ?

Sur le point de répondre, Obode s'arrêta comme si soudain il réalisait qu'il était le prisonnier d'un nombre écrasant d'ennemis. Pour la première fois de sa vie, il comprit que la mort, la sienne, était plus qu'une éventualité.

— Tuez-le ! lança Butler. Abattons-le pour mettre fin à la malédiction des Lonis.

— Vieille fourmi, dit Obode à Chiun, comme c'est apparemment toi le chef, je te demande de me tuer comme un homme quand tu le feras.

— Mérites-tu une belle mort ?

— Oui, fit Obode. Parce que j'ai toujours donné à un homme la mort d'un homme et je me suis efforcé d'être juste. En mon temps j'ai lutté au corps à corps avec des régiments entiers, et jamais personne n'a craint d'essayer de me battre à cause de mon rang.

— La lutte est une excellente manière d'apprendre l'humilité, remarqua Chiun. C'est bien une faiblesse hausa que leur muscle le plus développé soit la langue. Viens, je vais t'apprendre l'humilité.

Il se dirigea vers le centre de la place puis se retourna pour faire face à Obode. Remo le rejoignit :

— Chiun, il est à moi, vous étiez d'accord !

— Silence ! ordonna Chiun. Crois-tu que je te priverai de ton plaisir ? Il est écrit dans la légende ce que tu dois faire. Tu le feras. Tu n'en feras pas plus.

Il lança aux Lonis qui retenaient Obode :

— Lâchez-le !

Chiun portait son ge blanc, le pantalon court et la veste blanche connus en Occident comme étant l'uniforme du karaté. Une ceinture blanche fermait la veste, ce que Remo reconnut comme étant un acte d'humilité de la part du Maître, car dans les arts martiaux occidentalisés, la ceinture blanche symbolise le débutant, la ceinture noire indique le degré le plus accompli et une gamme de couleurs, les stades intermédiaires. Puis, au-delà de la ceinture noire, au-delà du savoir de simples experts, il y avait la ceinture rouge, remise à une poignée d'hommes de grand courage, de grande sagesse et de grande distinction. Le Maître de Sinanju, premier parmi ces hommes, était autorisé à porter cette ceinture. Mais Chiun avait choisi la ceinture du débutant, et, comme l'aurait fait un néophyte, il l'avait bien serrée autour de sa taille.

Debout, devant le brasier où les feuillages constamment humectés continuaient à dégager de la vapeur, il fit signe à Obode de le rejoindre.

— Viens ici, toi, la grande bouche.

Ses bras soudain libres, Obode fonça en avant puis ralentit et s'arrêta.

— Ce n'est pas honnête, dit-il à Chiun. Je suis trop fort. Je lutterai avec ton ami.

— Il n'est guère plus humble que toi. Le Maître doit t'apprendre, répondit Chiun, impérial. Viens si tu oses.

CHAPITRE XVI

Obode avança, presque à contrecœur, ses lourdes bottes soulevant de petits nuages de poussière à chaque pas. Puis il s'arrêta levant une main devant lui en signe de paix à l'intention de Chiun.

— On dit que les Hausas sont braves et courageux. Serais-tu donc l'exception à cette règle ? Viens, je vais rendre le combat plus égal, fit le Maître.

De sa veste, Chiun tira un carré de soie blanche qui ne faisait pas plus de vingt centimètres de côté qu'il étendit soigneusement à terre devant lui. Il s'y installa. Ses pieds nus ne froissaient même pas l'étoffe.

— Allons, grande bouche, je t'attends.

Obode haussa ses épaules massives puis déboutonna sa chemise d'uniforme. La vue de son dos puissant, luisant sous le soleil africain, souleva un murmure parmi les spectateurs.

Il laissa tomber sa chemise à terre. Remo la ramassa puis alla se mettre à côté du général William Forsythe Butler. Obode ôta finalement ses bottes, il ne portait pas de chaussettes.

Face à lui se tenait ce pauvre vieillard pathétique et frêle de quatre-vingts ans, n'ayant jamais réussi à peser cinquante kilos, qui, impassible, attendait les bras croisés, transperçant de son regard ardent la masse de muscles qui s'avavançait.

Remo se tourna vers Butler :

— Willie, je parie deux dollars sur le petit vieux.

Butler refusa de répondre.

— J'irai doucement, vieillard, promit Obode plongeant sur Chiun ses bras puissants largement écartés.

Chiun resta immobile sur son carré de soie, laissant Obode l'engloutir dans les replis de ses muscles noirs. Obode referma ses mains derrière Chiun, puis arquas son dos pour soulever le vieil homme comme il l'aurait fait pour une poubelle. Mais les pieds de Chiun demeurèrent collés au sol. Obode fit un nouvel effort qui faillit le faire tomber en arrière. Chiun restait enraciné.

Le Maître déplaça alors ses bras avec une lenteur délicate et majestueuse. Les mains tendues en avant il toucha deux points à

l'intérieur des bras d'Obode. Comme s'il avait reçu une énorme décharge électrique, le président de Busati lâcha aussitôt sa prise, et ses bras furent violemment rejetés en arrière.

L'Africain secoua la tête pour chasser la douleur nerveuse intense, puis attaqua de nouveau Chiun, sa main gauche fouillant l'espace devant lui cherchant la prise de contact classique de l'aïkido.

La main d'Obode se lança en avant pour saisir l'épaule du vieil Oriental, resté parfaitement immobile. Le Président effectua néanmoins un très beau vol plané, car en se projetant en avant, son corps franchit la ligne de force du Maître de Sinanju. L'atterrissage fut moins élégant et lui arracha un long « ouille ! »

Chiun tourna lentement sur son carré de soie jusqu'à ce qu'il soit de nouveau face à Obode, étendu au sol. Des vagues de rire secouèrent l'assemblée alors que ce dernier se mettait péniblement à genoux.

— Silence ! Silence ! ordonna Chiun. À moins que l'un d'entre vous ne souhaite prendre sa place ?

Les ricanements cessèrent. Remo murmura à Butler :

— T'as les deux dollars ?

Secrètement, Remo était un tout petit peu surpris de la facilité avec laquelle Chiun maniait Obode. Pas que ce dernier présente le moindre danger pour le Maître, mais Chiun était un assassin et combien de fois n'avait-il pas répété à Remo qu'un professionnel ne cherchant pas à tuer son adversaire dans un combat, quelle qu'en soit la raison, est plus vulnérable que l'homme moyen. Dans pareil cas, la concentration se dilue et une partie de cette force se retourne inéluctablement contre son auteur. Malgré cela, Chiun s'amusait avec Obode, faisant bien attention de le garder en vie sans que cela semble représenter le moindre danger pour lui. Ce devait être encore là une des raisons pour lesquelles il n'y avait qu'un Maître de Sinanju, pensa Remo.

Obode, de nouveau debout, tourna vers Chiun un regard interrogateur, puis se rua vers lui. Le vieillard ne bougea pas, mais lorsqu'Obode fut à sa portée, une main jaillit silencieuse et rapide comme l'éclair. Elle frappa Obode à la clavicule et ce dernier s'effondra comme une masse pour ne plus bouger. Le président de Busati n'était qu'un tas recroquevillé sur lui-même, couvert de poussière.

Chiun fit un pas en arrière, ramassa son carré de soie, l'épousseta, le plia très soigneusement et le remit dans sa veste.

— Occupez-vous-en, dit-il, ne s'adressant à personne en particulier. Attachez-le à ce poteau.

Quatre Lonis lâchèrent leurs lances et s'avancèrent dans l'arène. Ils s'emparèrent d'Obode par les mains et par les pieds et le tirèrent tant bien que mal vers un poteau planté un peu plus loin. Deux d'entre eux soutinrent Obode inconscient pendant que les deux autres, lui levant les bras, lui attachèrent les poignets à un anneau de fer qui pendait à deux mètres cinquante du sol.

Peu à peu Obode reprit conscience. Pendant ce temps, Chiun se tourna vers Saffah.

Elle saisit derrière elle un petit brasier doré semblable à un *hibachi* japonais, et, le tenant par les anses, le porta vers Chiun.

Les vagues de chaleur et la lumière incandescente des charbons ardents qu'il contenait formaient une aura autour du récipient doré. Elle le déposa aux pieds de Chiun qui le fixa un instant.

Le lourd silence qui régnait fut subitement interrompu par le cri d'une sentinelle postée au nord, sur une colline surplombant le village.

— Loni, Loni, Loni..., criait-elle frénétique.

Remo se tourna vers la sentinelle. Elle agitant un bras vers le nord. Il décida d'aller voir de quoi il retournait. Arrivé à côté d'elle, il découvrit au loin un long cortège qui se dirigeait vers eux. Forçant sa vue, Remo reconnut en ces hommes grands, minces et robustes, et en ces femmes, souples et belles, d'autres Lonis. Deux femmes qui marchaient en tête de cette étrange procession arrêtaient son attention. Elles étaient grandes, leurs visages noirs comme la nuit, impassibles et nobles. Remo pensa immédiatement qu'il s'agissait des deux sœurs de Saffah.

Il reporta son attention sur Chiun. Le Maître, assis en position du lotus au centre de la petite place, les yeux fermés, le visage penché vers le brasier de charbons ardents posé au sol devant lui, était en prière.

Remo l'observa. Le Maître se concentrait au maximum, mais il n'y avait aucun moyen de savoir ce qu'il pensait ou ce qu'il faisait. Tout ça n'était pas très clair. C'était lui qui devait tuer le méchant, alors pourquoi Chiun avait-il insisté pour lutter avec Obode ? Pourquoi ne pas l'avoir tout simplement remis entre les mains de Remo ? Et cette purification par le feu que devait effectuer Chiun, de quoi s'agissait-il au juste ? Et ces sottises sur le sacrifice éventuel du Maître ? Si c'était dangereux, Remo s'y opposerait fermement. Un point c'est tout.

Les nouveaux arrivants pénétraient dans le village. Ils étaient des centaines, hommes, femmes et enfants. Les deux femmes en tête se précipitèrent embrasser leur sœur Saffah.

Il fallut un quart d'heure pour que tous se retrouvent sur la petite

place. Remo contempla ce qu'il restait du soi-disant Empire Loni, le plus grand de toute l'histoire africaine : cinq cents hommes, femmes et enfants. Juste de quoi occuper un groupe d'H.L.M. à Newark, mais certainement pas de quoi créer un nouvel empire. Tous les Lonis l'entouraient maintenant silencieusement. Au centre d'un espace pas plus grand qu'un ring de boxe, le Maître demeurait assis, impassible.

Obode s'était réveillé et se demandait visiblement ce qu'il se passait. Son visage tournait de droite à gauche à la recherche d'une explication, d'un visage ami. Il aperçut le général William Forsythe Butler dans la foule et cracha avec mépris.

Dans sa hutte, Hillary Butler, se réveillait doucement. Il y avait trop de bruit, et il faisait trop chaud pour continuer à dormir. Pour la première fois depuis son arrivée au village Loni, Hillary Butler décida de se lever et d'aller voir à quoi ressemblait l'endroit où elle se trouvait. Mais, avant, elle se reposerait encore quelques minutes.

Saffah s'avança vers Chiun. Arrivée devant lui, elle le fixa au-dessus des ondes de chaleur émanant du petit brasier doré et dit :

— C'est un grand moment, petit père. La légende commence. Les enfants lonis sont à la maison.

Chiun se leva d'un seul geste fluide et ouvrit les yeux. Il se tourna vers les hommes qui continuaient à asperger d'eau les branchages couvrant le grand feu et hocha la tête. Ils posèrent leurs jarres. Chiun se retourna, puis, croisant ses mains, s'adressa à la foule :

— La légende est vérité, entonna-t-il. Les enfants lonis rentrent chez eux. Mais, dites-moi, les Lonis sont-ils vraiment revenus ? Ceux que je vois ici sont-ils ceux que servit mon ancêtre autrefois ? Qu'ont à voir ceux qui, aujourd'hui, haïssent les Hausas, tremblent devant les éléphants et fuient comme des enfants dès qu'ils entendent un bruit dans la nuit, avec les Lonis qui apportèrent justice et lumière dans un monde de ténèbres, il y a de nombreuses années ?

Chiun se tut et regarda silencieusement la foule qui l'encerclait, s'arrêtant sur chaque visage comme s'il cherchait une réponse.

Personne ne parla, et Chiun poursuivit :

— La légende dit que les enfants Lonis rentreront. Puis que l'homme qui marche dans les chaussures de la mort doit détruire celui qui enchaîne les Lonis, ensuite le Maître de Sinanju doit purifier le peuple Lonis par les rites du feu. Mais le Maître observe et se demande si le peuple loni peut être racheté.

Remo et Butler, côte à côte, fixaient Chiun avec la même intensité, chacun avec des pensées tout à fait différentes. « Il va renoncer, pensait Remo, mais la Maison de Sinanju rembourse-t-elle dans ces

cas-là ? » Quant à Butler il sondait les profondeurs de sa satisfaction. Rien ne s'était passé tout à fait comme il l'avait prévu, mais tant pis. Il semblait clair qu'avant la fin de la journée Obode serait mort. Les Lonis soutiendraient la prise de pouvoir de Butler tout comme le feraient la majeure partie du cabinet présidentiel et les chefs de l'armée. C'était une belle journée pour William Forsythe Butler, prochain Président de Busati.

— Où est cette noblesse qui autrefois emplissait les cœurs lonis ? clama Chiun. Envolée comme de la fumée, se répondit-il.

Puis il se pencha et retira du petit récipient doré, deux poignées de charbons ardents. Lentement, ne semblant pas ressentir de brûlure, il les éparpilla sur le sol.

La foule haletait.

— Réunis, les charbons deviennent feu, mais, séparés, que charbons qui meurent vite. Il en est de même avec les hommes. Un peuple est grand quand chacun participe aux traditions de sa grandeur.

Il s'accroupit de nouveau et continua à répandre les charbons. Derrière lui, les feuilles et les brindilles se consumaient sans flammes, mais dégageaient une forte chaleur rivalisant avec le soleil ardent.

Dans sa hutte, Hillary Butler ne pouvait plus dormir. Elle se leva, agréablement surprise de constater que la robe qu'elle portait était toute propre. Elle savait maintenant qu'elle était sauvée. La maison maudite, l'homme sur le bateau, tout cela était de l'histoire ancienne. Bientôt elle retournerait chez elle et se marierait comme prévu. Elle avança légèrement flageolante vers la porte de la hutte avec le pressentiment que tout irait bien maintenant.

Devant la case, se tenait Remo et le général Butler.

— Willie, disait Remo entourant d'un bras de conspirateur les épaules de son voisin, t'étais vraiment un crack du football américain et ton équipe l'une des meilleures. Explique-moi quelque chose qui m'a toujours intrigué. Pourquoi, vous autres, fallait-il qu'à chaque match vous annonciez d'avance la différence de score par laquelle vous promettiez de l'emporter ? Vous étiez les grands favoris, alors pourquoi promettre cinq points d'écart alors que vous n'avez jamais fait mieux que trois ? Je n'ai jamais compris ce besoin d'exciter les spectateurs à l'avance en leur faisant miroiter l'exploit. Ça m'en a coûté du fric. Mais quel risque stupide pour l'équipe ! Le public pouvait vous en vouloir. Vous n'aviez pas besoin de cette vantardise pour attirer les foules. Ça marchait bien pour vous, l'argent était facile, les pros sont bien payés. Tu vas quand même pas me dire que

vous étiez esclaves du score !

Hillary Butler sortit de la hutte et cligna des yeux dans la clarté crue du soleil. Juste devant elle, elle aperçut Remo, un bras passé autour des épaules d'un Noir en uniforme blanc. Elle sourit. Il avait été si gentil avec elle.

— Foutez-moi la paix ! cria William Forsythe Butler, et, levant la main droite, il repoussa Remo.

À ce moment-là quelque chose sur sa main brilla au soleil. C'était une bague. Une alliance en or faite de plusieurs petites chaînettes.

Hillary Butler avait déjà vu cette bague, une seule fois, sur la lourde main noire qui maintenait la compresse de chloroforme sur son nez et sa bouche.

Elle se mit à hurler.

Remo se retourna. Tous les yeux se portèrent sur elle. La jeune Blanche restait là, immobile, la bouche grande ouverte, les yeux exorbités. Son index droit s'éleva lentement montrant un point. Remo vint à ses côtés.

— Oh, Remo ! fit-elle. Vous l'avez...

— Je l'ai ? Ah oui, vous voulez parler d'Obode ? dit Remo. On l'a attaché là-bas.

— Non, non, pas Obode ! Celui-là ! gémit-elle, montrant Butler du doigt. C'est lui qui m'a enlevée ! C'est lui !

— Lui ? demanda Remo indiquant à son tour Butler du doigt.

Elle approuva de la tête, puis se mit à trembler de tous ses membres.

— Ce vieux Willie ? s'étonna Remo.

— Celui-là ! indiqua Hillary, son doigt tremblant désignant toujours Butler.

D'un seul coup, tout s'effondra pour William Forsythe Butler. Mais peut-être lui restait-il encore une chance ? Il fendit la foule, se précipitant vers Obode tout en dégainant son revolver. En tuant Obode, peut-être pouvait-il encore s'en sortir ? Il déclarerait ensuite avoir enlevé la fille sur les ordres du Président.

Il visa, prêt à tirer. Soudain le revolver lui tomba des mains, soulevant un petit nuage de poussière lorsqu'il toucha terre. Chiun était à ses côtés. Butler s'arrêta net.

— Tu as nui au peuple Ioni, dit Chiun. Espérais-tu un jour être le roi de cette terre ? Pensais-tu pouvoir enchaîner non seulement les Hausas mais également les Lonis ?

Chiun éleva la voix. Butler, lentement, reculait.

— Tu as disgracié le peuple Ioni. Tu ne mérites pas de vivre.

Butler pivota alors, décidé à fuir, mais la foule formait une barrière infranchissable qui ne s'ouvrit pas. Il se retourna, Chiun s'éloignait, et Remo apparut.

— C'était donc toi, Willie ?

— Oui, siffla Butler, le son guttural des Lonis résonnant dans sa gorge, trahissant sa fureur. J'ai fait payer aux Blancs ce qu'ils ont fait au peuple Ioni.

— Désolé, Willie, fit Remo, se souvenant des filles qu'il avait dû achever. Tu étais un bon *cornerback* mais tu sais comment c'est, on ne discute pas avec une légende.

Il s'avança sur Butler qui se redressa de toute sa taille.

Il était plus grand que Remo, plus lourd et probablement plus fort. Ce salaud de Blanc n'avait jamais oublié une seconde qu'il avait été Willie Butler, le pro du football. Eh bien, maintenant, on allait voir ce qu'on allait voir. Il allait lui montrer ce qu'aurait pu faire Willie Butler s'il avait décidé de jouer le jeu de l'homme blanc. Il se mit en position comme sur le stade, et du fond de sa gorge grogna à l'intention de Remo.

— Le ballon est à toi, morveux !

— Je vais envoyer mes gars envahir votre zone, avertit Remo, ça vous a toujours foutu la panique, vous autres supermen !

Remo démarra au petit trot en direction de Butler qui se redressa, les jambes bien écartées en position de *tackling*{12}. Lorsque Remo fut à sa portée, il bondit de côté, fit un rouleau dans les jambes de Remo qui sauta, léger, par-dessus Butler, roula au sol et se remit rapidement debout.

— *First and ten*{13}, annonça Remo.

Il revint sur Butler qui se remit dans la même position que précédemment mais, cette fois-ci, lorsque Remo s'approcha, Butler, se redressa brutalement, sautant en l'air en lui envoyant un coup de pied au visage. Remo attrapa des deux mains le talon de son adversaire, tira la jambe vers le haut. Butler se retrouva sur le dos.

— Tout à fait indigne d'un esprit sportif, Willie ! Cela te coûtera quinze yards{14}.

Butler se releva et, mû par une rage aveugle, chargea Remo qui l'esquiva.

— Dis-moi, qu'est-ce que t'essayais de prouver ? Pourquoi avais-tu

besoin des filles ?

— Un Blanc ne peut pas comprendre. Cette famille maudite... les Butler, les Forsythe, les Lippincott... c'est eux qui ont emmené ma famille en esclavage. Je ne faisais que leur faire payer une lourde dette.

— Et tu crois que cette pauvre gamine là-bas y est pour quelque chose ?

— Elle est de leur sang ! grogna Butler enroulant de son bras puissant la taille de Remo. La mauvaise graine doit être arrachée, peu importe la profondeur à laquelle elle est enterrée.

Remo se baissa et, d'un coup de rein, le fit valser au-dessus de lui.

— Ce sont des gens comme toi, Willie, qui exaltent le racisme.

Butler tournait maintenant autour de Remo, agrandissant le cercle peu à peu jusqu'à frôler les spectateurs qui les entouraient, et qui suivaient silencieusement ce combat étrange qui ne ressemblait en rien à ce qu'ils avaient déjà vu.

Sans crier gare, Butler lança un bras derrière lui et s'empara d'une lance que tenait l'un des Lonis, puis bondit en avant.

— Ah enfin, voilà ta vraie nature qui reprend le dessus, fit Remo. Tu n'es qu'un mauvais joueur.

Butler avançait, tenant la lance comme un javelot.

— Maintenant à toi de répondre. La légende dit qu'un mort accompagne le Maître. Je vais m'arranger pour que cela s'applique à toi.

— Désolé, Willie, c'est déjà fait. Je suis mort il y a dix ans. Ne te fais plus de soucis pour la légende.

— On voit bien que la mort a raté son coup. Je vais lui donner une deuxième chance !

Butler n'était qu'à deux mètres de Remo. Reculant, son bras replié, il fit partir la lance qui fila droit sur la poitrine de Remo. Ce dernier se laissa tomber à terre, hors d'atteinte, et d'une main rapide cassa la lance en deux lorsqu'elle siffla au-dessus de sa tête. Les morceaux atterrirent aux pieds de Chiun qui observait la scène. Remo se redressa lentement.

— Désolé, tu viens de perdre la balle, annonça Remo en bondissant sur Butler. Voilà ce qui arrive aux sales tricheurs de ton espèce !

Butler lança un avant-bras vers le nez de Remo, mais ne rencontra que le vide ; par contre Willie Butler ressentit au même instant une douleur mordante dans la poitrine qui s'enflamma, le dévorant et le

brûlant d'une souffrance que jamais il n'aurait imaginée. Dans un dernier éclair, il se revit avec sa sœur, lui disant : « C'est moi, sœur, c'est Billie, je peux courir très vite, je le sais et un jour je serai un grand homme ». Et sa sœur lui répondait : « Non, espèce de "bénédictin" des Blancs, tu n'arriveras jamais à rien ». « Mais, sœur, tu avais tort, j'avais tort, la haine et la violence ne sont pas la solution ». Sa sœur ne lui répondit pas. Cela lui fut tout d'un coup bien égal car il était mort.

Remo contempla un instant Butler puis de son pied le fit rouler face contre terre.

— C'est la vie, chérie ! fit-il.

Les Lonis, silencieux, fixaient le corps inerte. Chiun s'avança vers Remo, posa une main sur son bras et annonça tout haut :

— Deux parties de la légende sont accomplies.

Il dévisagea lentement la foule qui l'entourait, toujours silencieuse, dans l'expectative. Puis, se tournant vers Obode, qui, très digne, se tenait maintenant droit contre le poteau, les bras tendus à leur maximum au-dessus de sa tête, déterminé à mourir comme un soldat britannique, il reprit :

— Les Hausas ne sont pas toujours la source du mal. Ils ne sont pas responsables de la malédiction des Lonis. C'est le manque de courage qui anime aujourd'hui votre peuple qui est la source de tous vos maux. Le Maître de Sinanju doit vous rendre le courage.

Ceci dit, il lâcha le bras de Remo et se tourna vers le brasier. Comme par miracle, la dernière goutte d'eau s'étant évaporée, les flammes reprirent de plus belle, desséchant l'atmosphère brûlante.

Chiun prit du sel dans un bol posé à côté du feu et, comme insensible à l'immense chaleur qui se dégageait du brasier, le répandit au sol en une mince couche. Pendant que Chiun s'exécutait, Saffah et ses deux sœurs s'avancèrent derrière lui.

Les flammes moururent rapidement lorsque le bois desséché explosa. Chiun fit alors signe aux deux Lonis qui se tenaient à côté du feu. Se servant de longues piques, ils éparpillèrent les brindilles et les braises, les répartissant également et mettant à nu les morceaux des énormes pierres chauffées à blanc.

Remo s'approcha et demanda à Chiun :

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— On ne se fait pas de soucis pour le Maître. On observe et on apprend, répliqua Chiun regardant Remo, et semblant comprendre son inquiétude, il ajouta : Peu importe ce qui va se passer, tu dois

promettre de ne pas intervenir.

— Chiun, je ne vous laisserai pas faire une bêtise.

— Tu feras ce que je te dirai de faire. Tu n'interviendras pas. La dette de ma Maison envers les Lonis est une disgrâce familiale. Tu me déshonorerais si tu m'empêchais de me décharger de cette dette. Ne fais rien.

Remo chercha dans les yeux de Chiun une trace de faiblesse, ou d'appréhension. Il n'y vit que sérénité.

— Ça ne me plaît pas du tout, dit-il en reculant finalement à contrecœur.

— Tes préférences sont de peu d'intérêt pour mes ancêtres. En revanche, ce que je fais leur plaît.

Tout le brasier avait été maintenant soigneusement ratissé et n'était plus qu'un tapis étincelant de pierres brûlantes et de braises incandescentes.

Chiun s'adressa aux Lonis :

— Les Lonis doivent à nouveau apprendre le courage.

Il fit un signe de tête à Saffah et à ses sœurs qui avancèrent vers le brasier. Remo vit passer devant lui trois belles femmes très dignes. En les regardant, il comprit pourquoi, autrefois, cette terre avait connu de grands rois et de grandes reines. Saffah et ses sœurs avaient une noblesse qui se remarquerait n'importe où dans le monde. Car si la royauté traditionnelle est un cadeau des gouvernements ou un accident d'héritage, la vraie royauté émane de l'âme. Les trois sœurs avaient de l'âme.

Saffah, la première, s'avança sur le lit de sel rituel qu'avait disposé Chiun, puis croisant ses bras sans la moindre hésitation elle posa son pied droit sur le tapis de charbons ardents et entreprit de traverser le brasier. Les Lonis haletaient, Remo était figé, Obode semblait tétanisé.

Mais, indifférente à ceux qui l'entouraient, Saffah avançait pas à pas sur le tapis incandescent, ses petits pieds soulevant des nuages d'étincelles. Lorsqu'elle fut à la moitié du parcours, sa cadette s'avança sur le lit de sel puis sur le brasier. Quelques instants plus tard la troisième sœur suivit.

Remo observait attentivement leurs visages. Pas le moindre signe de souffrance, pas la moindre crispation de douleur. Elles restaient sereines. Il y avait sûrement un truc. Chiun avait dû trafiquer le feu. Vraiment indigne de sa part, décida Remo. Tout à fait indigne d'un Maître de Sinanju. Il lui en toucherait deux mots quand cette mascarade serait terminée.

Les trois sœurs se tenaient maintenant côte à côte de l'autre côté du brasier, près d'Obode.

— Vos princesses viennent de vous démontrer que les Lonis peuvent encore faire preuve de courage, dit Chiun, mais cela ne suffit pas à vous purifier.

À son tour Chiun s'avança sur le petit lit de sel puis sur les charbons ardents. Tout en avançant il entonna une litanie :

— Kufa tutakufa wote...

Remo n'avait jamais entendu ces paroles et comprit qu'il s'agissait du dialecte Ioni.

Avec précaution, Chiun progressait sur le tapis de feu. Puis soudain il s'arrêta en plein milieu.

C'est un très bon tour de cirque, pensa Remo. Quel suspense !

Le Maître resta là, immobile, les bras croisés, chantonnant :

— Kufa tutakufa wote...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Remo à son voisin.

— Ça signifie : tant qu'à mourir, nous mourrons tous.

Chiun ne bougeait pas, encerclé par les vagues de chaleur montant autour de sa frêle silhouette qui donnaient l'illusion que son corps tremblotait. Une légère colonne de fumée s'éleva autour des jambes du Maître. Remo vit que son pantalon court roussissait au bout. Un petit morceau vira au marron puis au noir, laissant échapper des traînées de fumée. Un point orange apparut au bord d'une des jambes quand le tissu surchauffé approcha le point d'incandescence. Une toute petite flamme en monta.

Les Lonis retenaient leur respiration. Remo fit un pas en avant, puis s'arrêta indécis, ne sachant que faire.

Soudain la voix d'Obode gronda au-dessus des murmures de l'assemblée :

— Qu'on aide cet homme !

Le rugissement était un cri d'angoisse. Mais personne ne broncha.

— Mais aidez-le ! implora Obode à pleins poumons.

Avec un hurlement de rage et de colère, son corps puissant arracha l'anneau du poteau.

Le ge de Chiun s'enflammait maintenant à hauteur des mollets et à la taille.

Sans aucune hésitation, Obode, ses mains toujours entravées par les cordes, l'anneau pendant entre ses deux poignets, se précipita,

franchissant l'espace qui le séparait du tapis de feu. Il parut s'y arrêter un instant, puis, pieds nus, courut sur le brasier vers Chiun. À chaque pas il hurlait mais continuait. Lorsqu'il arriva à hauteur de Chiun il le cueillit de ses deux mains toujours attachées et le souleva comme un bébé dans ses bras de géant. Il courut jusqu'au bord le plus proche, déposa doucement Chiun sur la terre ferme et étouffa les flammes qui montaient sur son ge. Ce ne fut qu'alors qu'il tomba sur le dos, se roulant de douleur et essayant de décoller les morceaux de bois et de pierres qui s'étaient incrustés dans sa chair brûlée. Comme frappés de stupeur, les Lonis regardaient Chiun impassible, et Obode qui essayait d'atténuer ses souffrances. Puis un grand cri s'éleva et la foule se mit à applaudir, criant son admiration. Les princesses lonis se précipitèrent vers Chiun et Obode. Saffah hurla un ordre et, en moins de deux, des femmes ramenaient des feuilles et un seau qui semblait plein de boue. Saffah se mit à constituer un emplâtre pour les pieds d'Obode.

Remo s'approcha et lorsqu'il fut devant Chiun remarqua avec étonnement que les pieds, les mains et les jambes du Maître ne portaient pas la moindre trace de brûlure alors que son ge blanc était bel et bien roussi et brûlé par endroits. Chiun, lui, par contre, n'avait rien, et il se leva.

— Peuple loni, écoutez-moi et prêtez attention car j'ai traversé de nombreuses mers et de nombreux continents pour vous apporter ces paroles.

Il fit un geste vers Obode qui se tordait de douleur.

— Vous avez appris aujourd'hui grâce à cet homme que les Hausas peuvent avoir du courage. C'est le début de la sagesse. Vous avez applaudi son courage, et cela est le début de l'estime. Les Lonis ne perdirent pas leur empire à cause des Hausas. Ils le perdirent car ils n'étaient plus dignes de le garder. Aujourd'hui vous venez de regagner cette dignité. La légende s'est accomplie. La dette de la Maison de Sinanju est payée.

Une voix dans la foule demanda :

— Et notre retour au pouvoir ?

Plusieurs voix murmurèrent leur accord.

Chiun éleva les mains, demandant le silence.

— Aucun homme ne peut donner le pouvoir, pas même le Maître de Sinanju. Le pouvoir se mérite par des actes et du travail. Le président des Hausas a appris quelque chose aujourd'hui. Il sait, dès à présent, que les Lonis ne le haïssent pas parce qu'il est hausa, mais qu'ils l'ont détesté parce qu'il a été injuste. Ce sera un grand chef car il fera entrer les Lonis dans les palais et dans le gouvernement afin de

reconstruire un grand pays. Les Lonis ne seront plus sergents et serviteurs, mais généraux et conseillers.

Chiun regarda Obode, et leurs regards se croisèrent. Obode approuva de la tête puis détourna les yeux vers la princesse Saffah qui continuait à soigner ses brûlures.

— Les Lonis doivent mériter cette renaissance, reprit Chiun, et peut-être y aura-t-il bientôt une nouvelle race de rois dans cette région qui aura le courage des Hausas, alliée à la beauté et à la sagesse des Lonis.

Chiun regarda Saffah. Elle leva les yeux vers lui, puis détourna un regard plein de tendresse vers Obode et, faisant un signe de tête à Chiun, elle plaça sa main sur l'épaule d'Obode.

— Peuple loni, la légende est accomplie. Vous pourrez raconter à vos enfants que vous avez vu le Maître. Vous pourrez aussi leur dire qu'il reviendra si jamais la main de l'homme s'abat injustement sur votre peuple que je protège.

Sur ces paroles, Chiun abaissa les bras et se dirigea vers sa hutte. Au passage il prit Hillary Butler par la main et l'emmena avec lui. Remo le suivit et le trouva installé sur son tapis de prière. Chiun leva les yeux, vit Remo et dit :

— Où étais-tu quand j'avais besoin de toi ?

— Vous m'avez dit de ne pas intervenir !

— Bien sûr, mais un fils, un vrai, aurait-il écouté ? Non. Il se serait dit : ah, voici mon père qui est en danger, rien ne m'empêchera de le sauver. Voilà ce qu'aurait dit un fils dévoué. C'est toute la différence entre un être bien élevé et quelque chose qu'on a ramassé dans le caniveau.

— De toute façon, c'était sans importance. Ce n'était qu'un truc. Personne ne reste debout sur des charbons ardents.

— Viens, proposa Chiun. Nous allons ensemble traverser le tapis de feu. C'est une pratique courante dans les parties civilisées du monde. (Cela voulait dire, Remo le savait, la partie du monde d'où venait Chiun.) Même les Japonais le font et quelques Chinois.

— Mais comment ? demanda Remo.

— En étant en paix avec soi-même, répliqua Chiun triomphant. Eux pensent à leurs âmes et non à leurs estomacs. Bien sûr, encore faut-il avoir une âme !

— Nanani et nananère, fit Remo. Ce n'était qu'un truc.

— Les imbéciles n'apprennent jamais, et les aveugles ne voient

pas ! répondit Chiun qui ne voulut plus rien ajouter.

Remo se tourna vers Hillary Butler et dit :

— Ce soir nous nous mettrons en route.

— Je voudrais... c'est que je voudrais vous remercier. Je ne comprends pas grand-chose à tout cela mais peut-être... enfin, de toute façon... merci beaucoup.

Remo leva une main.

— N'y pensez pas. Ce n'est rien...

— Vous pouvez être reconnaissante que le Maître ait fait ce qu'il avait à faire, car celui-ci... enfin il a fait de son mieux, interrompit Chiun.

Plus tard, alors qu'ils étaient sur le point de partir, Remo s'approcha du feu. Il ramassa un petit morceau de bois et le lança au milieu du tapis brûlant. Une fraction de seconde les petites flammes tout autour disparurent, pour jaillir aussitôt, hautes, consumant rapidement le bois.

Remo secoua la tête. Il se retourna et vit Chiun qui l'observait, moqueur.

— Il reste suffisamment de temps pour que tu apprennes à marcher sur le feu.

— On verra ça la semaine prochaine.

Remo, Chiun et Hillary Butler quittèrent le village Ioni cette nuit-là avec une escorte de cent hommes dont quatorze avaient la charge exclusive des bagages de Chiun.

Saffah et Obode leur dirent adieu, puis Saffah prit Remo à part.

— Au revoir, Remo, dit-elle.

Elle semblait vouloir dire autre chose puis finalement murmura : « *Nina-upenda* » et s'éloigna rapidement.

Sur le chemin qui descendait de la montagne, Chiun, parlant plus pour lui-même que pour Remo, dit :

— Je suis content que nous n'ayons pas eu à tuer Obode.

Remo lui lança un regard soupçonneux.

— Pourquoi ?

— Hein ? fit Chiun. Oh, pour aucune raison particulière.

— Il y a toujours une raison à tout ce que vous dites, répliqua Remo. Pourquoi êtes-vous content que nous n'ayons pas eu à tuer Obode ?

— Parce que le chef des Hausas doit être protégé.

— Qui a dit ça ? Et pourquoi ?

Chiun demeura silencieux. Remo reprit :

— Misérable faux jeton. Je vais exiger que Smith fasse supprimer vos feuilletons.

Chiun pesa un instant la menace.

— Tu n'as aucune raison de punir un vieillard.

— Alors, parlez. Pourquoi fallait-il protéger Obode ?

— Parce que lorsque mon ancêtre, il y a de nombreuses années, laissa les Lonis, et qu'ils furent renversés... Chiun se tut.

— Allez, continuez !

— Il les quitta afin d'aller travailler pour les Hausas, ils payaient mieux, expliqua-t-il tout heureux.

— Ça alors ! Non mais ça alors ! Quelle bande de faux jetons, s'exclama Remo. Est-ce que jamais un seul Maître a joué franc jeu ?

— Tu ne connais pas la signification de tes propres paroles, répliqua Chiun.

— Ouais ? Eh bien, que dites-vous de *nina-upenda*, lança-t-il, répétant ce que Saffah lui avait dit.

— Merci, fit Chiun.

Et ce fut plus tard que Remo découvrit auprès de l'un des gardes que cela signifiait « Je vous aime ».

Il en fut tout heureux.

L'original qui a servi
pour cette édition numérique a été
IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 30-03-1979.

1717-5 – N° d'Éditeur 10510
2^e trimestre 1979.

{1} Boisson typique du sud des États-Unis composée de bourbon, de glace, de sucre, d'eau, de menthe fraîche, servie dans un grand verre avec des feuilles de menthe.

{2} Voir *L'Implacable n° 7 : Rumba chez les Routiers*.

{3} Voir *L'Implacable n° 4 : L'Héroïne de la Mafia*.

{4} Voir *L'Implacable n° 7 : Rumba chez les Routiers*.

{5} Voir *L'Implacable n° 1 : Implacablement vôtre*.

{6} Négro.

{7} Dans le football américain, le *cornerback* doit courir très vite pour, en partant de sa zone de défense, recevoir le ballon près du but adverse et marquer. Son rôle est celui d'un exécutant final. Par ailleurs le *cornerback* doit bloquer son vis-à-vis de l'équipe adverse. Son rôle est donc défensif, et il ne peut pas courir avec le ballon.

Le rôle du *halfback* est offensif.

{8} Le quarterback est le stratège de l'équipe.

{9} Corps de la paix, créé par le président Kennedy.

{10} Voir l'implacable N° 9. Les Fous de la Justice.

{11} Les Quatre cents : membres des familles Lippincott, Forsythe et Butler.

{12} Prêt à empoigner le joueur adverse qui avance avec le ballon.

{13} Première tentative au cours de laquelle l'attaquant, Remo, a pris 10 yards à l'équipe adverse. Il a encore quatre tentatives pour arriver au but adverse.

{14} Butler doit reculer de 15 yards. Pénalité.